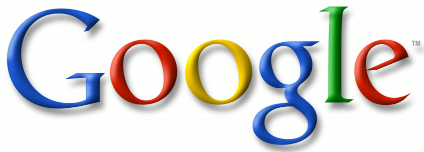





QUOD DIXI DIXI

LES ENFANTS

DE

J.-J. ROUSSEAU

PARIS. — Imprimerie SERRIERE et Ce, rue Montmartre, 123.

LES ENFANTS

DE

J.-J. ROUSSEAU

PAR

CLAUDE GENOUX



PARIS

SERRIERE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE MONTMARTRE, 123

1857

A MONSIEUR EMILE DE GIRARDIN

CHER MAÎTRE,

En vous faisant hommage de cette œuvre nouvelle, je n'ai pas la prétention d'élever ma reconnaissance à la hauteur de votre bienveillance.

Personnellement je vous dois beaucoup ; mais abstraction faite de mes sentiments de gratitude à votre égard, j'ai dû, en publiant ce livre, ne point oublier l'homme de bien qui fut votre aïeul. Oui, en même temps qu'il était le dernier des philosophes du siècle passé, RENÉ DE GIRARDIN fut aussi le dernier ami qui donna l'hospitalité à Jean-Jacques.

A ces deux titres, si différents, agréez cette dédicace, cher maître, et daignez l'accueillir comme une simple preuve de ma vive affection pour vous.

Ainsi que noblesse, roture oblige.

Votre tout dévoué,

Claude GENOUX.

BIOGRAPHIE

DE

CLAUDE GENOUX

EXTRAITE DE LA *Biographie générale*
PUBLIÉE PAR MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES.

GENOUX (Claude), littérateur et voyageur savoyard, né à Saint-Sigismond (Haute-Savoie), le 19 mars 1811. Parti de son village à l'âge de huit ans, en ramonant les cheminées, il apprit à lire dans un hospice, et, plus tard, se fit colporteur afin de voyager pour s'instruire. De retour d'une tournée dans le Levant, course qu'il venait de faire en qualité de mousse à bord d'un navire sarde, M. Claude Genoux vint à Paris essayer de vingt petits métiers. Successivement décrotteur, marchand de contremarques, manœuvre

et cuisinier, valet de grandes et de petites maisons, dans ces diverses conditions, il employait ses moindres loisirs à l'étude. A Marseille, où nous le retrouvons à l'âge de vingt ans, servant les maçons et composant des complaintes, l'idée lui vint de se faire négociant. Riche de quinze cents francs amassés péniblement, Claude s'associa avec deux marchands piémontais et partit pour Rio-de-Janeiro, emportant une pacotille de quincaillerie et de sangsues. Ayant bien vendu ces marchandises et s'étant rembarqué au Brésil pour aller dans les mers du Sud, notre voyageur fit naufrage à l'île Juan-Fernandez, et plus pauvre que jamais il atteignit le Pérou. A Lima, Claude Genoux se fit soldat ; puis, ce métier ne lui convenant pas, il s'engagea successivement à bord de deux navires baleiniers, américain et français, qui, l'un après l'autre, lui firent faire le tour du monde. Revenu à Paris aussi léger d'argent que la première fois, M. Claude Genoux

prit un emploi de margeur à l'imprimerie Paul Dupont. En 1850, il alla à Chambéry rédiger le *Patriote savoisien*. Il dut à cette collaboration l'arrêt d'expulsion qui le frappa après le coup d'État du 2 décembre 1851. De retour à Paris après trois ans d'exil, il obtint de M. Serriere, sur la recommandation de M. de Girardin, une place de sous-prote dans les ateliers de *la Presse*.

On a de Claude Genoux : *Mémoires d'un Enfant de la Savoie,* précédés d'une lettre-préface par Béranger; Paris, 1844, in-12; 1847, in-18; 1851, in-4°. — *Les Chants de l'atelier;* Paris, 1850, in-32; « c'est, dit l'auteur, mon livre de prédilection. » On y remarque surtout *Nina l'ouvrière, Rêve de bonheur, Plus heureux qu'un roi, Conseils à Cœlina,* et quelques chansons satyriques. — *Histoire de Savoie;* Annecy, 1852, in-12 et Paris, 1853, in-4°. Cette *histoire* est puisée aux sources les plus authentiques et donne une multitude de faits nouveaux; son plan

en est clair et bien conçu. — *Le Bâillon d'ébène*, roman publié dans *la Presse*, décembre 1856 et janvier 1857. — *Les Enfants de J.-J. Rousseau* (roman historique, sous presse). — Des articles, des poésies, dans de nombreux écrits périodiques.

ALFRED DE LACAZE.



I

Presque au centre du vieux Paris, dans le populeux quartier des halles, c'est-à-dire à l'une des extrémités de la vieille rue Traînée, rue longeant toute la partie sud de l'église Saint-Eustache, et qui n'existe plus aujourd'hui, Mlle Gouin, sage-femme, avait élu domicile au troisième étage d'une maison d'assez chétive apparence. Ce logis, qu'un espace de quelques mètres seulement séparait de l'abside de l'église, formait l'un des angles de ce carrefour étroit que de nos jours encore on nomme la Pointe-Saint-Eustache.

La scène par laquelle nous devons forcément commencer notre travail se passait vers les derniers mois de l'année 1761.

Une pluie torrentielle, chassée par un grand vent d'équinoxe, fouettait à coups redoublés le

vitrage plombé des croisées de la demoiselle Gouin.

Dans la chambre la plus reculée des quatre pièces composant l'appartement de ladite demoiselle, trois femmes devisaient avec beaucoup d'animation de l'incident qui fait le sujet de ce livre. La plus jeune de ces femmes, Thérèse Levasseur, qui venait d'être délivrée de son cinquième enfant, causait sans le plus léger symptôme de fièvre; elle était plutôt assise que couchée dans un grand lit à baldaquin. Cette femme, dont l'âge atteignait la quarantaine, était d'une constitution solide; son tempérament, mêlé de sang, de lymphe et de bile, dénotait de prime-abord une organisation infiniment plus musculaire que nerveuse. En elle, rien ne trahissait la moindre souffrance physique ou morale.

— Pauvre petite! que vas-tu devenir? disait-elle en contemplant avec amour la frêle créature qu'elle venait de mettre au monde, et qu'à son chevet la sage-femme emmaillottait pour la première fois.

Étendue dans un grand fauteuil, attisant le feu de la cheminée et ayant les pieds sur les chenets, la mère de l'accouchée répondit :

— Ce qu'elle va devenir?... Tu le sais bien. Elle subira le sort de tes quatre premiers... Je voudrais *tout de même* savoir ce qu'ils sont de-

venus; tes autres... Que font-ils? Comme ils doivent être gentils... s'ils vivent!...

— Avec tout ça, interrompit la matrone, voilà qu'il est bientôt huit heures, et le père ne vient pas. C'est, ma foi, bien la peine de fréquenter les princes, de faire parler de soi dans le monde entier, pour mettre ses enfants à l'hôpital! Quant à moi, je ne croirai jamais que...

Le bruit d'un carrosse qui roulait dans la rue, et qui bientôt s'arrêtait à la porte, coupa court aux médisantes suppositions de la vieille demoiselle.

— Ah! j'en étais sûre, moi, qu'il viendrait, mon Jean-Jacques, s'écria l'accouchée; oui-dà! s'il met ses enfants à l'hôpital, celui-là, c'est qu'il sait pourquoi : il me l'a dit plus de dix fois.

— Eh bien! pourquoi? demanda sa mère.

— Est-ce que je le sais? je ne comprends seulement pas la moitié de ce qu'il me dit.

— Alors, ne dis pas que tu sais. Tu sais mettre au monde les enfants qu'il te fait, puis, voilà tout.

Ici, un violent coup de sonnette retentit dans l'appartement, et, presque aussitôt, Jean-Jacques Rousseau, entrant tout essoufflé, se précipita plutôt qu'il ne courut vers le lit où Thérèse lui tendait les bras.

Après un moment consacré à d'étroits embras-

sements, à de silencieuses effusions, le philosophe, s'arrachant du sein de Thérèse, dit en se jetant sur une chaise :

— Allons, prends patience ; tout va bien. J'espère que nous te reverrons à Mont-Louis la semaine prochaine. Nous irons au Petit-Château ; mais tu n'y retrouveras plus ni le duc ni la duchesse, ils sont revenus aujourd'hui même. Ce cher duc ! il a eu la complaisance de me prêter son carrosse... ; je ne dois point en mésuser en faisant trop attendre ses gens ; ces pauvres diables ! ils sont trempés jusqu'aux os. Quel temps ! quel temps ! reprit-il en se levant et marchant à grands pas dans la chambre.

En 1761, Jean-Jacques Rousseau frisait la cinquantaine. Il était, à l'époque où nous en sommes, l'écrivain dont on parlait le plus à Paris. Les œuvres mnsicales de cet homme, sa singulière misanthropie, ainsi que l'immense succès de son livre, *la Nouvelle Héloïse*, mais plus encore ses platoniques amours avec Mme d'Houdetot, toutes ces causes réunies en avaient fait une personnalité que tous les gens du monde, tous les riches désœuvrés recherchaient avec une avide curiosité. Vêtu d'un juste-au-corps de drap noir et d'une culotte de soie, chaussé de souliers à boucles d'argent et coiffé du tricorne traditionnel, Rousseau portait, avec l'épée au côté, le tout avec

aisance. Toutefois, comme les grands qui le choyaient, il n'avait point un soin excessif de sa personne, car son jabot, ses manchettes et ses bas blancs étaient loin d'être d'une blancheur et d'une propreté irréprochables. Du reste, c'était là le moindre de ses soucis. De taille moyenne, et déjà ridé par des chagrins plus imaginaires que réels, cet illustre écrivain, qui n'avait plus que quelques mauvaises dents, n'eût pas prévenu en sa faveur sans la régularité d'un angle facial parfait, la finesse expressive de ses regards et de ses sourires. Cependant, comme il l'a dit lui-même, nous le répétons, il avait la jambe bien faite, et jamais Jean-Jacques n'a pensé que sa personne physique fût par trop désavantageusement partagée.

Or, voyant ce *papa* quelque peu étrange, pour ne pas dire plus, se disposer à sortir sans vouloir donner d'autres explications dans un cas aussi grave, Mlle Gouin, ayant toujours l'enfant dans ses bras, dit en se plaçant résolument devant la porte :

— Vous vous en allez déjà, monsieur Rousseau ! vous repartez comme vous êtes venu ; cela, sans même accorder une simple caresse à ce cher petit ange! Ah ! ah ! c'est bien joli de votre part, bien digne de vos grands airs.

A cette apostrophe lancée à brûle-pourpoint,

notre philosophe, qui se promenait à grands pas, s'arrêta tout court; puis il courut à l'enfant, dont il prit la tête dans ses mains. Après l'avoir longtemps considérée dans une attitude moitié sentimentale et moitié hébétée, il posa un silencieux baiser sur chacune des joues de la petite fille. Bientôt, réprimant deux larmes furtives en faisant une grimace, il tourna irrévérencieusement sur ses talons; puis alla s'asseoir sans prononcer une seule syllabe.

— Ainsi, reprit la sage-femme restée debout devant la porte et berçant l'enfant dans ses bras, ainsi, monsieur Rousseau, pour celui-ci, vous ne faites rien de moins, rien de plus que pour le dernier?... Vous n'écrivez pas même un simple chiffre pour le reconnaître au besoin. Votre servante doit tout simplement, comme par le passé, aller jeter cette créature de votre fait dans le tour des enfants abandonnés, et il n'en sera plus question. Elle vivra ou mourra sans que vous vous occupiez plus d'elle que si elle n'avait jamais vécu; enfin, comme il plaira à Dieu, n'est-ce pas, monsieur Rousseau?...

— Oui, chère demoiselle, se hâta de répondre l'homme de lettres, oui, comme il plaira au Créateur. Certes, vous pouvez m'en croire, moins qu'un autre, je n'ai l'idée de contrecarrer les volontés de Dieu; ce qu'il fait est bien fait; je dirai

plus, tous les maux qui affligent l'humanité ne lui viennent que d'elle-même. Or, s'il est vrai que Dieu m'ait donné la pensée d'abandonner mes enfants, c'est que, probablement, il ne veut pas que ces chères âmes soient liées en rien à ma destinée, à ma vie, à moi, Rousseau, vie qui n'a été, n'est encore et ne sera jamais qu'un long tissu de misères.

— Bah ! bah ! c'est par pure avarice, c'est pour ne pas nourrir vos enfants que vous les mettez à l'hôpital ; voilà tout ce que c'est, grommela entre ses dents la mère Levasseur en continuant de tisonner le feu.

— Par avarice, madame !... Oh ! est-il avare celui qui, travaillant depuis vingt-cinq ans, n'a pas un morceau de pain assuré, un toit qui lui appartienne pour abriter sa tête et mourir tranquille ? J'en appelle à vous-même, madame Levasseur, est-il avare celui qui, depuis quinze ans, a nourri sans rien faire, non-seulement vous, mais votre mari, votre fille, ma femme et tous vos autres enfants ?... Dites encore que je suis un avare, et du moins vous ne mentirez pas, car je supprimerai votre pension du coup. Vous pourrez alors aller voir si Grimm et Diderot, qui vous inspirent ces belles idées, vous compteront trois cents livres par an pour avoir le plaisir de faire médire d'eux et de leurs bienfaits.

—Quoi! quoi! alors, si vous n'êtes pas un avare, vous êtes un fou, parce qu'un galant homme ne met pas ainsi tous ses enfants à l'hôpital.

— Fou, soit, si vous le voulez; mais, je vous le répète pour la dernière fois, jamais mes enfants ne sauront quel homme a été leur père. Oui, quoi que vous fassiez, quelle que soit la pensée de Mme la maréchale, je ne le veux pas, entendez-vous, je ne le veux pas; j'ai mes raisons pour cela, et ces raisons, si je ne vous les jette point à la face, c'est par simple pitié pour vous et les vôtres. Êtes-vous en état de me comprendre?... —Ces pauvres enfants! reprit-il après une pause, ne seraient-ils pas bien partagés s'ils se nommaient, les uns Pierre ou Joseph, les autres Marthe ou Jeanne Rousseau!... Vraiment! il me semble les voir en jaquettes ou en cotillons, crottés jusqu'à l'échine et marchant, marchant toujours dans ce cloaque qu'on nomme Paris; allant par ci, courant par là, sans rencontrer ni feu ni lieu, et traînant, au lieu de le porter, ce malheureux nom de Rousseau! Par la mémoire de ma mère morte en me mettant au monde, non, mille fois non, je ne reconnaîtrai point mes enfants. D'ailleurs, comme dit le proverbe: « Le bon chien se fait de lui-même. » Ne comptant point sur leur prochain, mes enfants compteront du moins sur eux. Sans nom, ils tiendront à hon-

neur de s'en faire un. S'ils pensent jamais à leurs père et mère, eh bien! chacun d'eux se dira : « Hélas! les bons auteurs de mes jours vivent dans la misère, » ou « Dieu les a rappelés à lui. » Et dans leur noble simplicité, ils prieront ce Dieu pour moi et pour Thérèse. Oui, consolés, grandis par leur propre estime, les cinq enfants de J.-J. Rousseau ne verront que des frères dans leurs semblables en souffrances. Ils seront plus près de la nature que je ne l'ai jamais été; ils accompliront leurs devoirs sociaux; ils travailleront honnêtement, et, fiers de leur dignité, ils seront plus que d'autres utiles à la société, par cette raison seule qu'ils n'auront jamais compté sur elle. Non, non, je ne veux point que mes fils aient jamais à rougir de leur père; car, après tout, vous ne l'ignorez point, mesdames, je ne suis, et cela par le fait de la fatalité, je ne suis, moi J.-J. Rousseau, qu'un malheureux rêveur, qu'un indigne parasite, ou bien encore, si vous ne me comprenez pas assez, qu'un pique-assiette de la pire espèce; ou plutôt, pour mieux me faire comprendre de vous, qu'un véritable mendiant, oui, mesdames, mais un mendiant du grand monde.

Lorsque ce beau discours, débité avec un ton plein d'assurance et tout d'une haleine, fut enfin terminé, les trois femmes virent ce père passable-

ment excentrique, se lever précipitamment, courir, poser dix louis sur la cheminée et sortir sans autre explication, et même sans saluer personne.

— Vous voyez bien qu'il sait pourquoi il met ses enfants à l'hôpital, s'écria Thérèse dès que son futur époux fut sorti.

Encore sous le poids de l'argumentation du philosophe, ou, plus encore peut-être sous celle des dix louis d'or, la sage-femme et la mère Levasseur ne répondirent chacune qu'en hochant la tête en signe d'incrédulité.

Au point de vue de la morale la plus simple, ces raisons de Rousseau n'étaient que spécieuses; il n'en pensait même pas un mot. Toujours éloquent lorsqu'il s'agissait de défendre les intérêts de son orgueil, cet homme paradoxal, qui ne pouvait se résigner à croire qu'il eût failli une fois en sa vie, eût été capable d'écrire un livre magnifique sur la *nécessité pour tout bon citoyen de mettre ses enfants à l'hôpital*. Ne pas reconnaître une erreur évidente, c'est s'en déclarer le champion. Ainsi fit Rousseau. Ayant commis une première faute, il préféra faire de cette faute, afin de ne pas se l'avouer, un crime de lèse-société en la perpétuant. Cependant la logique et la conscience de cet homme de bien étaient trop pures, trop mathématiques, pour qu'elles ne

triomphassent point parfois de ses sophismes. Alors notre moraliste succombait à des défaillances qui l'irritaient au lieu de le guérir. Néanmoins, son imagination toute-puissante reprenant le dessus, il put se faire durant trente ans une conviction personnelle de stoïcisme. Cette conviction dura jusqu'au moment où, près de mourir, il écrivit enfin, éclairé par la vérité, la page suivante de ses *Confessions :*

« Cette table (une table d'hôte) assez nombreuse » était très gaie sans être brillante, et l'on y po- » lissonnait sans grossièreté. Le vieux comman- » deur avec tous ses contes gras, quant à la sub- » stance, ne perdait jamais sa politesse de la » vieille cour, et jamais un mot de gueule ne sor- » tait de sa bouche qu'il ne fût si plaisant, que » des femmes l'auraient pardonné. Son ton ser- » vait de règle à toute la table ; tous ces jeunes » gens contaient leurs aventures galantes avec » autant de licence que de grâce, et les contes de » filles manquaient d'autant moins, que le ma- » gasin était à la porte, car l'allée qui menait » chez Mme La Selle était la même où était la » boutique de la Duchapt, célèbre marchande de » modes, qui avait alors de très jolies filles, avec » lesquelles tous nos messieurs allaient causer » avant ou après dîner. Je m'y serais amusé » comme les autres, si j'eusse été plus hardi. Il

» ne fallait qu'entrer comme eux ; je n'osai ja-
» mais. Quant à Mme La Selle, je continuai d'y
» aller manger assez souvent après le départ
» d'Altuna. J'y apprenais des foules d'anecdo-
» dotes très amusantes, et j'y pris aussi peu à
» peu, non, grâce au ciel, jamais les mœurs, mais
» les maximes que j'y vis établies ; d'honnêtes
» personnes mises à mal, des maris trompés, des
» femmes séduites, des accouchements clandes-
» tins étaient là des textes ordinaires, et celui
» qui peuplait le mieux les Enfants-Trouvés était
» toujours le plus applaudi. Cela me gagna ; je
» formai ma façon de penser sur celle que je
» voyais en règne chez des gens très aimables, et
» je me dis : puisque c'est l'usage du pays, quand
» on y vit on peut le suivre ; voilà l'expédient
» que je cherchais. Je m'y déterminai gaillar-
» dement, sans le moindre scrupule ; et le seul
» que j'eus à vaincre fut celui de Thérèse, à qui
» j'eus toutes les peines du monde à faire adopter
» cet unique moyen de sauver son honneur. Sa
» mère, qui de plus craignait ce nouvel embarras
» de marmailles, étant venue à mon secours, elle
» se laissa vaincre. On choisit une sage-femme
» prudente et sûre appelée Mlle Gouin, pour lui
» confier ce dépôt, et, quand le temps fut venu,
» Thérèse fut menée par sa mère chez la Gouin,
» à la pointe Saint-Eustache. J'allais l'y voir

» plusieurs fois, et je lui portais un chiffre que
» j'avais fait à double sur deux cartes, dont une
» fut mise dans les langes de l'enfant, et il fut
» déposé par la sage-femme au bureau des Enfants-
» Trouvés, dans la forme ordinaire. L'année sui-
» vante, même inconvénient et même expédient,
» au chiffre près, qui fut négligé. Pas plus de ré-
» flexion de ma part, pas plus d'approbation de
» celle de la mère; elle obéit en gémissant. On
» verra successivement toutes les vicissitudes que
» cette fatale conduite a produites dans ma façon
» de penser, ainsi que dans ma destinée. »

Cette longue citation était de rigueur ; elle devait forcément être placée ici. Cependant, dorénavant, nous nous abstiendrons de citer des documents de cette longueur. Dans le cours de cette histoire, ce ne sera plus de J.-J. Rousseau qu'il sera question, mais de ses cinq enfants trouvés et perdus dans le tourbillon de cette société si tourmentée du XVIII[e] siècle.

Revenue de l'étonnement où l'avait laissée la péroraison du père, Mlle Gouin reprit l'enfant qu'elle avait déposée sur le lit, et dit après avoir ordonné à sa servante d'aller chercher un fiacre :

— Cet homme parle tout de même comme un livre. Avez-vous entendu ?

— Pardienne ! reprit la mère Levasseur, c'est son état d'en faire, des livres.

— Allons, allons! Gotton va revenir avec le fiacre, dépêchons-nous... Eh! la mère Levasseur, laissez donc ces louis là, s'il vous plaît?...

— Oh! v'là-ti pas? est-ce qu'on ne peut seulement pas y toucher à présent?

— Tiens! certainement, c'est pas à vous...

Et l'accoucheuse s'élança vers la cheminée, prit les louis, les compta et s'écria avec un accent de fureur mal concentrée :

— Mère Levasseur!!

— Bah! est-ce que je suis une voleuse à présent?

— Je ne dis pas ça, mais M. Rousseau ne m'aurait pas donné neuf louis; il m'en aurait donné dix, ou douze encore... Il n'y en a bien que neuf...

— Pardi! qu'est-ce que ça me fait?... Fouillez-moi, si vous croyez que je vous ai volée. Des louis... M. Rousseau y fait bien attention à ce qu'il en donne... Quand il n'en a plus, il n'a qu'à en demander aux princes.

— Enfin! neuf louis, c'est tout de même bien drôle ce compte-là. Oh! vous savez bien, mère Levasseur, que je n'en mourrai pas, mais...

Un vagissement perçant et prolongé fit taire les commères et les rappela à elles-mêmes.

— Donnez-moi la petite, dit Thérèse d'une voix dolente, donnez-la-moi que je l'embrasse

encore une fois. Mon Dieu! mon Dieu! je serais si heureuse de la garder. Oh! qu'elle est gentille! qu'elle est gentille! petit chiffon, va! Je ne sais pas tout de même pourquoi on est malheureux comme ça?...

— A la grâce de Dieu! dit la mère Levasseur; finissons-en.

Alors, par un accord tacite, et comme si elles n'eussent jamais fait autre chose que cela, ces trois femmes procédèrent machinalement à l'opération qu'elles nommaient *la marque*.

Ayant tiré une lancette de sa trousse, la sage-femme, qu'éclairait la mère de l'accouchée tenant une chandelle, la sage-femme, disons-nous, pratiqua sous la nuque de l'enfant une large incision en forme de croix. Cette entaille, assez profonde et très large, ne fut point opérée, comme on peut le penser, sans faire jeter de nouveaux cris à la pauvre petite.

—Tant pis! M. Rousseau dira ce qu'il voudra, moi je ne veux plus faire d'enfants; tout ça me fait trop de mal! s'écria Thérèse.

— Bah! bah! nous verrons bien; les femmes disent toujours comme ça, puis... Ah! cette fois Mmes d'Épinay et Dupin seront satisfaites. La plaie est fort apparente et très cicatrisable, reprenait Mlle Gouin.

— Mesdames, le fiacre est en bas; mais je

vous avertis qu'il pleut à verse, dit la servante en entrant.

Quoique peu nerveuse et déjà habituée à voir ainsi disparaître ses enfants aussitôt qu'ils étaient nés, Thérèse ne s'en lamenta pas moins quand le moment de la séparation fut venu.

— Ma fille ! ma fille ! que je l'embrasse encore, ne cessait de répéter la malheureuse mère.

— Diantre ! puisqu'elle est marquée votre fille, c'est pour la reconnaître, peut-être bien, répliqua Mlle Gouin en passant son caraco.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, que la sage-femme, accompagnée de la mère Levasseur, et portant l'enfant dans ses bras, disait au cocher en montant en fiacre :

— Je vous prends à l'heure. Voici un petit écu d'arrhes. Vous nous conduirez d'abord rue Coq-Héron, hôtel Dupin ; ensuite, vous irez grand train place du Parvis-Notre-Dame, et vous arrêterez à vingt pas de l'hospice des Enfants-Trouvés.

Le fiacre partit.

Tels furent, sans plus de commentaires, les premiers pas dans la vie du dernier enfant de Jean-Jacques Rousseau.

II

Le 5 juillet 1778, une nombreuse société rassemblée sur la terrasse du château de la Chevrette, près de Montmorency, écoutait, assise et recueillie, madame la châtelaine, comtesse d'Epinay, lisant quelques chapitres de son livre : *les Conversations d'Emilie.*

De cette terrasse élevée, qu'ombrageaient le chèvrefeuille et d'autres plantes grimpantes, la vue planait sur une assez belle perspective. D'abord, c'étaient Deuil et Groslay apparaissant sur le premier plan ; ensuite venaient, moins rapprochés, Montmagny et Saint-Denis, avec la flèche élancée de sa basilique ; puis, au lointain, dans une forme indécise, le regard entrevoyait les faubourgs du nord de Paris, dessinant leurs

ombreuses silhouettes dans la fumée qui s'exhalait de la grande ville.

Cette société, nous pourrions dire ce cercle de Mme d'Epinay, où les hommes dominaient par le nombre, était composée de presque tout ce qui restait à cette époque d'encyclopédistes et de philosophes de la coterie du baron d'Holbach. Le plus jeune de ces vénérables penseurs comptait au moins cinquante ans.

La lecture terminée, le patriarche des encyclopédistes, Diderot, laissant ses mains appuyées sur le pommeau de sa canne, dit, en faisant un signe de tête affirmatif.

— C'est le cas, en ce moment ou jamais, de citer un adage populaire : *nous n'avons rien perdu pour attendre*. Madame, ce mode de conversation est on ne peut plus délicatement écrit. C'est, à cet égard, et mon sentiment et ma conviction.

— C'est aussi mon avis. Avouez, messieurs, qu'une femme seule pouvait être l'interprète de sentiments aussi délicats, aussi exquis, répliqua Mme d'Houdetot, d'un ton naturel et simple.

— Le style en est d'une grande pureté, je ne puis le nier, mais il y a des longueurs, murmura le vieux favori de la comtesse, M. Grimm, l'Alle-l'allemand.

— Je n'accepte point cette critique. Les con-

versations écrites n'étant que le développement de pensées purement morales, l'auteur ne pouvait donner à des pensées la vivacité, la précipitation d'une mise en scène, qui n'ont de mérite que dans la comédie.

— Telle est ma façon de penser. Je veux être vrai avant que d'être galant.

— J'approuve le jugement de Grimm, repartit Mme d'Epinay. Toutefois, permettez-moi de.....

— Permettez-moi de vous présenter mes hommages, mesdames et messieurs, j'ai bien l'honneur, dit en s'inclinant un nouveau venu, le marquis de Saint-Lambert.

— Ah! c'est vous, marquis! vous êtes bien aimable de m'avoir tenu parole. Mme d'Houdetot désespérait déjà de vous voir ce soir. Eh bien! quoi de nouveau?

— On parle sérieusement de reculer les barrières de Paris; mais ce n'est qu'un projet. Ce qui est plus certain, c'est la mort de ce pauvre Rousseau, l'*Ours*, comme vous l'appeliez, madame la comtesse.

— Est-ce possible? que nous dites-vous là?

— La vérité. Le procès-verbal parle d'une *apoplexie séreuse*, mais la généralité des gens qui l'approchaient parle d'un suicide : on ne sait au juste.

Après deux minutes de silence, temps pendant

lequel les assistants eurent le loisir de faire leurs réflexions sur l'instabilité des choses humaines, Diderot prit la parole.

— De qui tenez-vous la nouvelle, mon cher Saint-Lambert?

— De Thérèse elle-même. Elle arrivait d'Ermenonville; je viens de la voir chez Mme de Boufflers..... Ah! j'oubliais.....

— Ainsi frappe la grande loi d'égalité! Il faut philosophiquement en prendre son parti. Dans quelques années, messieurs et mesdames, nous serons tous allés rejoindre notre ami Jean-Jacques.

— Eh! qu'importe la mort du corps, si nous possédons une conviction parfaite de l'immortalité de l'âme, répartit, en se tournant vers d'Alembert, qui n'avait encore rien dit, le bon curé de Deuil.

— O philosophes! vous voilà sur votre terrain de prédilection, c'est bien; mais seriez-vous assez complaisants pour me laisser finir ma phrase? demanda Saint-Lambert en riant.

— Quelle phrase? Qu'est-ce qui vous empêche? dites.

— Vous savez tous, je crois, qu'à la sollicitation de Mme la maréchale de Luxembourg, qui désirait retirer des Enfants-Trouvés le fils aîné de Rousseau, celui-ci lui remit le double du chiffre

dont l'autre partie avait été déposée dans les langes de l'enfant. Ce chiffre, après plusieurs visites infructueuses qu'elle rendit aux directeurs des hospices, Mme de Luxembourg le remit à La Roche, son valet de chambre, afin de poursuivre les recherches. On r'ouvrit donc les registres de l'assistance publique; mais La Roche, ne trouvant rien, rendit le chiffre à Mme Levasseur mère, qui le remit à sa fille, et finalement, de fil en aiguille, comme on dit, nous tenons un monsieur Rousseau. C'est une très vieille religieuse qui, en changeant d'hospice, l'a fait découvrir. Vraiment l'amour maternel pouvait seul guider Thérèse dans un tel dédale; ne le pensez-vous pas?

—Oh! quelle étonnante histoire! s'écria madame d'Houdetot; mais enfin, où a-t-on retrouvé cet enfant?

— A la manufacture de porcelaine de Sèvres, dont Pierre Garrot est l'un des premiers artistes peintres.

— Eh! marquis, ce garçon, l'avez-vous vu? le connaissez-vous?

— Si je le connais! sans doute; je l'ai rencontré chez Mme de Boufflers avec Thérèse, sa mère; c'est un charmant garçon, sur mon honneur!

— Vous me l'amènerez, je veux le connaître,

le pousser, dit avec une pétulance toute juvénile la vieille Mme d'Epinay.

— Parbleu! il est ici, il est même la cause que je suis un peu en retard.

— Ici? où donc ici?

— A l'Ermitage. Tout à l'heure vous faisiez céans vos réflexions philosophiques; lui, il faisait les siennes au fond du parc, dans la masure qu'habita son père.

—Mais pourquoi n'est-il pas monté avec vous? quelle idée?...

— Voici. En causant avec lui, chez Mme de Boufflers, je ne tardai point de m'apercevoir que ce garçon ne manquait ni d'instruction ni d'intelligence. Laissant donc de côté l'étiquette et l'usage du monde, j'offris à notre jeune homme de m'accompagner jusqu'ici, de monter en carrosse avec moi. Pour le décider à quitter Thérèse, je fus en quelque sorte forcé de lui dire vos noms et d'affirmer que vous étiez tous les plus chauds, les plus anciens amis de Jean-Jacques; alors seulement il a bien voulu m'accompagner. Comme nous causâmes beaucoup chemin faisant, Pierre Garrot me plut. Or, je parlais, je crois, de mes relations avec son père, lorsque arrivant à l'encoignure du parc, je lui montrai le pavillon: Voilà l'ermitage qu'habita l'homme illustre auquel vous devez le jour, dis-je; aussitôt, mon

compagnon mit la tête à la portière et se tut; mais dès qu'il eut mis pied à terre, il voulut courir à l'Ermitage.

— Je comprends ce sentiment de curiosité. Il dénote un cœur bien né. Messieurs et mesdames, reprit la comtesse, allons faire un tour de parc; nous en avons tout le temps d'ici à souper. Je suis aussi curieuse de savoir ce que ce jeune homme fait à l'Ermitage, que je l'étais autrefois de savoir ce qu'y faisait son père... Un enfant trouvé! ce sera le premier que j'aurai vu de ma vie.

— Tout beau! madame! Vertubleu! se hâta de répliquer Diderot, quelle étincelle vous a frappée? Si l'on ne vous voyait pas, on pourrait croire que vous venez de rajeunir de quarante ans; comme vous vous enflammez! Il me semble, pourtant, qu'avant d'aller se jeter à la tête du premier venu, nous ne ferions point mal de réfléchir. D'abord, marquis, un mot. Dites-nous ce qui prouve que votre Garrot, comme vous le nommez, que votre protégé, enfin, soit bien effectivement le fils de notre immortel ami?

— Bon! à vous dire la vérité, je n'ai nullement pensé à cela.

— Ainsi, vous avouez que l'idée d'une enquête préalable ne vous est pas même venue à l'esprit?

— En effet, je l'avoue.

— Eh bien! pour mon compte, je ne tiens nullement à faire connaissance avec votre monsieur Garrot, si vous n'avez aucune autre preuve à me donner de son identité.

— Des preuves! il vous les donnera lui-même.

— Quelles preuves me donnera-t-il?

— En faut-il d'autres que les chiffres en question, chiffres qui se rapportent exactement? Cette preuve, mon protégé la possède.

— Je serais curieux de confronter ces chiffres. Jean-Jacques les a écrits devant moi, il y a de cela vingt-neuf ou trente ans, je crois...

— Et moi, interrompit Mme d'Epinay, je *grille* de voir ce jeune homme, le fils de mon pauvre *ours;* il nous racontera son histoire à table. Allons à sa rencontre.

— Allons, répéta-t-on.

On se leva péniblement. Chacun des membres de cette académie caduque chercha son compagnon: par une vieille habitude, on s'accoupla deux par deux; et tous, bras dessus, bras dessous, descendirent les marches du perron, devisant de choses et d'autres, comme de vieux amoureux qu'ils étaient.

Cette caravane de vieillards, dont les langues se mouvaient beaucoup plus facilement que les jambes, atteignait à peine l'entrée du jardin, que

déjà elle se trouvait tout naturellement face à face avec un grand jeune homme aux cheveux châtains.

— Bon ! c'est lui ! dit Saint-Lambert. Et quittant le bras de Mme d'Houdetot, pour prendre la main de l'étranger, il reprit : Messieurs et mesdames je vous présente mon jeune ami, Pierre Garrot, le fils aîné de l'immortel J.-J. Rousseau.

La société tout entière s'inclina. Le jeune homme, lui, salua fort courtoisement, son chapeau à la main, mais sans trop plier l'échine cependant; il n'avait pas encore contracté cette disgracieuse habitude du grand monde.

— Nous allions à votre rencontre, monsieur, dit en s'inclinant une seconde fois Mme d'Épinay; nous osons espérer que vous daignerez accepter l'invitation à souper d'une vieille amie de votre père.

— J'accepte votre obligeante invitation, madame; toutefois, je vous l'avoue, il ne fallait pas moins pour m'y décider que ce titre d'amie de mon père. Simple ouvrier dans une manufacture, je ne possède qu'une bien minime part du temps qui s'écoule; et ma mère...

— Je vous comprends... mais, monsieur, je suppose que vous ne voudriez pas que de bons tuteurs reperdissent de suite un enfant à peine

retrouvé. Allons, donnez-moi le bras, je vais faire hâter le souper ; ce soir, mais ce soir seulement, je vous permettrai de vous en retourner avec Saint-Lambert.

Et, procédant par l'exemple, Mme la comtesse d'Épinay reprit le chemin du château.

Pierre Garrot était plus bel homme qu'il n'était beau garçon. Ses traits irréguliers, mais fins, s'harmoniaient parfaitement avec la mate blancheur de son teint. Ses cheveux sans poudre, sa mise, aussi riche qu'elle était simple, donnait à sa tournure dégagée une désinvolture pleine de grâce et de naturel.

Lorsque les hôtes du château entrèrent au salon, la châtelaine, quittant le bras de son cavalier pour aller donner quelques ordres, s'approcha de Diderot et lui dit à l'oreille :

— Il a infiniment d'esprit, prenez garde !

— Ah ! diable ! voyons ça.

Et, sans plus tarder, l'encyclopédiste reprit tout haut :

— Monsieur Garrot, Mme d'Épinay vient de m'affirmer que vous avez infiniment d'esprit, que j'aie à prendre garde. C'est, à mon avis, le plus bel éloge que la comtesse ait jamais fait d'un homme. Qu'en pensez-vous ?

— Pardon, monsieur ; veuillez d'abord, je vous prie, me dire à qui j'ai l'honneur de parler.

— A Diderot, le plus ancien ami de votre père.

— Ah ! merci ! je vous connais depuis plusieurs années, monsieur; je vous connais depuis la publication de votre article *peinture* dans l'*Encyclopédie*. Agréez mes remercîments bien sincères pour les notions précieuses que j'ai puisées dans cet article sur l'art que je professe.

—Bien ! cette façon indirecte de donner raison à Mme d'Épinay est de très bon goût, jeune homme, de meilleur goût, je vous assure, que celui de votre nom. Qui diable a pu vous donner ce vilain nom de Garrot ?

— J'étais trop jeune lorsqu'on m'a baptisé pour qu'il me soit possible aujourd'hui de me souvenir de cette particularité. Pourtant ce nom de Garrot, très peu euphonique, je l'avoue, me paraît, ne vous en déplaise, tout aussi harmonieux que celui de Diderot. Ne pensez-vous pas comme moi ?

Voyant un sourire effleurer les lèvres de ses vieux accolytes et Grimm rire de tout son cœur, le philosophe reprit gaîment :

— Peste ! vous avez, monsieur Pierre, les rieurs de votre côté. Mme d'Épinay avait décidément raison. La cloche sonne; allons souper.

On se mit donc à table.

Aux conversations près, disons-le d'abord, ce souper, dont nous ne pensons pas qu'il soit utile

de parler plus longtemps, ressemblait à tous les soupers d'apparat que faisait la noblesse de l'époque en question. Ce ne fut qu'au dessert, vers l'heure à laquelle les lampes furent allumées, que Mme d'Épinay, faisant semblant de se raviser, dit en se retournant vers son nouvel invité :

— Monsieur Garrot, croyez-vous qu'un prêtre quelconque ait plus d'autorité morale que j'en puis avoir?

— Expliquez-vous, madame, si vous désirez que je vous réponde sincèrement.

— Vous avez encore raison. Eh bien! en deux mots, je vous débaptise de votre nom, du nom de Garrot, de Garrot seulement. Pour moi, pour nous tous ici présents, vous vous appellerez Pierre Rousseau. Votre personne plus encore que vos chiffres nous a donné une certitude assez profonde de votre identité; je dis identité, pour me servir de l'expression de Diderot, qui nous écoute. Or, Jean-Jacques Rousseau ne m'ayant jamais rien refusé, j'attends la même complaisance de son fils, Pierre Rousseau.

— J'attends également, j'attends toujours pour vous répondre, madame.

— En ce cas, contez-nous votre histoire.

— Mon histoire! Pardieu! la voici, madame; elle est aussi simple que brève. Écoutez :

Les premiers jours dont je me souvienne s'é-

coulèrent dans un petit hameau dépendant de la commune de Busloup, pays situé non loin de la rivière du Loir, dans le Vendômois. Ma nourrice, jeune paysanne brune et de petite taille, à qui l'administration des Enfants-Trouvés m'avait confié, percevait 6 livres 10 sous par mois pour me servir de mère. Certes, cet argent, ma nourrice le gagnait bien; car la santé de son nourrisson fut telle, messieurs et mesdames, que vous pouvez en juger par vous-mêmes.

— Très bien! dirent tous les convives à la fois.

— Perdue comme un nid de moineau, dans ce coin de terre aimé du bon Dieu, la chaumière de mon père nourricier s'élevait isolée, humble et pourtant coquette, sur le sommet d'un plateau; on ne l'apercevait que lorsqu'on était devant, car de grands arbres fruitiers la dérobaient à tous les regards; un sentier étroit, bordé de sureaux et d'aubépines, y conduisait.

L'habitude aidant, dès que j'eus atteint l'âge de trois ans, je faisais partie de la famille; famille composée du père et de la mère, d'une fille, d'un garçon et de votre serviteur, l'enfant d'adoption. J'avais sept ans, quand l'héritier de la famille, mon frère de lait, mourut d'une fièvre maligne. Ce fut vers ce temps même où je souffrais du plus violent désespoir, causé par cette perte, que je

dus prendre la place de mon compagnon défunt, dans les travaux de la campagne.

Les peines que je me donnai durant quelques années eurent une bien douce récompense Indépendamment de l'amour, des soins maternels de mes père et mère d'occasion, Suzanne, leur fille, ma sœur de lait.... Mais pardon, je ne sais plus ce que je dis.... C'est flétrir une fleur trop délicate que de l'exposer à la lumière. D'ailleurs, depuis plusieurs années, Suzanne est mariée, heureuse sans moi... Quels jours de bonheur que ceux où je donnais tout à Suzanne, où Suzanne me rendait tout!... Donner!... je dois avoir le courage de vous le dire en face, messieurs et mesdames, oui, les pauvres comprennent mieux la charité que les riches. Le don du pauvre est immédiat; quand un malheureux fait un sacrifice, c'est la chair de ses os qu'il donne. Ce sacrifice, chez lui, procède du courage, de l'amour et de labeurs physiques si fatigants, que vous tous, nobles et bourgeois, ne pouvez comprendre cette sorte d'abnégation : le renoncement de soi, l'amour du prochain.

Les véritables vocations naissent presque toujours à notre insu ; elles naissent, je dois l'ajouter, dans quelque position défavorable que l'homme ou la femme se trouve. A l'âge de douze ans, bien des fois déjà, j'avais esquissé sur la

poussière des chemins et du bout de mon bâton de pâtre, maintes formes d'animaux et bon nombre de grotesques figures humaines. Plus tard, je fus assez heureux pour pouvoir me procurer une ardoise et un clou.

A l'âge de quatorze ans, je remplaçais dans les champs mon père nourricier devenu impotent. C'était une rude tâche ! pourtant, je l'eusse remplie en conscience sans les deux sentiments qui absorbaient mon âme tout entière. L'un de ces sentiments, c'était l'amour de Suzanne; l'autre, un morceau de charbon taillé. sorte de crayon avec lequel je salissais tous les murs blanchis à la chaux.

Pendant la moisson de l'année 1763, je dormais un jour à l'ombre d'une meule de blé, après avoir chargé trois chariots de gerbes. Je rêvais de Suzanne, lorsqu'un monsieur que je ne connaissais point vint me réveiller en me montrant un écu de trois livres.

— Pierre, me dit-il, cet écu sera pour toi si tu m'avoues avoir dessiné le portrait de M. le curé sur le mur du presbytère.

Hélas ! que Dieu me le pardonne ! Pour posséder l'écu, je répondis affirmativement. Ce monsieur, c'était le directeur de la manufacture de Sèvres; possédant une ferme à Busloup, il y venait quelquefois.

Que vous dirai-je de plus? Sous le fallacieux prétexte de me faire faire mon chemin, M. Dacquin m'a fait quitter mon paradis terrestre, il m'a entassé dans un coche et me voilà, moi, Pierre, déposé à Paris comme une marchandise. O mes nobles auditeurs, ne pensez point que mes bougies d'aujourd'hui vaillent mon soleil d'autrefois, vous vous tromperiez.... O vanité! j'ai troqué stupidement un bel âne borgne pour un cheval aveugle!... Tenez, vous allez voir le joli résultat auquel je suis arrivé par l'abandon de tout sentiment inné; n'ayant rien produit par moi-même, je suis devenu un copiste; non un copiste de musique comme l'était l'homme immortel que vous avez connu; non, mais un servile imitateur des peintures d'autrui. Voyez ces sujets de Greuze et de Vatteau qui ornent cette théïère, eh bien! ces copies sont de moi.

— Quoi! ces admirables peintures sont de vous? s'écrièrent les dix convives à la fois.

— Oui! la reproduction réduite mais exacte de deux dessins tels que ceux-ci, voilà la tâche que je remplis à la manufacture tous les jours non fériés. J'en prends mon parti, puisque le sort en est jeté. Cependant, je vous l'avoue avec sincérité, je regrette amèrement mes vertes charmilles, ma douce Suzanne, mes jeunes années et la chaumière de Busloup.

— Madame Jean-Jacques Rousseau, dit un valet entrant précipitamment.

Tout le monde se leva.

Presque aussitôt, Thérèse Levasseur fit son entrée dans la salle.

La veuve du philosophe comptait alors cinquante-huit années, mais elle paraissait beaucoup plus jeune; son costume était celui que portaient, en 1778, les plus riches bourgeoises.

— Bonjour à la compagnie... Ah! te voilà, monsieur mon fils.... oh! les hommes! les hommes!... Pierre, oublies-tu déjà ta mère? dit-elle en se jetant au cou de son fils.

— Je ne vous oublie pas, ma mère; j'allais partir à l'instant même avec M. le marquis.

— Ah! Thérèse! restez ici cette nuit, je ferai mettre deux lits dans la chambre bleue, se hâta de dire la comtesse.

— Je vous suis bien obligée, madame, mais, non, non. La bonne sœur qui m'a fait retrouver celui-ci de mes enfants me promet aussi de me rendre les autres. On est mère, peut-être..... Je reviendrai après-demain, vrai!... Puis, c'est le carrosse de Mme de Boufflers que j'ai... Ainsi, je m'en vas ou je m'en vais, mon pauvre défunt répétait toujours que l'un et l'autre se disent. Viens, viens, Pierre, dépêchons-nous.

Pierre Garrot se leva.

— Monsieur le marquis, dit-il à Saint-Lambert, mon devoir est de m'en retourner avec ma mère,. puisqu'elle s'est donné la peine de venir me chercher jusqu'ici; je vous charge de faire mes excuses à ces messieurs et à ces dames.

Et, saluant sans autre cérémonie, la mère et le fils se retirèrent au milieu d'un grand silence.

De tous les acteurs de cette scène, Diderot était, à coup sûr, le plus impressionné.

— C'est prodigieux! disait-il en lui-même, comme ce garçon me ressemble! voilà bien la figure que j'avais à trente ans. Mais, en mettant ses enfants à l'hôpital, ce diable de Rousseau a-t-il pu s'imaginer qu'ils n'étaient pas de lui?... Cela peut très bien avoir été, car, si j'ai bonne mémoire, l'illustre auteur d'*Emile* n'aimait de Thérèse que le sein magnifique... autrefois..... Oui, oui, avec toutes ses balourdises, l'*ours* a parfaitement prouvé qu'il n'était point une bête .. en abandonnant ses enfants; il a fort bien pu croire que ces chères créatures provenaient du fait de ses amis... Il était, je le crois, dans le vrai quant à l'un, le premier; quant aux autres... Enfin, ce garçon est de Rousseau ou de moi, cela est certain. O Thérèse! Thérèse! ô ma belle jeunesse éclipsée!

III

Sous le règne de l'empereur Auguste, temps où la capitale du monde ancien renfermait deux millions d'âmes, l'habitant du centre de Rome devait marcher trois longues heures enserré dans des murs, s'il voulait sortir de la ville, atteindre la campagne, enfin obtenir un tête-à-tête de notre dame nature.

Oubliant, ou peut-être bien ignorant ce fait, Mercier de Compiègne, l'auteur du *Tableau de Paris au XVIIIe siècle*, intitule ainsi le troisième chapitre de son livre : *Grandeur démesurée de la capitale*. Et, faisant abstraction de la Rome ancienne, de Londres et du Pékin modernes, il s'évertue dans ce chapitre à nous prouver que celui qui n'a pas vu le Paris de son temps

n'a rien vu. Cela me rappelle un Savoyard, qui, lui aussi, citait le dicton suivant à tout propos :

Qui n'a pas vu Ripaille
N'a rien vu qui vaille.

O bon Mercier de Compiègne! cœur enthousiaste et sensible! si tu pouvais donc aujourd'hui revoir ton Paris d'autrefois!

Jean-Jacques Rousseau était mort chez le comte René de Girardin, à Ermenonville, le 3 juillet 1778.

L'un des dimanches suivants, le vint-cinquième jour de ce même mois de juillet, on célébrait à Montmartre ainsi qu'au hameau des Porcherons les fêtes patronales de saint Pierre et saint Paul. Disons qu'en ce jour de juillet, le temps se maintenait au beau et que le soleil était aussi resplendissant qu'il est permis de le désirer dans le brumeux bassin de Paris.

Bien différent de ce qu'il est aujourd'hui, on se fera aisément une idée de ce qu'était, alors, ce terrain du bas de Montmartre, terrain vague, tourmenté et parsemé de guinguettes, quand nous aurons dit, sans autre préambule, que l'emplacement qu'occupent, de nos jours, l'église Notre-Dame de Lorette et le somptueux quartier qui l'entoure, n'était qu'un marché aux porcs. Or, de cette particularité locale naissait tout natu-

rellement la dénomination de *Porcherons*. Nos bons aïeux, on le sait, avaient l'habitude fort louable de nommer franchement les choses par leur nom.

Donc, dès l'après-midi de ce beau dimanche, mille familles de boutiquiers et d'artisans de Paris avaient quitté leurs comptoirs ou leurs taudis pour aller s'évertuer, boire et chanter sur les vertes pelouses de Montmartre. Notons qu'au costume près, aux rixes plus fréquentes alors, car nos pères avaient, comme ils le disaient eux-mêmes, la tête près du bonnet, notons, disons-nous, que ces fêtes populaires n'ont point essentiellement changé d'allures depuis quatre-vingts ans. Aujourd'hui seulement, par suite de l'*agrandissement démesuré de la capitale*, les guinguettes ont été reléguées à quatre ou cinq cents mètres plus haut. On se promène, on s'ennuie, on s'enivre sur les quatre versants de la colline.

Vers deux heures, au moment où les saltimbanques préludaient à l'exercice de la grosse caisse, où des promeneurs altérés commençaient à s'attabler sous la tonnelle, un paysan, grand et beau garçon de vingt-cinq ans, arrivait les pieds poudreux, un bâton noueux à la main, devant le cabaret de Ramponneau.

Ce garçon, dont les cheveux étaient noirs, le teint coloré, portait avec un sans-gêne parfait sa

culotte et sa veste de bure ; mais le bonnet rouge qu'il avait posé sur le coin de l'oreille, ce bonnet, il le portait *crânement*. Ajoutons de suite, et afin de n'y point revenir, que le prêtre qui avait baptisé ce gaillard à l'hospice des Enfants-Trouvés lui avait donné les nom et prénom de Jean Buteux. Il était, disons-le de suite encore, le second garçon de Jean-Jacques Rousseau, de Rousseau, personnage célèbre, dont lui, fils déshérité, aussi léger d'instruction que de soucis, n'avait jamais entendu parler. Cependant, capacité étrange, dans son temps et sa condition, ce rustre savait quelque peu lire et écrire.

Revenons aux faits.

Lorsque Jean Buteux eut enfin, et cela avec une satisfaction évidente, fini de déchiffrer l'enseigne de Ramponneau, il prit dans une espèce de poche, sorte de sac qui pendait à l'arrière de son pet-en-l'air, une lettre froissée et crasseuse dont il lut et relut quelques lignes en se grattant l'oreille. Bientôt, décidé à entrer, il allait traverser une longue salle enfumée où déjà de rares buveurs venaient prendre place, quand une jeune et jolie fille lui dit, en frappant assez rudement sur son épaule :

— M'est avis que vous savez lire, puisque vous lisez ; dites-moi si c'est ben ici qu'est le Ramponneau.

— Oui, mam'zelle, répondit Jean Buteux en s'inclinant galamment; c'est ben ici qu'est le Ramponneau, pour vous sarvir.

Ayant dit, notre joli garçon resta coi. Comme la taille de ce gars n'était guère plus grande que celle de la fille, et comme aussi le vocabulaire et les costumes de l'un et de l'autre de ces personnages étaient identiques, au sexe près, ils se regardèrent. Tous deux nubiles et sages depuis longtemps, il naquit naturellement un invincible et violent amour du simple regard qu'ils se lancèrent simultanément.

Ce phénomène, dont on s'est tant moqué, l'amour à première vue, qui ne semble d'abord qu'un paradoxe de romancier, est un fait assez rare, il est vrai, et que sa nature rend peu évident, mais il n'en est pas moins une vérité incontestable. Toute passion ne naissant que d'un espoir ou d'un obstacle à nos désirs, nous succombons tous avec plus ou moins de combats aux effets ayant pour cause des besoins physiques ou moraux. Hommes ou femmes, il est rare qu'on fourvoie ses aspirations au delà des sphères qui nous sont révélées par nos tempéraments ou nos conditions respectives. Disons-le, les classes pauvres, illettrées, cèdent plus facilement à l'attrait, parce qu'elles ont communément moins d'orgueil et de préjugés. Qu'il ait de la

fortune ou de la force, du pouvoir, de la science ou de l'imagination, l'individu humain ne pourra jamais s'empêcher de montrer son côté faible; il aimera toujours quelque chose quand il y pensera le moins : Jean Buteux donc et Joséphine Blot étaient tout naturellement amoureux.

Oui, nos deux jeunes gens touchaient à cet instant décisif dans la vie où l'épanchement du cœur et des sens devient un besoin impérieux, une condition essentielle de l'existence.

Tandis que le grand garçon, encore sous l'influence d'une seconde œillade décochée par la jeune fille, restait debout sous l'auvent du cabaret en la regardant, ébahi, celle-ci, vive et accorte, sous son casaquin de siamoise et son jupon court, traversa la salle en cherchant des yeux une personne de connaissance. Ne voyant que des étrangers, et, aucun d'eux ne venant à sa rencontre, elle s'assit résolument sur l'un des bancs de l'une des tables du fond. Ce que voyant, Jean Buteux, voulant, mais n'osant pas, se battit les flancs et finit par s'enhardir assez pour se décider à aller présenter ses respects à la donzelle : le cœur de Joséphine ne s'était pas trompé.

Arrivé devant la table qu'occupaient ses amours, Jean Buteux frappa ce meuble de son bâton, à coups réitérés. Tout ce tapage, il ne le faisait qu'afin de

se donner une contenance et vraincre la timidité qui commençait à l'empoigner.

— Ohé ! une pinte ici ! cria-t-il de sa plus grosse voix.

— On y va ! on y va ! pas tant de bruit. Combien de verres? lui répondit le garçon.

— Ah ! oui, des verres... Dam ! si mam'zelle veut boire un coup avec moi, il en faudra ben deux des verres.

— Grand merci, mossieu, de votre complaisance, je veux ben boire un coup avec vous, histoire de trinquer, vous savez.... répondit Joséphine.

— Ah ! c'est ben gentil tout de même, ce que vous dites-là, mam'zelle, vrai...

— C'est-i pas toujours comme ça? Quand on attend, on s'ennuie ; faut-i pas passer son temps?

— C'est vrai tout de même... Quand on attend... J'attends aussi, moi, mais je suis ben content d'attendre avec vous... A votre santé.

— Grand merci ; j'allons boire à la vôtre aussi.

Et ne sachant plus que dire, quoique ayant chacun une rude démangeaison à la langue, lorsqu'ils eurent trinqué et avalé le contenu de leurs verres, nos amoureux se turent.

Ce silence, dont néanmoins le temps fut employé à se dévisager de part et d'autre, de la

manière la plus sournoise, fut interrompu par l'arrivée de quatre gardes françaises, casernés à la Nouvelle-France. Ces militaires, qui portaient l'uniforme de la grande tenue d'été, allèrent s'asseoir à l'une des tables voisines de celle qu'occupait notre couple endimanché.

— Jarni! si j'étais beau comme ces soldats, dit enfin Jean Buteux, je suis ben sûr que je vous taperais un brin de plus dans l'œil; c'est-i pas vrai, mam'zelle?

— Oui-dà, mossieu, j'aime beaucoup l'habit militaire, répondit Joséphine.

— Eh ben, mam'zelle! foi de Jean Buteux, je serais tout de même capable de m'engager si ça vous faisait plaisir; vrai!...

— Bien vrai?

— Vrai! vrai!

— Tiens! c'est drôle tout de même ce que vous me dites-là.

— C'est la pure vérité... ma parole...

— Mais.... mais alors vous m'aimez donc ben?

— Si je vous aime? Ah! oui, que je vous aime!

— Eh! pourquoi donc que vous m'aimez comme ça?

— Eh ben! parce que... parce que... est-ce que je sais, moi?... parce que vous êtes ben gen-

tille, quoi!... Ah! comment c'est-i qu'on vous appelle?

— Je m'appelle Joséphine Blot. Je suis une pauvre fille trouvée; je suis blanchisseuse et repasseuse de mon état. Ça vous convient-i?

— Tiens! c'te bêtise! si ça me convient; oui que ça me convient, et crânement encore... Voyez-vous, moi, je m'appelle Jean Buteux, je suis valet de ferme à Saint-Julien-du-Sault... Comme vous un pauvre garçon trouvé, quoi! Çà vous convient-i itou?

Ici, la belle allait sans doute répliquer, mais voyant l'un des quatre soldats, un grand et beau sergent, se rapprocher insensiblement d'elle en se glissant sur le banc, elle n'hésita point, tout en se taisant, de faire un signe de tête d'intelligence à son vis-à-vis. Le sergent, fin matois, comprenant la pantomime, n'hésita pas, à son tour, de se lever de table. S'étant dirigé vers la cuisine, il mit un charbon ardent sur le tabac que contenait sa pipe, puis s'en revint vers nos amoureux, en lançant d'énormes bouffées de fumée et frisant sa moustache.

Ce temps que le sergent perdit à chercher son exorde, Jean Buteux et sa compagne l'employèrent à jeter d'anxieux regards sur tous les buveurs qu'ils pouvaient apercevoir, mais particulièrement sur toutes les personnes qui en-

traient. Le découragement se peignait déjà sur leurs traits, lorsque le sergent vint se poser fièrement devant eux.

— M'est avis, dit-il, en toisant fièrement notre paysan du regard, m'est avis que vous êtes amoureux *l'un pour l'autre*. Il n'y a pas de mal à cela, au contraire. Moi qui vous parle, j'ai *zété* amoureux, et, Dieu merci, je le suis encore. Puis, voyez-vous, un bon Français, une bonne Française, quand on se porte bien, c'est toujours amoureux. Vous êtes Français, que je suppose?

— Si je sommes Français ! répondit Jean Buteux en se levant raide comme un pieu, je le crois fichtre ben que je sommes Français ! Pas vrai, Joséphine?

— Bravo ! vive le roi ! vous méritez de boire avec nous à la santé du roi. Voulez-vous boire avec nous à la santé du roi? répondit le sergent.

— Pour ça, tout de même, je boirons ben à la santé du roi, si ça fait plaisir à Joséphine?

— Je veux ben que tu boives à la santé du roi, mais je ne veux pas que tu te *soûles;* si tu te *soûles*, Jean, je ne t'aimerai plus, répondit Joséphine en faisant une petite moue caractérisée.

— Y a pas de danger, la belle; des hommes, c'est pas des chiens. A boire ! à boire ! buvons, mes amis. A la santé du roi !

— A la santé du roi! répétèrent ses trois acolytes.

Et le sergent, ayant porté un second toste aux soldats français, entonna une chanson de caserne qui commençait ainsi :

Trois jolis tambours revenant de la guerre;
Plan, plan, ran tan plan.

Et répétant le refrain de la voix et du verre, que chacun d'eux faisait résonner sur la table à chaque couplet, les quatre gardes françaises terminèrent cet acte de libation par cette phrase sacramentelle.

— Oh! la belle vie! que la vie de soldat!

— Oui! exclama le sergent. Etre bien payé, bien nourri, bien habillé et ne rien faire; avoir le sabre au côté pour aller farauder; être choyé, bichonné, caressé par les jolies femmes de France et de Navarre, c'est une belle vie, ou il n'y en a pas sous la calotte du ciel... Ah! bigre! dis, veux-tu entrer dans notre régiment? reprit-il en s'adressant à Jean et se donnant l'air d'avoir trouvé une idée.

— Dam! je sais pas... Combien qu'on gagne?

— Dix écus que v'là; ils seront à toi aussitôt que t'auras signé, ou bien que t'auras fait une croix avec une plume et de l'encre au bas de ce papier plein d'écritures.

— Moi, je ne veux pas; j'aime mieux mon Jean comme ça qu'il est, se hâta de répliquer Joséphine.

— Qu'est-ce que ça vous fait, à vous, la fille, voyons? Jean sera soldat et vous cantinière.

— Je ne suis pas cantinière, je suis blanchisseuse.

— Ça ne fait rien. Vous serez blanchisseuse aussi, si vous voulez; des soldats, ça ne manque pas de linge sale à laver. — Tiens, Jean, bois un coup; tu seras sergent comme moi l'an qui vient.

— Morgué! ça m'est égal; si Joséphine veut, moi je veux ben aussi! Autant être soldat que valet de ferme à vingt écus par an. J'aime l'habit militaire, moi; je suis un homme! oui, que je suis un homme, — répétait Jean Buteux, la langue déjà épaissie par de trop fréquentes rasades.

— Nenni! nenni! Jean, mon Jean, je ne veux pas que tu t'engages; tu fais une bêtise; tu t'en repentiras... Je ne t'aimerai plus... Allons, Jean, viens nous-en, répéta Joséphine en se levant.

— Pardine! c'est tout du contraire! tu m'aimeras ben mieux avec un bel habit. Vois-tu, Joséphine, je viens de faire trente lieues... Reste donc assise... qu'est-ce que je disais donc?... ah! je viens de faire trente lieues *dà-pied*, parce qu'on m'a écrit dans une lettre que v'là que je

verrais ma mère ici, chez le Ramponneau. Bah!... c'est une niche du diable; je le vois ben, à c'te heure... Ma mère!... *alle* ne vient pas... Ah! ben! *crac!* je m'engage!

— Ah! bonne sainte Vierge! c'est de vrai comme moi... Attendons, mon Jean, elles viendront peut-être, nos mères, la tienne ou la mienne...

Et ce disant, Joséphine passait l'une de ses mains sur ses yeux.

— Palsambleu! les amoureux, finissons-en! Voilà dix écus de trois livres; ils sont tout neufs. Veux-tu les prendre, oui ou non? s'écria le sergent, en étalant les dix pièces sur la table.

— Jean, pour l'amour du bon Dieu! ne les prends pas. Moi, je gagne vingt-quatre sous par jour; y-en aura pour nous deux.

— Nenni! nenni! Joséphine; partageons comme homme et femme, puisque tu seras ma femme; v'là cinq écus pour toi, v'là cinq écus pour moi. C'est que je t'aime ben, vois-tu; mais je n'aime pas qu'on me fasse des niches... Venir de trente lieues!... Je m'engage, moi!

Voyant le sergent mettre une plume dans la main du jeune homme, en même temps qu'un autre soldat poussait devant lui un acte d'engagement, Joséphine ne s'évanouit point, ainsi qu'aurait pu le faire une femme vaporeuse, mais elle

resta immobile sur son banc : elle était pétrifiée par la douleur.

Jean Buteux signa.

En ce moment, quatre personnages, mis à la dernière mode et tout à fait étrangers à l'établissement, faisaient leur entrée dans la salle.



IV

Avant d'introduire ces nouveaux personnages sur notre scène, nous pensons devoir reprendre, à son point de départ même, l'un des faits principaux qui constituent notre récit.

Sœur Sainte-Catherine était une de ces rares religieuses qui possèdent par tempérament la vocation de leur état. Enfant trouvée elle-même, n'étant jamais sortie des salles de l'hospice, elle ignorait tout du dehors à l'âge de seize ans, n'avait pas la moindre idée du monde. Sans passion, habituée dès son extrême jeunesse aux règles sévères de l'asile où elle avait été élevée, nourrie sur lieu, jamais son esprit, plus que ses yeux, n'avait dépassé les limites du Parvis.

Lorsque le temps de prendre un état fut arrivé

pour elle, la pauvre fille se désolait, ne sachant quel parti prendre.

— Si tu veux être une bonne sœur, Catherine, tu resteras avec nous ; nous te ferons prononcer tes vœux, lui dit la supérieure.

— Oui, ma mère, je serai bonne sœur, répondit-elle.

Depuis ce jour, et durant sa longue carrière, toujours douce, simple, active, Catherine continua d'aimer, de soigner, avec une sollicitude toute maternelle, les pauvres enfants, ses cohéritiers en misères, que la société abandonnait aux soins de son immense charité.

Ce genre de vie, Catherine le continua jusqu'à la création du personnel administratif de l'hospice saint Philippe-du-Gros-Caillou, nommé plus tard hospice Necker, établissement dont notre bonne sœur fut nommée supérieure, vers les premiers mois de l'année 1778. Ce fut par ce grade dans la hiérarchie de l'assistance publique que le conseil des hôpitaux de Paris crut devoir récompenser les cinquante années de services de la bonne Catherine.

Or, ayant déjà été relancés, pour ne pas dire plus, par l'insistance de Mme de Luxembourg et de son valet la Roche, lorsque, à son tour, Thérèse vint les consulter sur le sort de ses enfants, le lendemain de la mort de Rousseau, M. le di-

recteur et les employés de l'hospice des Enfants-Trouvés crurent faire merveille, pour se débarrasser d'elle, de l'envoyer rendre une visite à la nouvelle supérieure de l'hospice du Gros-Caillou.

Contre l'attente de ces messieurs, cette nouvelle démarche eut un succès aussi favorable qu'inattendu; car l'aîné du philosophe, l'enfant au chiffre, n'avait pas même été perdu de vue par la bonne religieuse. Sœur Catherine gardait même tout entier, dans un petit coin de son cœur, avec la vanité de se croire la seule personne qui s'en souvînt, le souvenir parfaitement intact de cette particularité.

On l'a dit avec raison : les extrêmes se touchent. Peut-on rien imaginer de plus disparate, de moins semblable entre eux, que les sentiments et les caractères de ces deux femmes, Catherine et Thérèse? Quelle conformité d'idées pouvait-il résulter des aspirations ascétiques de l'une, des désirs mondains de l'autre? Aucun, assurément. Pourtant, dès qu'elles eurent causé pendant cinq minutes, nos bonnes vieilles se plurent réciproquement; un attrait aussi irrésistible qu'il était nouveau les unit au premier abord. Mais, encore une fois, quelle pouvait être la nature de cette sorte d'attraction? C'était tout simplement la différence des écoles et du monde où chacune

d'elles avait vécu : c'était un véritable sentiment de curiosité.

Ce fut donc en faisant maint voyage à l'extrémité de la rue de Sèvres, en évoquant péniblement ses souvenirs, en exaltant la pitié et les généreux instincts de la bonne sœur, que Thérèse put enfin marcher sur la voie de quatre de ses enfants et espérer de les retrouver tous, avec le secours de son fils aîné, de Pierre, dont l'intelligence, le lecteur a pu s'en convaincre, n'était point des plus communes. Quant au cinquième enfant de Jean-Jacques, à la Benjamine de cette famille perdue et retrouvée, voici un fait qui lui est relatif.

Après l'une des longues conversations qu'eurent ensemble ces deux femmes, sœur Catherine disait à Thérèse, qui se retirait en faisant force révérences :

— Oui, chère dame, oui, le bon Dieu l'a prise votre belle enfant. Je me souviens même très bien de la marque qu'elle portait derrière le cou; elle pleurait assez, la pauvre ange ; elle criait que c'en fendait le cœur : c'était une pitié, quoi ! Oui, le Seigneur a pris son âme et nous a laissé le corps... Je m'en souviens comme si cela ne s'était seulement passé qu'hier, vrai !...

— Ma pauvre chère enfant !...

— Qu'y faire ? faut vous consoler, bonne mère.

Souvenez-vous de la mère du Sauveur voyant son divin fils...

— Ah ! dam ! pour ça, on est bien forcé de se consoler quand on ne peut pas faire autrement. Je reviendrai vous voir, n'est-ce pas, ma sœur ? Je ne vous ennuie pas, au moins ?

— Oh ! certainement, certainement, que vous ne m'ennuyez point. Eh bien ! à revoir, à revoir ; à bientôt.

Et les deux femmes s'étant quittées à la grille du parloir, sœur Catherine disait *in petto*, en rentrant chez elle, tandis que Thérèse remontait dans son fiacre :

— Je ne lui ai pas menti... non, que je ne lui ai pas menti... Le Seigneur a pris son âme et nous a laissé le corps. Où pourrait-elle être mieux ? une âme si douce, si blanche, que ça fait plaisir à voir !... Tiens !... mais je veux qu'elle vienne ; si c'est mon idée, à moi... elle viendra...

Sœur Catherine sonna en terminant ce monologue.

Aussitôt une sœur de service entra.

— Dites à sœur Amélie que je l'attends ici, tout de suite.

— Oui, ma mère, répondit la sœur en croisant les bras sur la poitrine et faisant une légère inclinaison de tête.

Deux minutes s'écoulèrent, deux minutes après

lesquelles sœur Amélie entrait rapidement et toute joyeuse dans le salon-cellule de la supérieure.

Amélie Niel, le dernier enfant de Jean-Jacques, était cette même créature vagissante dont nous avons parlé aux premières pages de ce livre. Née en 1761, elle comptait donc en juillet 1778 le poétique nombre de dix-sept printemps, pour nous servir de l'expression de ses contemporains.

Quand elle n'est pas absolument disgraciée de la nature, toute fille est jolie à dix-sept ans ; et Amélie était loin d'avoir été déshéritée de notre commune mère. Svelte et plutôt grande que petite, voilà pour la taille. Quant au minois de la nonette, qu'on nous pardonne cette trivialité, il était plus agaçant qu'austère. Peau fine et teint blanc légèrement coloré, visage ovale et yeux bleus expressifs, front développé, nez retroussé, c'est-à-dire à la Roxelane, et bouche moyenne ; tels étaient les principaux traits de ce jeune visage. Maintenant, si nous ajoutons à ce portrait des cheveux de cette nuance dorée que Raphaël donnait à ses vierges; cheveux crêpés, qu'on apercevait à peine comme des fils de soie naturels, ondoyant sous une guimpe blanche, on aura le signalement peut-être trop concis, mais vrai du moins, de cette adorable fille d'Ève.

— Me voilà! me voilà! que me voulez-vous, ma mère? criait-elle avant même que d'être entrée.

— Ah! oui... ce que je te veux... Qu'est-ce que je voulais te dire?... Allons, voilà que je ne m'en souviens plus... C'est égal, viens m'embrasser, ma fille; je te parlerai après de choses sérieuses.

A cet appel, Amélie ne fit qu'un bond pour aller déposer un candide baiser sur le front de Catherine.

— Toujours douce, bonne, innocente comme l'enfant qui vient de naître... Bien! ma fille, bien!... dit la supérieure en serrant la jeune novice dans ses bras. Tiens, reprit-elle, assieds-toi là un moment; *je veux te causer;* c'est pour garder ton âme à Dieu, vois-tu, ma chère petite.

— Oh! comme vous me dites ça!...

— N'est-ce pas, mon enfant? C'est que jusqu'à présent tu n'as encore rien vu, rien entendu de sérieux, toi; il est des choses...

— Ah bien, oui, dites-moi quelque chose de sérieux, ma mère, ça m'amusera.

Cette saillie naïve fit sourire la supérieure, qui reprit :

— Amélie, je veux connaître ta pensée tout entière sur une chose qui ne regarde que toi seule; voyons, ne ris pas; écoute-moi bien.

— Je vous écoute, ma mère.

— Allons, voilà que je ne sais plus quoi dire, à présent... Ah! j'y suis... Amélie, si tu retrouvais ta mère, ta véritable mère, celle qui t'a abandonnée, que ferais-tu?

— Ce que je ferais?... je ne sais pas... Ma mère, dites-vous?

— Oui, ta mère, celle à qui tu dois le jour; dis, quitterais-tu l'ordre charitable du bienheureux Vincent de Paul, état qui conduit droit au ciel? refuserais-tu de prononcer un vœu de six ans? m'abandonnerais-tu, moi, ta seule protectrice, ta supérieure, ta bonne vieille Catherine?...

— Non, ma mère, non; que la femme dont vous me parlez existe ou n'existe pas, je vous aimerai toujours comme vous m'avez toujours aimée. Vous êtes si bonne!

— Oui, n'est-ce pas que tu veux rester avec moi, que tu ne veux pas d'autre époux que notre Seigneur Jésus-Christ, que tu n'as nul souci du monde et de ses pompes? N'est-ce pas, mon Amélie, que c'est moi qui suis ta mère, dis?...

— Oui, oui, vous seule êtes ma mère, seule vous m'en avez tenu lieu..... Mais on dit que je suis encore bien jeune pour prononcer des vœux?

— La grâce t'éclairera, ma fille. D'ailleurs, que ferais-tu dans le monde, sans fortune, sans

état? et quand je serai morte? Pourtant, peut-être...

— M. le médecin en chef! annonça la sœur de service.

— Allons, voilà le docteur qui vient nous déranger. Va, ma bonne Amélie, va, nous reprendrons cet entretien après la messe... Vois-tu, j'ai besoin de te savoir heureuse...

Amélie, nous l'avons dit, avait un front proéminent. Physiologiquement, c'était dire que l'intelligence de la nonette égalait son imagination. Aussi, quelle foule de suppositions les réticences de la supérieure ne firent-elles pas naître dans son esprit inquiet, esprit déjà si naturellement porté à l'exagération! Pour elle, il résultait tout simplement de cette conversation que la supérieure désirait qu'elle prononçât des vœux; mais elle n'avait aucune idée du sympathique amour dont elle était l'objet de sa part. Elle ne comprenait point qu'en l'absence de toute autre affection, sœur Catherine lui avait gardé un trésor de sollicitude et de sentiments bienveillants, les prémisses d'une passion maternelle des plus vivaces, passion d'autant plus indomptable qu'elle avait été longtemps contenue.

Résumons-nous. Toute la vie de sœur Catherine avait été vouée au service de ses semblables; et, disons-le parce que cela était, cet amour du

prochain, de la religion et de l'abnégation, tous ces amours ensemble étaient autant le fait des circonstances que celui d'une vocation véritable. Nous le répétons, étant sans passions, pour Catherine, le *nec plus ultrà* de l'utilité sociale, c'était d'adoucir toute souffrance physique ; mais, par une sorte de compensation fatale, elle ignorait toutes les misères de l'âme ; c'était même à son insu qu'un puissant amour la dominait, envahissait son entendement jusqu'à la faire mentir, comme elle venait de mentir à Thérèse. Sans doute, la vieille religieuse avait été plus complaisante que ne le sont d'ordinaire les religieuses. Oui, elle seule avait mis Pierre et Thérèse sur les traces des autres enfants de Rousseau, enfants perdus qui, du reste, avaient été notés comme tous ceux que les parents marquaient ; mais cette complaisance, ou plutôt cette peine, Catherine ne se l'était point donnée sans arrière-pensée. Dans son idée, elle accomplissait un travail pour en avoir le salaire ; c'était une espèce d'acquit de conscience qu'elle fabriquait à son usage ; car si elle fit deux courses au Parvis, si elle consulta ou fit consulter quelques vieux registres, ce ne fut qu'à cette condition particulière de garder sa vie durant tout l'usufruit de la tendresse d'Amélie.

Ces éclaircissements étaient de rigueur ; revenons aux faits.

Amélie était à peine sortie, que le médecin en chef de l'hospice et la supérieure se rencontrèrent à la porte.

— Bonjour, docteur, bonjour; qu'y a-t-il donc de nouveau pour que vous vous donniez ainsi la peine de venir me parler vous-même? Encore quelque plainte, je pense?

— Non, ma sœur, non, je n'ai aucune plainte à vous faire aujourd'hui. Le service se fait comme sur des roulettes, à l'hospice Saint-Philippe. Ce qui m'amène est pour vous très difficile à deviner; je vous le donne en mille?...

— Quoi donc, monsieur Tissot, quoi donc? Dites vite, voilà le premier coup de la messe qui sonne.

— Je serai bref; mais je dois vous prévenir que ma demande va vous sembler curieuse.

— Eh bien! raison de plus, dites vite.

— Je viens vous demander la main d'Amélie; vous êtes sa mère.....

—Comment! la main d'Amélie!... pour quoi faire?...

— Eh! qu'est-ce qu'un jeune homme fait de la main d'une jeune fille?

— Tout justement, je ne vous comprends pas.

— Enfin! enfin! je viens vous demander Amélie en mariage pour mon neveu Charles, vous savez, mon premier élève... Je viens de sa part et

de la mienne. Je crois qu'il est temps de les marier..... Amélie n'a pas encore prononcé de vœux..... Voyez-vous, ma sœur, il y a trop longtemps qu'ils se font les yeux doux; un malheur pourrait arriver, et je ne voudrais pas pour tout au monde.....

— Sainte Vierge! mon Dieu! que me dites-vous là?

— La vérité. Mais écoutez donc! Charles jouit de 1,400 livres de rentes; c'est joli... Et plus tard, je lui céderai ma clientèle.

— Oh! l'abomination des abominations!!

— Quoi donc? qu'est-ce qu'il y a?...

— Quoi! il y a qu'il n'y a pas un seul mot de vrai dans tout ce que vous dites là. Mon Amélie...

— Votre Amélie est d'âge à se marier. Bien plus, j'affirme que c'est un tempérament...

— Oh! oh! monsieur Tissot, vous voulez donc me faire mourir, me tuer à coups d'épingles! Oh! oh!

— Je ne vous comprends point, ma sœur; ce mariage est très sortable... Amélie n'a rien... pourquoi n'épouserait-elle pas?...

— Amélie est déjà l'épouse du Seigneur...; ainsi ne me parlez plus de...

— Cependant, ma sœur, je ne suppose pas que votre intention soit de forcer la vocation de cette

pauvre fille... Tenez, voilà qui vous prouve que ces jeunes gens s'aiment; regardez.

Le docteur disait cela en se promenant près d'une grande croisée donnant sur le jardin. Comme cette croisée était ouverte et le temps superbe, ce fut en jetant dehors un regard distrait, sans même y penser, qu'il put voir sous un arbre d'une allée nouvellement tracée un jeune homme devisant avec une religieuse; ce couple, notre docteur le reconnut parfaitement.

— Regardez, ma sœur! reprit-il en montrant du doigt les deux jeunes gens à Catherine; je vous demande s'ils peuvent se dire autre chose que ce qu'en pareil cas se disent tous les amoureux; regardez!

— Quoi? quoi donc?...

— Quoi? Charles et Amélie, parbleu! Pensez-vous que ce soit des litanies qu'ils chantent comme cela sous l'orme?

Étourdie par ce qu'elle venait d'apprendre, Catherine s'avança vers la croisée; mais, trop faible et rencontrant son fauteuil sur ses pas, elle s'y laissa tomber; puis, levant les yeux au ciel, elle s'écria avec l'accent du plus violent désespoir :

— Mon Dieu! mon Dieu! me voilà encore une fois toute seule au monde!... J'aurais dû prévoir ce coup-là; oui, oui, car ce damné Rousseau ne

pouvait point engendrer des anges : les louves ne font pas des agneaux. Mon Dieu ! prenez pitié de moi !

Témoin de cette émotion subite, le docteur, par un rapide coup d'œil jeté sur les traits altérés de la supérieure, ne tarda pas à se convaincre que cette douleur n'était point simulée. Ayant sonné la sœur de service, il prit l'une des mains de la malade, et attendit, en l'observant, que le paroxisme de ce violent chagrin fût passé.

Pendant ce temps, voici ce que Charles et Amélie se disaient sous l'ormeau :

— Amélie, Amélie, où courez-vous donc comme ça?

— Ah ! c'est vous, Charles !......

— Oui ; où allez-vous donc par là?

— Je ne sais... Je courais pour m'en aller pleurer toute seule au fond du jardin ; je suis bien malheureuse...

— Malheureuse ! Qu'avez-vous? que vous est-il donc arrivé?

— Charles... ma mère veut me faire prononcer des vœux... N'est-ce pas que ce serait mal, puisque... puisque je vous aime?... Elle me disait cela tout à l'heure, au moment même où votre oncle est entré... Que je suis malheureuse !.. Je l'aime tant aussi, ma bonne mère.

— Oh ! mon Amélie, calme-toi... Ce ne serait

pas seulement un mal pour toi de prononcer des vœux, ce serait un sacrilége! Dieu ne veut que des cœurs entièrement à lui; mais va, mon oncle lui parlera, à ta mère; il vient de monter tout exprès de ma part pour te demander en mariage. Quel ambassadeur j'ai là, ma bonne Amélie; ta mère ne...

—Ma mère! ah! en effet, elle m'en parlait tout à l'heure, de ma mère.

— De ta mère? Qui?

— Oui, elle me demandait si je l'aimais mieux que ma véritable mère.

—Ta mère... ta vraie mère?... Amélie, je ne comprends plus rien à ce que tu dis. Allons, calme-toi; tu disais...

— Voyons... mais comment dire ça? Voilà!.. notre supérieure, sœur Catherine, m'a parlé de ma vraie mère... d'une manière... mais qu'est-ce que ça me fait?... Je ne veux pas être religieuse : mes vœux, c'est toi, n'est-ce pas, Charles!..

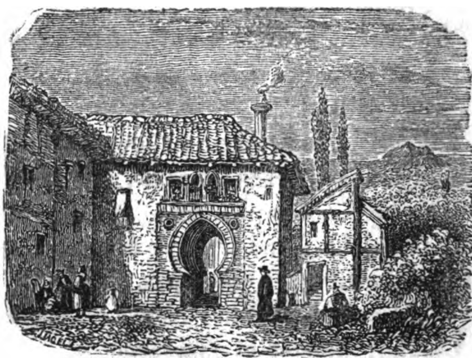
— Oui! et moi, c'est toi. Amélie, confie-toi à ton Charles; médecin et philosophe, je...

— Oh! mon Dieu! voilà le troisième coup de la messe qui sonne. Charles, je te reverrai, n'est-ce pas?.. Tu viendras au bénitier, après la messe.

— Au bénitier, après la messe, comme dans les romans espagnols : Dieu et l'amour! Mais qu'importe? le véritable amour purifie tous les

sentiments, même les plus mondains. Ainsi, au bénitier, après la messe, répondit Charles en souriant.

Et nos amants se séparèrent en se serrant les mains le plus amoureusement possible.



V

En cette année 1778, quatre ou cinq cafés, au nombre desquels nous ne citerons que celui de la Comédie-Française, rassemblait à Paris, depuis longtemps déjà, l'élite de la bourgeoisie, du commerce et des lettres. Pour les hommes sérieux de cette époque, le café était devenu un cercle politique et littéraire où se débattaient les plus graves questions.

Cependant, comme toute innovation ne s'empare jamais du jour au lendemain des habitudes séculaires d'un peuple, le cabaret était encore, au temps dont nous parlons, la distraction du plus grand nombre des bons Français. Fidèles à la tradition épicurienne, alors de grands seigneurs ne dédaignaient point encore de trinquer en chantant de grivoises chansons dans le petit salon de Ram-

ponneau : Ramponneau, c'était le cabaret à la mode, le Cadran-Bleu, le Rocher de Cancale de son temps.

Ce fait rappelé, nos lecteurs comprendront qu'il n'y avait rien d'insolite, de contraire aux mœurs dans l'apparition en un tel lieu de quelques personnes de cette caste qu'on est convenu de qualifier de l'épithète de *gens du monde*.

Sans anticiper en rien sur les événèments, nous croyons devoir citer d'abord les noms de nos cinq nouveaux personnages ; nouveaux à Ramponneau, s'entend, car de tous Diderot seul avait fait, en des laps de temps assez éloignés, deux apparitions dans ce cabaret. Nommons donc avec Diderot : Pierre Garrot, Saint-Lambert, Thérèse Levasseur et Louis Vindret ; ce dernier était le quatrième enfant de la famille dont nous nous occupons. Faible de complexion à sa naissance, on dut le nourrir aux Enfants-Trouvés mêmes ; mais, à l'âge de douze ans, ayant été mis en apprentissage chez un fabricant de bronze, il était devenu, au moment où nous le rencontrons, âgé de dix-neuf ans, l'un des premiers ouvriers ciseleurs de son atelier.

Ces personnages étaient à peine descendus des deux fiacres qui les avaient amenés que Diderot s'écria :

— Par ici ! qui m'aime me suive !

Et, malgré ses soixante-cinq ans, le chef des encyclopédistes, se faisant chef de file, s'élança dans la salle rajeuni de vingt ans.

Bientôt, laissant la cuisine à gauche et sans se soucier du qu'en dira-t-on, il entra, suivi de son monde, dans un petit salon où le guidèrent ses souvenirs. Ce salon, décoré dans le goût du temps, révélait réellement le progrès de l'époque. D'ailleurs, au point de vue du confortable, il ne laissait relativement rien à désirer : on le voit, comme naguère chez le Père-Lathuile, au dix-huitième siècle, Ramponneau avait aussi son côté aristocratique.

Lorsque toute la société se trouva réunie autour d'une table chargée de couverts attendant des convives, le vieux philosophe dit à Pierre, comme Jésus à son disciple bien-aimé :

— Allez chercher ces gens et me les amenez. Sans plaisanterie, monsieur Pierre, vous êtes ici le chef de famille ; c'est vous qui avez écrit les lettres de convocation, c'est à vous de voir si nos inconnus sont arrivés ; dans ce cas, conduisez-les ici. Bon ! voilà déjà leur bonne mère qui s'essuie les yeux... Cela se comprend... Ah ! Thérèse, je ne vous croyais pas si impressionnable, vous...

Pierre venait de sortir du petit salon et Diderot parlait encore quand Louis Vindret s'écria :

— Cré nom d'un chien ! je veux aller avec

Pierre, moi ; je suis curieux tout de même de voir comme ils sont ficelés, mon frère et ma sœur. Sapristi ! s'ils arrivent comme ça tout droit d'un village de bois, dans leurs souliers de chêne, ils doivent être cocasses tout de même.

Turlututu,
Chapeau pointu.

Et saisissant son tricorne, notre faubourien sortit sans plus de cérémonie, en continuant de chanter sa chanson.

— Je l'aime bien aussi, mon Louis ; n'est-ce pas qu'il est gentil ? Les autres vont venir... peut-être... dit Thérèse en portant ses regards anxieux vers la porte.

— Sans doute, sans doute, attendons encore...

— Pensez-vous que l'éducation pourrait faire un homme du monde de ce garçon-là, de Louis ? demanda, pour dire quelque chose, Saint-Lambert à Diderot.

— Comment ! mais pourquoi pas ? Le cœur humain est partout le même. Observons cependant que tous les genres d'éducation modifient toutes les races d'hommes, et...

Et une fois sur ce chapitre, sans trop se soucier de l'émotion et de l'impatience de Thérèse, le poète et le philosophe galopèrent en commun sur leur métaphysique dada. Laissons-les donc

voyager dans les hautes régions de la pensée pendant que nous passerons dans la salle voisine.

Nous croyons devoir le répéter, la mise de Pierre Garrot était simple et riche tout à la fois ; la finesse et la blancheur de son linge dénotaient à première vue l'homme de bonne compagnie. Aussi, lorsqu'il rentra dans la salle commune, son œil scrutateur rencontra-t-il souvent l'œil non moins sévère de certains buveurs qui trouvaient *ce monsieur* quelque peu fourvoyé parmi eux.

Mais comme tout homme absorbé, n'ayant qu'une idée fixe en tête, Pierre se promenait de long en large entre les tables vides tout à l'heure et qui se garnissaient en ce moment. Aussi certain de sa faculté d'observation que de son instinct, notre artiste marchait gravement sans se préoccuper de l'étonnement qu'il produisait, cherchant des yeux une jeune fille de dix-neuf ans et un jeune homme de vingt-cinq. Il est presque inutile d'ajouter que Pierre n'avait d'autres guides dans l'esprit et la mémoire que l'âge et le costume des chers inconnus qu'il cherchait.

Après une promenade qui dura cinq minutes, cinq minutes de recherches sans amener le moindre résultat, les sourcils de notre observateur commençaient à se froncer d'impatience et de découragement, lorsqu'en passant devant l'une

des tables du fond, il crut enfin devoir s'arrêter, écouter la conversation suivante :

— Tiens, vois-tu, Joséphine, vrai comme c'est vrai que je m'appelle Jean Buteux, vrai, tu seras ma femme et je serai ton homme. C'est dit, c'est dit; ça sera ou la crique me croquera! Allons, ne pleurniche pas comme ça ; c'est fait, c'est fait. A présent, faut travailler tous les deux ; toi, à devenir une blanchisseuse ; moi, un bon soldat, et je nous marierons ; en route ! Bah ! je m'en fiche ! *As pas peur !* Puis il chanta :

> Un grand sabre à mon côté ;
> C'est pour me faire respecter.

— Bravo ! Jean Buteux, bravo ! tu es mon ami; j'aime qu'on soit rond comme toi. Tu ne seras pas longtemps conscrit, va ! tu feras ton chemin au régiment ; c'est moi, Nicolas Pasquier, dit Grippe-Soleil, qui te le prédis indubitablement. Oui, foi de sergent recruteur, en temps de guerre, un garçon taillé comme toi va loin ; avec d'aussi beaux sentiments, il fait son chemin tout seul. Écoute, dans trois ou quatre ans d'ici, tu passeras l'arme à gauche ou tu gagneras comme ceux-là de crânes galons de sergent... C'est dit, filons ; assez causé, assez bu comme ça... Quant à vous, la belle, défendu au beau sexe de nuiter à la caserne, à moins...

— J'aime ben Jean, mais je ne veux pas coucher dans votre caserne, se hâta de répliquer Joséphine en pleurant.

—Ventrebleu! mignonne, je vous crois fichtre bien. *Dodo !* vous seriez cause que toute la chambrée se couperait les oreilles. Debout, en route pour la Nouvelle-France!

Louis rejoignait son frère Pierre au moment où celui-ci disait au chef recruteur :

— Je vous demande mille excuses, monsieur le sergent, si je vous dérange... Je veux seulement vous demander si c'est une affaire définitivement arrangée, signée, bâclée, que l'engagement de ce garçon dans votre régiment.

— Oui, jeune homme, avec votre permission et l'autorité du roi, c'est une affaire bâclée, comme vous le prononcez si bien. Le cœur vous en dit-il ? Vous me paraissez un gaillard!...

— Oui, telle est ma pensée. J'ai même formé le projet d'acheter une compagnie; mais avant, je veux m'assurer par moi-même si la carrière militaire peut me convenir. Eh ! tenez, nous sommes là, dans ce petit salon; le vin est excellent, la chère délicieuse... Entrez, entrez donc un moment. Ces messieurs ne seront pas de trop.

— Accepté ! jeune homme, accepté ! Je sais depuis longtemps que l'on sert du pouilly d'une certaine verdeur au petit salon. On en boit quel-

quefois, vous savez, ça dépend de la bourse... Mille canons ! nous sommes pourtant diablement pressés !

— Cinq minutes seulement, répondit Pierre en prenant galamment le bras de Joséphine et en faisant signe à Jean Buteux de le suivre.

Cependant, comme les militaires semblaient encore hésiter, Louis Vindret leur dit avec l'accent de jovialité qui lui était habituel :

— C'est-i que vous avez peur? Ah! ben oui, y a pas de danger qu'on dise des *craques* à des soldats du roi, à des gardes-françaises, encore... Nenni dà ! quand Pierre promet de payer du bon, c'est qu'il paye du *chenu*.

Ce dernier argument parut sans réplique. Quelques secondes s'écoulèrent, et les quatre soldats, Jean Buteux et Louis Vindret, entrèrent dans le petit salon à la suite de Pierre donnant toujours le bras à Joséphine.

— Prenez des siéges, messieurs, donnez-vous la peine de vous asseoir, dit tout d'abord Pierre aux militaires.

Aussi étonnés du sans-façon de ce dernier que curieux d'apprendre si cette jolie fille et ce gros garçon étaient les enfants perdus qu'ils cherchaient, Thérèse, Saint-Lambert et Diderot, qui, néanmoins, s'étaient levés par convenance, attendaient impatients, que l'introducteur voulût bien

s'expliquer. Pierre, en effet, ne se fit pas attendre; car la blanchisseuse et le garçon de ferme lui faisaient pitié, tant l'état d'ébahissement où les jetait cette complication d'incidents leur paraissait extraordinaire.

— Oui, messieurs et madame, oui, je vous présente Joséphine Blot et son frère Jean Buteux, Jean Buteux, que l'ennui de nous attendre, sans doute, vient, il y a deux minutes, de décider à s'engager. C'est une affaire terminée, signée, bâclée, comme le disait tout à l'heure l'honorable sergent ici présent. Versez-vous à boire, messieurs les militaires. A votre santé!

— Ma fille! ma fille! s'écria Thérèse en sautant au cou de Joséphine.

— Jésus! mon Dieu! c'est-i donc vous qu'est ma mère?...

Ignorant les plus simples données de la philosophie, mais comprenant instinctivement toutes les misères matérielles et sociales inhérentes à leur sexe, la mère et la fille, dont les cœurs débordaient d'effusion, de tendresse contenue, mêlèrent silencieusement leurs sympathiques attractions en trois étreintes successives. Enfin, s'arrachant simultanément des bras l'une de l'autre, elles se contemplèrent en silence et se mirent à pleurer.

L'instant qui suivit cette scène attendris-

sante, à laquelle Grippe-Soleil et ses compagnons étaient loin de s'attendre, fut interrompu par Jean Buteux, qui, presque dégrisé par l'émotion, s'écria :

— Eh ben ! et moi, donc ?.... là où c'est-i qu'elle est ma mère, mes frères ? voilà la lettre qu'on m'a écrite à Saint-Julien-du-Saut, baillage de Sens ; c'est-i pour de rire ?...

— Non, mon frère, non, ce n'est point pour me moquer de toi que je t'ai écrit de venir ici ; tu es en famille. Voici Louis, ton frère cadet, voilà...

— Ah ! jarnigué ! vous... tu es mon frère et ce petiot-là aussi ; *nom de nom d'un chien !* C'est-i pas encore une niche tout ça ? Et ces deux vieux que v'là, qui parlent pas plus que des loups-garous, — reprit-il, en montrant Saint-Lambert et Diderot, ces deux vieux-là, sont-i mes oncles ? Tiens !... i zont de biaux habits tout de même...

— Oui, mon garçon, nous sommes tes oncles, et si tu le veux, nous te servirons aussi de pères, — répliqua Saint-Lambert. Tiens, pour te donner une preuve de notre bonne volonté à ton égard, nous allons te dégager du service du roi. Combien le sergent t'a-t-il donné ?

— Bon ! Eh ben, mon oncle, le sergent m'a donné trente livres.

— Trente livres, dix écus, ni plus ni moins ;

comme toujours, tel est le prix de la vie d'un homme! Ma foi! sergent-recruteur, tenez, faisons une autre affaire nous deux. Voici trois louis, autrement dit, soixante-douze livres, en échange du contrat d'engagement de Jean Buteux; c'est un marché d'or, vous convient-il?

— Peste! si ça me convient; je veux qu'on me pende du coup, si...

—Nenni! nenni! interrompit Jean Buteux avec vivacité; — je veux devenir soldat, moi, j'aime mieux ça que d'être valet de ferme. Je l'ai dit, ça sera. Je veux un bel habit comme ceux-là, de messieurs les militaires; dà! ça plaît à Joséphine. Je suis son homme, moi, à Joséphine, n'est-ce pas que j'nous marierons esnemble?

Quoique attérée sous les coups d'impressions profondes, à cette interpellation de son bien-aimé d'une heure, la jeune fille répondit en se levant tout d'une pièce.

— Oui! mon Jean, t'es mon homme, si ma mère que v'là le veut ben; oui, c'est vrai, et moi, je suis ta femme; mais t'as pas besoin d'être soldat pour ça.

— Ah! qu'est-ce encore? O misères de mon âme! s'écria Thérèse au comble de l'étonnement; voilà le frère et la sœur qui veulent se marier ensemble, à présent... Mais, mon Dieu! qu'est-ce que je vous ai donc fait, pour?...

— Quoi que c'est? quoi que c'est? Joséphine c'est pas ma sœur, c'est ma femme, répliqua Jean Buteux, se redressant fièrement et passant l'un de ses bras autour de la taille de sa prétendue.

—Mon frère ! qu'on dit, c'est mon frère ! Sainte Vierge ! moi qui l'aimais déjà tant, pensa tout haut Joséphine, avec un accent d'indicible tristesse.

—Ta ! ta ! ta ! ta ! mille millions de tonnerres ! finissons-en ; est-ce que vous vous fichez de moi par hasard?... En voilà des balivernes ou le diable perd son latin. Ça commence à m'ennuyer... voyons les louis ou la recrue ; leste ! ou bien nous allons voir... j'ai pas le temps qu'on me gouaille, moi, s'écria Grippe-Soleil en saisissant l'enrôlé par le collet.

— Pardieu ! le sergent a raison, répliqua Louis. Tiens, frère, laisse payer ce monsieur que tu appelles ton oncle, et prends ton acte d'engagement ; t'auras toujours ben le temps de tourner par le flanc droit et par le flanc gauche quand tu voudras.

— Oui, Jean, tu es mon fils, comme Joséphine est ta sœur ; je t'expliquerai tout ça demain. Va, laisse partir les militaires ; allons, mon garçon, obéis à ta mère qui t'aime bien, tu verras... Et Thérèse Levasseur parlant ainsi à Jean, lui pas-

sait le bras autour du cou, pleurait et l'embrassait tout à la fois.

— Nom de nom! c'est vous qu'est ma mère! en v'là ben d'une autre, à c'te heure... Dam! je veux ben rester, mais je veux le papier... C'est vous qu'est ma mère! et Joséphine qu'est ma sœur! Tiens, tiens, pourquoi donc que vous le disiez pas, alors?...

— Eh! tu le vois bien. Est-ce ma faute à moi? tout le monde veut parler à la fois.

— Bien! bien, reprit Diderot, maintenant tout est dit. La reconnaissance a été faite selon la nature des choses. Saint-Lambert, donnez, en échange de l'acte d'engagement, vos trois louis au sergent, tout à l'heure nous causerons plus à notre aise.

Cette transaction terminée, Grippe-Soleil, ayant fait sortir ses satellites, dit en entr'ouvrant la porte d'une main et tenant son chapeau de l'autre :

— Bonsoir, la compagnie. Vrai! comme c'est vrai que je m'appelle Nicolas Pasquier, ce que je vous dis c'est pas pour vous chagriner, mais faut vous faire soigner ces têtes-là; c'est mon idée, vrai! parce que si vous n'êtes pas déjà tous des fous, vous le deviendrez bientôt. A revoir, messieurs et mesdames... à revoir... aux petites maisons.

Aussitôt que les militaires furent sortis et la porte fermée, tous nos personnages se regardèrent en silence. Chacun d'eux espérait enfin voir succéder à l'imbroglio final que l'on vient de lire, la douce intimité, l'épanchement fraternel, que semblait exiger la solennité de ce rendez-vous. Déjà même Saint-Lambert s'occupait de rédiger le menu d'un repas de corps, lorsque la porte se rouvrit brusquement pour livrer passage au plus fâcheux des poursuivants.

Ce nouvel acteur, âgé de cinquante ans, était un homme de haute taille, assez bien mis, et se nommant Montretout. C'était un ancien piqueur de M. le comte René de Girardin.

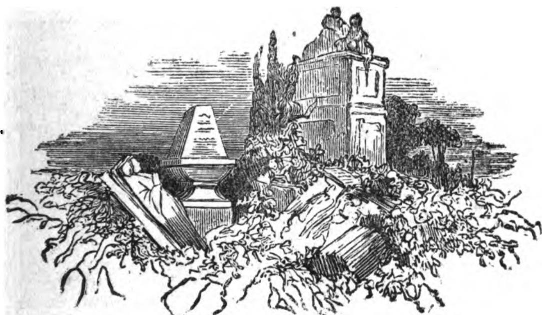
— Bonjour à la société, dit-il ; puis, inclinant son long buste devant Saint-Lambert et Diderot, qu'il connaissait, il reprit en présentant à Thérèse une lettre décachetée.

— Hem ! hem !... tiens, lis si tu sais lire. Il faut cependant savoir combien on en a de ces enfants avant de se marier... Peste ! jusqu'à des religieuses... Est-ce que tu crois que je vas nourrir tout ça ?

— Qu'est-ce qui t'a prié de nourrir mes enfants ? répliqua Thérèse. — As-tu seulement une fois en ta vie donné la becquée à un oiseau, dis, grand *séco ?* Mes enfants... ils se nourriront bien sans toi, malavisé que t'es...

— Mais quel est donc cet homme? que vous est-il? demanda Diderot à Thérèse.

— Lui!... ah! vous ne le connaissez pas, c'est vrai; eh bien! c'est Montretout, c'est mon futur mari, répondit-elle.



VI

Afin de donner au lecteur une explication de la présence et des paroles de Montretout, nous pensons devoir reprendre notre récit où nous l'avons laissé à la fin de l'avant-dernier chapitre.

Trop vaste pour que l'amour de Dieu ait pu le combler à lui seul, le cœur de Catherine avait fini par se remplir d'une bien douce illusion. Jouir des plus purs sentiments qui naissent des amours filial et maternel; avoir à tout instant près de soi l'utilité si douce d'un autre soi-même; se délecter à souhait sous les caresses d'un enfant qu'on s'imagine avoir créé, cela sans souffrir des douloureux souvenirs de l'enfantement; voir chaque jour cet enfant grandir et s'embellir à ses côtés, s'amuser de tous ses jeux, aimer de tous ses a-

mours; croire avec une foi sans terme de comparaison à l'immortalité de son âme, à sa vie dans le ciel; vivre durant des éternités au sein d'un Dieu clément, avec l'être tant chéri sur la terre, tels étaient les suaves aspirations, les rêves de Catherine.

Quel fatal moment pour la bonne sœur que celui où, tombant du ciel sous l'orme dont nous avons parlé, Amélie, son bel ange, se transforma soudain en une simple fille de la terre.

Oui, perdre Amélie, désespérer de la retrouver présente à son chevet lorsque son heure dernière serait venue; se figurer l'âme si pure de son enfant salie au contact d'un homme, étaient pour la vieille religieuse des pensées trop douloureuses : elles usaient les ressorts de sa vitalité de minute en minute.

Voyant de si graves symptômes se déclarer, le docteur fit aliter sa malade, et la surveilla avec soin; car malgré sa faiblesse extrême, elle voulait absolument se rendre à l'église, aimant mieux mourir, disait-elle, que de manquer l'office divin. C'était, en effet, la première fois de sa vie que sœur Catherine n'entendait pas la messe du dimanche.

Vers midi, l'état de la malade empirant, le docteur donna ses dernières prescriptions et fit appeler l'aumônier de l'hospice, qui ne tarda point à se rendre au chevet de la supérieure.

Cet ecclésiastique, vieillard sexagénaire, possédait depuis vingt ans l'entière confiance de Catherine; aussi, l'appelait-elle familièrement le médecin des âmes et le consultait-elle souvent sur ses devoirs spirituels. Dès qu'ils furent en présence, le confesseur et la pénitente se firent mutuellement toutes les concessions exigées entre gens qui vivent sur le pied d'une parfaite égalité. De cette confession, il ne résulta d'abord qu'une douce admonestation du prêtre à la moribonde; puis, indépendamment de deux *Pater* et deux *Ave* qu'elle devait réciter, elle dût encore, afin de racheter le mensonge qu'elle avait fait à Thérèse, rendre aussi forcément Amélie à sa mère. En pareil cas, ne rend-on pas une somme trouvée à son légitime propriétaire? dit tout bas le confesseur, simulant une réflexion des plus simples.

En vertu de son titre de représentant de Dieu sur la terre, pour notre vieille sœur, tout confesseur était un oracle infaillible; selon elle, le salut de l'âme était l'acte le plus sérieux de la vie; aucune puissance humaine ne pouvait balancer les arrêts du dépositaire des pouvoirs divins. Habituée dès son enfance à subir l'occulte puissance du prêtre, et ayant le moral déjà fatigué par l'âge, a maladie acheva d'éteindre, dans les souvenirs de Catherine, le dernier souffle des amours terrestres. Au moment de la mort, toute préoccupée

d'idées séraphiques, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, en mettant sa mémoire sur toutes les voies, que l'aumônier et plus tard le docteur parvinrent à savoir le nom et l'adresse de la mère d'Amélie.

Ainsi, l'amour si désintéressé de la supérieure pour sa fille adoptive devait fatalement s'éteindre par trop d'exaltation. Moins vif, peut-être, mais plus raisonné, l'intérêt que le docteur portait à son neveu grandissait au contraire par son côté logique.

Quand on apprit à l'hospice Saint-Philippe, que sœur Amélie était la fille de Jean-Jacques Rousseau, cet incident prit tout d'un coup les proportions d'un événement public. Les administrateurs et les malades, les sœurs, les élèves en médecine et les infirmiers, chacun discutait ce fait, le commentait à sa manière. Humble novice jusqu'alors, Amélie devint ainsi, d'une minute à l'autre, soit un ange, soit un démon, selon l'opinion du discoureur. Déjà à l'hospice Saint-Philippe, comme dans le monde, la religion et les idées philosophiques étaient en présence : c'était le point de départ de la lutte sociale de nos jours.

Cependant, vers une heure, le docteur Tissot, qui désespérait de sauver la supérieure, crut devoir céder à l'impatience de Charles et d'Amélie

en écrivant à Mme Rousseau la lettre qu'on va lire. Cette lettre, portée par un infirmier, rue Plâtrière, 12, fut remise à Montretout par une femme de ménage. Ayant interrogé celle-ci sur l'absence de madame, notre futur apprit d'elle que Thérèse dînait en compagnie à l'auberge de Ramponneau; sur cette indication, le successeur matrimonial du philosophe alla lui-même porter la lettre en question, après l'avoir lue toutefois. Montretout connaissait parfaitement le chemin des Porcherons.

Voici la teneur de cette lettre, que Pierre lut à la prière de sa mère.

« Madame,

» Interprète des volontés d'une mourante, je vous écris de l'hôpital Saint-Philippe-du-Gros-Caillou, où je vous prie de vous rendre.

» Sœur Catherine, notre bien-aimée et vénérable supérieure, se meurt ; je suis chargé par elle de vous annoncer que votre fille, qu'elle disait ne plus exister, est vivante. Elle se nomme Amélie Niel.

» Ce serait vraiment dommage de laisser cette jeune enfant prononcer des vœux éternels de retraite; venez, vous la verrez. Du reste, elle aime et elle est aimée ; le parti est de tout point sorta-

ble. Je vous attends donc, madame, aujourd'hui ou demain, pour délibérer sur le sort de nos enfants.

» J'ai l'honneur, etc.

» F. TISSOT,

» Médecin en chef de l'hospice Saint-Philippe-du-Gros-Caillou. »

Lorsque Pierre eut achevé de lire ces quelques lignes, Thérèse s'écria :

— Tiens ! qu'elle est donc drôle, cette religieuse ! ce matin, c'était ma fille qu'était morte, à présent voilà que c'est elle... Eh bien ! j'irai après dîner. Viendras-tu avec moi, Joséphine? nous irons voir ta sœur.

— Oui, vas, vas en chercher encore une douzaine d'enfants... je veux que le diable m'emporte si je leur donne seulement un morceau de pain, répliqua Montretout en allant s'asseoir dans un coin.

En ce moment, deux cuisiniers apportaient le premier service d'un dîner splendide, dîner de nature à réveiller des appétits plus blasés que ne l'étaient ceux des enfants de Rousseau. Pourtant, les dernières paroles de Thérèse, la révélation de son prochain mariage avec Montretout, mais surtout les répliques de ce futur beau-père, toutes ces raisons paraissaient tellement étranges aux esprits simples de ces enfants, qu'une préoccupation morale sans précédent pour eux leur

fit oublier les préparatifs du repas. Pierre surtout, que le silence des deux vieillards confirmait dans ses présomptions, Pierre baissait la tête comme pourrait le faire un homme d'honneur surpris en flagrant délit de mauvaise action. Néanmoins, ce fut lui, lui, le fils aîné du grand homme, qui rompit le silence.

— Ma mère, dit-il, vous êtes libre de vous remarier, si bon vous semble; nul ne peut vous contester ce droit. Mais tous tant que nous sommes ici, je le pense du moins, nous eussions désiré que vous gardassiez le nom cent fois glorieux de Rousseau. Avouez, madame, que vous faites peu de cas de la mémoire du père de vos enfants, de cet homme immortel que la France révère... Ma mère!... ce n'est pas bien...

— Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce que c'est? Vas-tu donc aussi faire des discours comme ton père? dis, Pierre, veux-tu m'apprendre à me conduire?... Si ça me plaît, à moi, de me remarier, ça ne te regarde pas... tiens! Comme une femme est déjà trop heureuse avec un homme qui se promène ou qui écrit tant que la journée dure... laisse-moi donc tranquille!

Et, peu soucieuse de l'opinion que ses enfants pourraient se faire d'elle, Thérèse termina ses réticences en avalant un verre de vin.

— Cré nom! faut pas se fâcher comme ça,

puisqu'on est tous des parents; c'est pas amu sant, dit Jeau Buteux, en attaquant une cuisse d'oie, qu'il mordait à belles dents.

— Oui, répliqua Louis, dînons; on verra après. Moi, je m'en fiche; demain je retournerai à mon atelier; si les parents et les amis ont besoin de moi, je demeure chez M. Delamarre, rue de la Calandre.

— Et moi, donc! qu'était venue rien que pour voir not' mère; je l'ai vue, puisque la v'là. A présent, faut que je m'en retourne à Sceaux. Je prendrai la patache à Montrouge. Le lundi, c'est le jour qu'on repasse le linge de monseigneur de Penthièvre. Jean, tu viendras avec moi, n'est-ce pas?

— Dam! je veux ben; mais laisse-moi manger, j'ai faim.

— Ma mère, si vous le permettez, j'irai avec vous à l'hospice Saint-Philippe. Quant à Jean, il peut accompagner Joséphine et se trouver mardi à la manufacture de Sèvres. Je lui promets un emploi facile à remplir; il gagnera trente sous par jour pour commencer.

— Trente sous par jour! ça me va! répondit notre amoureux, la bouche pleine.

— C'est bien, mes enfants, c'est très bien! je vois avec plaisir que vous aimez le travail. Joséphine est une honnête fille, et vous, garçons,

trois bons ouvriers. Avec de l'occupation on vit simplement, mais aussi sans de grands chagrins. Allons, prenez courage; moi et M. de Saint-Lambert, que voici, nous ne vous abandonnerons pas. Eh ! tenez, faites-moi l'amitié, ou si vous aimez mieux, le plaisir d'accepter chacun un louis d'or; mes enfants, donnez cette preuve d'estime à l'ami de votre père ; oui, prenez chacun ce louis d'or, reprit l'encyclopédiste..

—Oh ! s'il ne faut que prendre un louis d'or pour vous faire plaisir, mon oncle, moi, je veux ben, dit Jean Buteux en tendant la main.

—Et moi *itou*, répondirent Louis et Joséphine ensemble.

—En ce cas, tout étant convenu, tout ira bien. On pourra se revoir bientôt ; mais mangez donc...

— Ah ! monsieur veut-il nous faire l'honneur de partager ce modeste repas de cabaret ? reprit Saint-Lambert en s'adressant à Montretout, le futur de Thérèse, qui, resté dans un coin, commençait à se faire une indigestion de mauvaise humeur.

Comprenant qu'il venait de jouer un rôle déjà passablement ridicule, Montretout, acceptant l'invitation qui venait de lui être faite, alla, silencieux et timide, se placer à l'extrémité de la table.

En définitive, ce banquet, où Diderot et Saint-

Lambert s'étaient promis de se divertir, ne fut que médiocrement divertissant. Un cours de mœurs ne peut être fait qu'aux lieux où la gaîté et le libre arbitre de la pensée existent. Dans ce dîner, ils n'existaient pas. Pour les convives, Montretout était un hors-d'œuvre indigeste.

Or, à l'exception de quelques paroles relatives aux mets que l'on se passait, ce repas atteignit le dessert sous le poids d'un silence écrasant. Chacun attendait de son voisin, aussi timide que lui, l'initiative d'un branle-bas qu'il n'osait prendre lui-même.

Cet état de gêne et de contrition durait depuis vingt minutes, lorsque la clarinette et la grosse caisse d'un saltimbanque se faisant entendre, Pierre s'écria :

— Ma mère, avant que de m'en retourner à la besogne, je veux avoir la conscience nette de tout ceci. Voulez-vous accepter mon bras jusqu'au boulevard? là, nous prendrons un fiacre pour nous rendre à l'hospice Saint-Philippe. Joséphine pourra nous accompagner, si...

— Nenni, nenni, faut que je sois à Sceaux ce soir. Jean viendra avec moi, n'est-ce pas, Jean?

— Oui, oui, j'irai avec toi. Nom de nom! que j'ai ben mangé! C'est tout d'même amusant de trouver comme ça tous ses frères, ses sœurs,

sa mère et ses oncles qu'on n'a jamais vus. Vrai ! il y a de quoi rire de voir une mère qu'est une dame se marier avec *une frimousse* comme celle-là, reprit Jean Buteux en jetant un regard des plus malveillants à Montretout.

—Eh ben ! si elle veut se remarier, not'mère, c'est qu'ça lui fait plaisir; qu'est-ce que ça te fait? ça t'ôte-t-i tes deux bras pour travailler?... En route ! assez d'embêtement comme ça; je vas me promener. Je veux voir les hercules, moi, répliqua Louis Vindret en se levant.

Ce fut le signal du départ.

Arrivé sous l'auvent de l'auberge et comme il s'agissait, avant de se quitter, d'attendre Saint-Lambert qui réglait le compte, Diderot s'exprima ainsi, en parlant tour à tour à chacun de nos personnages :

— Madame, et vous, mes enfants, croyez-en un vieil ami de Jean-Jacques, croyez que pour tous les hommes, tous sans exception, le bonheur n'existe en ce monde qu'à la condition d'y remplir des devoirs, d'y travailler, en choisissant, autant qu'il est possible, un état qui nous plaise. Sans doute, la naissance, les circonstances et les événements de la vie ne favorisent pas toujours nos vocations, mais la conscience des devoirs remplis est pour beaucoup dans la félicité intérieure. Oui, le bonheur, selon moi, n'est pas autre

chose qu'une conscience parfaitement pure. Allons, du courage, mes enfants ! mais souvenez-vous, au moindre besoin sérieux que vous pourrez avoir, souvenez-vous de moi, adressez-vous à Diderot. Pierre le sait, je demeure rue de la Sourdière, 18... Ah ! Saint-Lambert, nous nous en allons... Bonjour, bonjour... Pierre, arrangez-vous pour qu'on puisse se revoir bientôt.

Et saluant nos prolétaires aussi civilement qu'ils eussent salué de grands seigneurs, les deux vieillards s'éloignèrent au bruit des musiques d'une douzaine de funambules qui faisaient un vacarme épouvantable.

Voyant Jean Buteux et Joséphine d'une part, Pierre et Thérèse de l'autre, se donner le bras après le départ des anciens ; voyant Louis l'abandonner pour se mêler au public des saltimbanques, Montretout, resté seul, se prit à réfléchir sur les conséquences que pouvait avoir cette équipée de sa future et termina ses méditations en faisant ce beau monologue :

— Cette madame Rousseau, comme on l'appelle, cette vieille folle de cinquante-cinq ans prétend qu'elle m'aime.... Ça, c'est possible, on est encore vert.... Mais avec les dix mille livres qu'elle dit avoir, si elle allait posséder dix enfants ; car, enfin, il lui en sort un de dessous terre tous les jours.... Diantre ! alors, il faut qu'elle

ait plus de dix mille livres, ou qu'il y ait quelques *bougrailleries* là-dessous.... un testament, peut-être.... dépêchons-nous d'éclaircir cette affaire là. C'est ça ! Diable ! avant de se marier, il faut au moins savoir avec qui on se marie.

Et tout aussi satisfait de sa logique que de la détermination qu'il venait de prendre, Montretout enfonça son tricorne sur sa tête et se mit à courir dans la direction du boulevard.



VII

Il était quatre heures lorsque nos personnages se séparèrent.

Sur une population de huit cent mille habitants, six cent mille étaient sortis des murs; c'est dire assez que le temps se maintenait au beau.

Lorsque le travailleur des villes vient d'accomplir une semaine bien remplie, rien ne lui fait mieux oublier ses peines et ses privations que le loisir d'un dimanche d'été, surtout quand ce dimanche est illuminé par un soleil splendide. Trois ou quatre pièces blanches dans la poche et cinq heures de liberté au grand air, telle est l'ineffable félicité rêvée par l'esclave moderne. Et qu'on ne nous taxe pas d'exagération, cette félicité du pauvre, toute dérisoire qu'elle paraisse,

vaut à elle seule tous les genres de bonheur du riche désœuvré. Oui, par un travers inhérent à notre espèce, le soleil et la verdure perdent toute leur magnificence aux yeux des hommes qui peuvent les voir chaque jour. Abstraction faite de données plus ou moins sociales, c'est là une compensation naturelle, une sorte de consolation que le pauvre ne doit qu'à lui-même et à Dieu.

Simples habitants des champs jusqu'à ce jour, Jean Buteux et Joséphine, contrairement aux citadins de Paris, n'étaient point pressés de sortir des murs. Ayant, comme on le disait de leur temps, la tête un peu montée, ils s'en allaient bras dessus bras dessous, à travers les rues désertes, devisant de mille choses et s'amusant des moindres objets qu'ils voyaient. En ce moment pour eux, le ciel n'était pas bleu, il était couleur de rose. En flânant ainsi, nos paysans arrivèrent à l'angle du Pont-Neuf et du quai de la ferraille, tout près de la Samaritaine, vieille merveille hydraulique assise sur la Seine, et qui faisait alors entendre au loin ses plus joyeux carillons. Jean, qui jusque là s'était laissé conduire par Joséphine, Jean voulut absolument danser au son des clochettes et faire galerie autour du pitre d'un cartomancien. Niais de nature et contrefaisant l'imbécile, ce bobèche débitait pour la millième fois mille et une absurdités devant un public

composé de servantes et d'apprentis, de marchands et de maçons. Donc, les lazzis au gros sel, les calembours de mauvais goût du pitre, en même temps qu'ils amusaient les enfants de la Vienne et de la Creuse, désopilaient la rate de notre garçon de ferme. Retenu d'un côté par l'esprit de ce paillasse, de l'autre attiré par Joséphine pressée de s'en retourner à Sceaux, Jean cédait fatalement à ce premier attrait qui le faisait rire. Pendant cette parade, le cartomancien se promenait derrière les spectateurs, observant, écoutant leurs moindres propos : la logique des cartes, on le sait, n'a jamais été que le fait des observations de celui qui les fait parler. Or, en écoutant le rire de bon aloi du compagnon de Joséphine, le sieur Moreau aîné prépara son *boniment* et fit son entrée dans le cercle.

Ce fut avec une grâce toute particulière que le tireur de cartes appliqua tout d'abord une demi-douzaine de soufflets dans la main du pitre, qui les parait sur sa joue. Ayant ensuite distribué un nombre égal de coups de pieds au derrière du même personnage, cela afin de mettre son auditoire en bonne humeur, notre cartomancien, comme tous les hommes personnels, cracha et toussa avec un bruit retentissant ; puis, faisant quelques tours de gobelet en manière d'exorde, il finit par s'exprimer en ces termes.

— Vous n'ignorez pas, messieurs et mesdames, comment je m'appelle ; pour ne pas avoir l'honneur de me connaître, il faut indubitablement ne point habiter la capitale ; que dis-je la capitale ? il faut n'être pas Français, et encore.... Car mon nom a retenti jusque dans le pays des sauvages, en Chine, dans la Picardie et même plus loin encore....

Mais comment se fait-il, me direz-vous, comment un homme aussi adroit, aussi célèbre que vous prétendez l'être, comment cet homme vient-il faire des tours de gobelets sur le quai des Oiseaux ? A cette question je répondrai ceci : Je ne demande rien pour mes tours de passe-passe ; non, messieurs, non, mesdames, je ne vous demande ni un liard, ni un sou, ni six blancs.... Cependant, comme le dit fort bien le proverbe, chacun doit vivre de son métier, c'est vrai !... mais mon métier à moi, est des plus utiles et des plus honorables ; vous allez en juger.

Voulez-vous, pénétrant dans les secrets de l'avenir, vous informer s'il doit vous écheoir un héritage, avoir des nouvelles d'un ami éloigné, découvrir un trésor ? me voici !... Désirez-vous connaître les intentions d'un gredin qui contrecarre vos projets ? connaître l'âge, savoir quel est le genre de beauté, la couleur des cheveux de celui ou de celle qui doit être votre époux ou votre

épouse? demandez, me voilà!... Voulez-vous?... mais, messieurs et mesdames, je m'arrête, ce serait mettre votre complaisance à une trop rude épreuve, ce serait vous endormir debout, tous ici devant moi, si je me permettais de vous initier sur la place publique aux merveilleux secrets des cartes du grand jeu de tarots, enfin de la science divinatoire du sublime Moreau aîné... C'est au pied du mur qu'on voit le maçon. Messieurs et mesdames, qui veut prendre une carte? il ne faut qu'une personne pour encourager toutes les autres... ça ne coûte que deux sous... Demandez, faites-vous servir; je vais avoir l'honneur de vous instruire de toutes les choses que vous désirez savoir...

Et commençant par ceux des spectateurs qui lui semblaient les plus faciles à *pincer*, pour nous servir de l'une des expressions de son langage intime, le sieur Moreau, faisant le tour du cercle, vint présenter à notre couple, déjà noté, un jeu de cartes ouvert en éventail. Jean et Joséphine en prirent une au hasard et donnèrent chacun deux sous.

Le cartomancien avait déjà soulevé le voile du destin aux yeux fort peu émerveillés de quatre ou cinq *pantes*, lorsqu'il se rabattit sur nos connaissances.

— La dame de pique! s'écria-t-il.

— C'est moi qui l'ai, répondit Joséphine.

— En ce cas, ma toute belle, donnez-vous la peine de me suivre.

A cette injonction, Joséphine, devenue rouge comme une cerise, se disposait à sortir du rang, lorsque son compagnon se prit à interpeller ainsi le sieur Moreau :

—Dites donc, l'homme, je ne veux pas que Joséphine parle comme ça toute seule avec vous, moi. Quoi que c'est que vous voulez lui dire à Joséphine?

— Oh ! oh ! l'amoureux ! la jalousie nous fait donc tourner la tête aujourd'hui?... Des donzelles, j'en ai vu bien d'autres dans mes voyages. Eh bien ! ça m'est égal. Valet de trèfle, venez écouter ce que je vais dire à la dame de pique; ce sera faire d'une pierre deux coups.

— Dà ! j'aime mieux çà.

Et entraînant sa compagne hors du cercle pour suivre le banquiste, Jean ajouta :

— Nous v'là. Dites-nous ce tas d'affaires, à présent.

— Ecoutez, jeunes gens, vous en aurez pour vos quatre sous. Ecoutez !... vous vous aimez bien, n'est-ce pas ?

— Sapristi ! oui, que j'nous aimons ben ?

— Je lis dans l'avenir, écoutez !... Travaillez l'un pour l'autre et aimez-vous toujours; mais,

pour ne pas mentir, je dois vous avouer qu'il y a un peu de louche dans votre situation ; oui, un louche du diable ; c'est des canailles qui veulent vous faire du tort. Cependant, ça ne sera rien ; les canailles n'empêcheront pas le valet de trèfle d'épouser la dame de pique ; oui, tous ces gens-là qui se disent vos parents, ça ne vaut pas un bon ami, la corde pour les pendre... faut pas les écouter... faut travailler, être bien gentils. Puis, comme il doit vous écheoir un héritage, je ne sais pas quand, vous vous marierez, vous aurez des enfants et vous serez heureux... voilà !...

— J'nous marierons? j'aurons des enfants?... Nenni, puisque Joséphine et moi j'sommes frère et sœur !

— Frère et sœur !... bah ! Ah ! ça, par exemple, les cartes ne mentent jamais... c'est une blague... on vous aura changé en nourrice, parole d'honneur.

Et, ses quatre sous étant gagnés, le cartomancien rentra dans le cercle.

— Allons-nous-en ; tout ça c'est des bêtises, dit Joséphine en prenant le bras de Jean.

— Des bêtises, des bêtises... qu'en sais-tu?... l'homme a bien dit : Il y a des gens qui se disent vos parents et qui ne valent pas la corde pour les pendre... Crois-tu que c'est notre mère, c'te vieille qui va se remarier?... des *craques*, tout ça !

en v'là une de mère. Pourquoi qu'a nous a abandonnés, alors?... Vois-tu, y a queuque chose là-dessous.

— Je ne sais pas, moi; pourquoi donc qu'elle était si contente de nous voir, not' mère? qu'elle m'a tant embrassée que ça faisait pleurer?

— Dam! si c'était son idée de t'embrasser, à c'te femme... Tiens! qu'est-ce que c'est que ça?

— Ah! ça, c'est Henri IV; j'sommes sur le Pont-Neuf.

— Henri IV! Ah! c'est ce cheval-là qu'est Henri IV? Il est crâne tout de même, avec c't'homme qu'est dessus; j'ons ben entendu parler de lui à Saint-Julien-du-Sault... Mais, mais, c'est-i ben loin le pays où qu'tu me mènes, dis, Joséphine?

— Oui, que c'est loin. C'est pour ça qu'i ne faut pas s'amuser, il est bientôt six heures.

— Oui, mais, dans ce pays, où c'est-i que je coucherai?

— A l'auberge, donc; il n'en manque pas, à Sceaux, des auberges. Tous ces messieurs qui viennent voir monseigneur de Penthièvre couchent au château, mais ceux qui viennent pour M. de Florian couchent à l'auberge. On est bien aussi à l'auberge; t'as de l'or et de l'argent pour attendre, dà! et quand t'en auras plus, ta Joséphine t'en donnera.

— Ah ben! allons; t'es une bonne fille! non de nom que je t'aime! mais j'ai soif!

— Ne vas-tu pas encore t'arrêter? Tu boiras à Montrouge.

— T'as raison, ma petite femme; faut pas toujours boire. *Bernique* pour Saint-Julien-du-Sault. J'suis-t-i content d'être venu à Paris. Allons, vite.

Et, partant du terre-plain du Pont-Neuf, le frère et la sœur reprirent leur volée allègrement, côte à côte, comme de vieilles connaissances. Causant de leurs affaires en chemin, ils allaient entremêlant leurs joies et leurs douleurs passées avec de beaux rêves d'avenir. Naturellement bons, et rencontrant pour la première fois, à l'âge où les sens se révèlent, un cœur sympathique à leur cœur, Jean et Joséphine n'essayèrent même point de s'expliquer la nature de leurs sensations. Tous deux comprenaient instinctivement qu'ils sortaient de la même école, qu'ils s'aimaient et s'estimaient *pour tout de bon*. Leur psychologie amoureuse n'allait pas au-delà des faits, n'objectait rien au cri de la nature.

Le trajet du Pont-Neuf à Montrouge, par le Luxembourg, peut aisément s'effectuer à pied en moins d'une demi-heure; mais pour cela faire, il ne faut point flâner, et, flâner, c'était à quoi, en traversant Paris pour la première fois, Jean Buteux était passionnément enclin. Oui, malgré les

exhortations, les tiraillements de sa sœur, ce brave garçon s'arrêtait tous les dix pas; tantôt c'était devant une belle dame ou un garde du corps ; tantôt c'était devant une statue ou un marchand de coco que notre gobe-mouche s'extasiait. Flâner! délicieux passe-temps de l'observateur! Eh! qui de nous n'a pas, au moins une fois en sa vie, laissé errer à l'aventure son esprit et ses jambes? Penser qu'un monsieur qui n'a jamais flâné ait pu observer quelque chose, et croire que la lune est une lanterne, sont deux convictions parfaitement identiques. Maître loup, qu'observe-t-il, lorsqu'il court pressé par la faim à travers bois et taillis? pas grand'chose. Et ce monsieur affairé qui traverse en la coudoyant la foule d'une grande ville, qu'observe-t-il? Donc ce bipède et ce quadrupède courent, courent, chacun de leur côté, exclusivement occupés de leurs appétits respectifs.

Le fils de Rousseau flânait donc dans l'avenue de l'Observatoire comme il avait flâné jusque-là dans les autres carrefours. Or, comme l'avenue de l'Observatoire participait alors de Paris et de Montrouge, il y avait foire tous les dimanches, c'est-à-dire que les promeneurs, les joueurs de boules et les petits marchands y faisaient un tintamarre fort amusant pour les gens de l'espèce de notre flâneur.

Voyant beaucoup de monde rassemblé autour d'un marchand et quelques personnes sortir de ce groupe tenant à la main des petits bonshommes de plâtre, Jean Buteux, qui voulait tout voir, selon son habitude, entraîna Joséphine de ce côté et s'approcha du marchand.

— A six blancs pièce les deux grands hommes Jean-Marie Arouet de Voltaire et Jean-Jacques Rousseau; cinq sous les deux! Voyez, messieurs et mesdames, la vue n'en coûte rien; c'est très bien fait. Il n'y en aura pas pour tout le monde.

Comme le marchand répétait ce refrain quatre ou cinq fois par minute, Jean, prêtant une oreille attentive, dit à Joséphine après une assez longue pause :

— Pardienne! m'est avis que Jean-Jacques Rousseau, c'est comme ça que s'appelait not' père, qu'on dit?...

— Dam! je *cret* ben aussi que c'est comme ça que c'est écrit sur la lettre. Tiens, toi, lis, puisque tu sais lire.

Et, tout en prononçant ces paroles, la jeune fille, écartant son fichu de madras, tira de son sein une lettre décachetée qu'elle remit à son compagnon :

— J'ai ben la mienne *itou* de lettre, répliqua celui-ci; mais ça ne fait rien, je la lirai tout de même. Je sais lire l'écriture, moi, tu vas voir.

Puis, sans se préoccuper de ses voisins, sans se douter le moins du monde que cette lecture, faite en public, pouvait paraître ridicule ou étrange, notre paysan déplia sa lettre et se mit à marmoter, ou plutôt à en épeler le contenu tout bas, jusqu'à ce qu'il eût trouvé ce nom de Rousseau qu'il cherchait.

— C'est tout de même ça, reprit-il bientôt; oui, c'est écrit : Jean-Jacques Rousseau... on sait lire peut-être. Dis, Joséphine, je veux l'acheter, moi, notre petit bonhomme de père. Six blancs, c'est pas cher... Tenez, l'homme, dit-il au marchand, voilà une pièce de douze sous; rendez-moi neuf sous et demi.

— Je ne vends pas mes bustes dépareillés; c'est cinq sous la paire.

— C'est pas la paire, c'est not' père que je veux; c'est c't-ilà qu'y a dessus Rousseau; l'autre, je le connais pas, j'en veux pas.

— Si tu n'en veux pas, répliqua le marchand, laisse-le, et va conter tes balivernes à la foire de ton village; va, mon gars, va; si tu étais le fils de mon petit bonhomme de plâtre, tu ne serais pas si bête.

— Oh! c'est bien vrai! D'ailleurs, Jean-Jacques Rousseau n'a pas élevé d'enfants; il mettait les siens à l'hôpital, dit une femme jeune encore et d'un genre difficile à classer.

— Oui, certainement, madame, vous avez raison. J'ai entendu dire cela plus de vingt fois, se hâta de répondre une vieille coquette.

— Quoi ! quoi ! cette ficelle là, le fils de Jean-Jacques ! Et depuis quand un homme de génie se permet-il de procréer des ânes? dit en riant un étudiant de dixième année.

— Quoi que c'est? quoi que c'est? eh ben ! oui, je suis l'enfant du petit bonhomme que v'là... Joséphine aussi est sa fille... Je ne l'ons jamais connu, mais c'est égal; je vas casser *queuq' chose* à celui qui voudra se ficher de moi et de Joséphine.

Alors, excité par ses trop fréquentes libations, Jean Buteux se dégagea du groupe et se mit en garde, son bâton prêt à la parade.

Effrayée de cet état d'exaspération, sa sœur courut à lui :

— Mon Dieu ! que t'es bête, mon pauvre Jean ! viens-t'en. Quoi que ça te regarde tout ça?

Et presque aussi forte que lui, elle entraîna notre discoureur sur le chemin de Montrouge.

— Bah ! au fait, t'as raison; c'est tous des imbéciles; allons nous-en, dit-il. Sur ce, nos amoureux, qui ne se croyaient point en droit d'être sensibles au ridicule, partirent, accompagnés des huées et des quolibets de la foule.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé depuis cet incident, que nos jeunes gens causaient, assis

en face l'un de l'autre, sous la tonnelle d'un cabaret. Éclairés par les dernières lueurs du crépuscule, ils devisaient de choses et d'autres en vidant une pinte de petit vin. Voici ce qu'ils se disaient :

— Crénom ! vois-tu, Joséphine, je suis pas fâché d'être venu à Paris parce que je te connais; mais tous ces Rousseau-là, ça m'embête... Je sommes les enfants du Jacques ou je ne le sommes pas; faut se dépêcher de savoir ce qu'il y a là-dessous. Dis, qu'aimes-tu mieux que je *saye*, toi? veux-tu que je *saye* ton frère ou ton homme?

— J'aime mieux que tu *saye* mon homme, dà !

— Et moi *itou*, j'aime mieux que tu *saye* ma femme.

— Mais, mais, je sais pas... c'te pauvre mère... elle dit ben que je sommes ses enfants ; elle pleurait devant les mossieurs comme une vraie Madeleine.

— Dam ! dam ! alors pourquoi qu'on l'appelle madame Rousseau, et toi, que tu t'appelles Joséphine Blot, et moi Jean Buteux?.. Va, vrai, vrai! faut qu'y ait queuques diableries là-dessous... Vrai ! j'aime mieux me marier.

— Que veux-tu que j'te dise? Oui, faut ben qu'y ait queuque chose... mais ils t'ont racheté de l'état militaire ; ils nous ont donné à chacun un beau louis de 24 livres... Des louis, mon Jean,

ça n'se donne pas pour rien. Nenni! y faut ben travailler des jours pour en gagner seulement la moitié d'un, qu'on appelle une pistole.

— Les louis, c'est pas la dame qui les a donnés, c'est le vieux mosieu. Pargué! oui, qu'y faut qui *saye* riche tout de même pour donner comme ça tant de louis... Eh! je veux le voir, moi, mon louis.

Et tout aussi simple que l'était Jocrisse, Jean tira de sa poche une immense bourse de cuir attachée par un cordon de même matière à l'une des boutonnières de sa veste. Ayant retiré le louis de cette sorte de sac, il le contempla, le pesa et le repesa si longtemps dans sa main qu'il impatienta Joséphine.

— Oh! lambin, que t'es bête! j'en ai ben deux, moi, des louis, puisque j'avais apporté tout mon argent pour le cas que not' mère en aurait eu besoin; mais je les regarde pas comme ça... Ah! mon Dieu! voilà huit heures qui sonnent!.. j'ons manqué la patache! C'est égal; allons-nous-en tout de suite. Pour aller d'ici à Sceaux *d'à* pied, il faut ben une heure et demie... en passant par Bagneux encore... voilà la nuit qui vient, lambin, va!.. Cela dit, Joséphine se leva précipitamment.

— Jarnigué! t'as raison, allons! J'ons bu un bon coup, j'allons marcher dru! va!

Jean ne s'était pas encore levé de dessus son

banc, que déjà deux hommes à mines peu rassurantes se levaient également près d'eux. Séparés de la tonnelle où venaient de boire nos inconséquents voyageurs par un simple treillage garni de plantes grimpantes, ces individus avaient écouté, sans mot dire et sans être vus, toute la conversation que nous venons d'écrire.

Au regard significatif que l'un de ces hommes venait de lancer à l'autre, il reçut pour réponse à l'oreille :

—On pourrait au moins compter sur trois louis, s'il n'y en a pas quatre.

— Oui, au moins....

— Pige!..

— File!..

Et ces mots échangés, comme Jean et Joséphine sortaient du jardin, ces hommes les suivirent.

VIII

Lorsqu'en ce même jour, vers quatre heures et demie, Pierre et Thérèse, descendant du fiacre qui les avait amenés, entrèrent à l'hospice Saint-Philippe, une grande agitation régnait dans cet asile ordinairement si paisible. La supérieure de l'établissement, notre charitable sœur Catherine, venait de rendre son âme à Dieu après soixante années de sacrifices. Du reste, nous avions fait prévoir cette mort au lecteur. Oui, la seconde mère des enfants de Rousseau était morte presque subitement, morte du chagrin que lui avait causé l'amour mondain de sa fille d'adoption, ou plutôt elle tombait frappée par la perte d'une maternelle et incommensurable illusion.

Arrivés au parloir, où Thérèse n'était point

tout à fait inconnue, la mère et le fils ne surent d'abord à qui s'adresser; car, alors, tout le personnel de la maison, y compris les malades convalescents, s'évertuaient à parler à la fois. C'était en partie sur les causes du décès de la supérieure que les imaginations et les langues s'animaient.

A la fin, cependant, l'une des sœurs, apercevant deux étrangers, alla s'informer près d'eux du motif de leur présence.

— Ma sœur, nous désirons parler au docteur Tissot, répondit Pierre en s'inclinant.

— Le docteur vient de sortir, monsieur ; il est probablement rentré chez lui, rentré malade du chagrin que lui a causé la mort de notre regrettable supérieure.

— Ah ! mon Dieu ! morte !.. déjà !.,.. Moi qui l'ai vue si bien portante ce matin... Ce que c'est que *de* nous !...

— Oh ! pardon ! est-ce à Mme Jean-Jacques Rousseau que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, ma sœur, c'est moi, moi-même, et voilà mon fils aîné, le frère d'Amélie ; où est-elle, cette chère enfant ? dites, je veux la voir.

— En ce moment, madame, Amélie pleure au chevet du lit de notre tant regrettée défunte.

— C'te brave fille, ça se comprend qu'elle pleure... Dites-lui donc que sa mère est ici, au

parloir, qu'elle est avec son frère; hein! ma sœur, vous serez bien gentille.

La religieuse ne répondit point à ces paroles; elle se contenta de jeter sur Thérèse un regard plein d'étonnement et de dignité; puis, inclinant légèrement la tête sur sa poitrine, elle sortit.

— Tiens! c'te petite nonne! as-tu vu, Pierre, comme elle est sérieuse? on dirait *d'un* chat qui mange de la crème.

Cette saillie de mauvais goût ne fit point sourire Pierre; sa mère le vit se pincer les lèvres et aller assez dédaigneusement s'asseoir sur un banc, à l'autre extrémité de la salle.

Soit qu'Amélie eût témoigné le désir de rester seule pour garder la défunte, soit qu'elle eût voulu se recueillir, ou soit pour tout autre motif, toujours est-il qu'au moment où la religieuse entra dans la cellule mortuaire, elle n'y trouva plus, de tout le personnel de l'hospice, que la jeune novice prosternée. Un christ d'ivoire jauni, se détachant sur un fond noir et appendu au-dessus d'une lampe allumée, de longs rideaux de serge interceptant le jour et tombant de tout leur poids devant les croisées, tel était, en y joignant une armoire immense, un lit sans baldaquin, le rigide ameublement de ce lugubre intérieur.

En présence du corps inanimé de sa seconde mère, de cette douce Catherine qui lui avait par

anticipation légué en affection les dernières années de sa vie, Amélie Niel, sans pleurs dans les yeux, comme il arrive à toutes les grandes douleurs, Amélie priait avec ferveur, agenouillée aux pieds de la morte. En cet état de prostration morale, la pauvre enfant avait l'imagination trop frappée de son malheur pour qu'il lui eût été possible, par un effort de raison, de remonter des effets aux causes; aussi s'attribuait-elle, ou plutôt elle attribuait à son amour pour Charles, son fiancé, toutes les conséquences de ce fatal trépas.

Comme la porte de la cellule était restée entr'ouverte, la compagne d'Amélie put entrer sans bruit et s'approcher de la novice. Absorbée par ses douloureuses réflexions, la pauvre enfant était presque aussi inanimée que le cadavre dont elle pressait les doigts glacés dans ses mains brûlantes.

— Ma sœur, dit la messagère en lui frappant doucement sur l'épaule, ma sœur, Mme Rousseau, votre mère, ainsi que M. votre frère aîné, sont en bas; ils vous attendent au parloir.

Amélie ne répondant point, la sœur recommença de proférer les mêmes syllabes en les accentuant.

— Ma mère! ma mère, dites-vous?... Oh! je n'ai plus de mère... la voici, ma mère, là!... là!... morte! morte! mon Dieu!

Et cette fois, trouvant une issue, d'abondantes larmes se firent jour en même temps que ces dernières paroles sortaient comme un râle plein d'angoisses de la bouche d'Amélie.

— Oh ! comme vous souffrez !... je vais dire en bas qu'on revienne, n'est-ce pas ? qu'on revienne un autre jour, quand vous serez un peu consolée.

— Oui, oui, dites cela ; qu'on revienne... Mais, mais, reprit-elle en se parlant à elle-même, je ne les connais pas !... Ma mère... mon frère... pourquoi m'ont-ils abandonnée ? Est-il bien vrai que cette femme qui m'attend soit ma mère ?... que cet homme soit mon frère ?... que me veulent-ils ?... Oh ! sainte Vierge, que la tête me fait mal !

— Descendez, ma sœur, descendez prendre l'air dans le jardin ; cela vous fera du bien ; je veillerai notre chère supérieure. Seulement, dites à sœur Louise de monter pour me tenir compagnie ; je ne me sens pas le courage de rester ici toute seule.

— Oui, ma sœur, restez, restez ici un moment ; mais priez, priez, pour échapper aux sinistres pensées.

Et, ces paroles prononcées, Amélie sortit en mettant une main sur ses yeux, pour les préserver des éblouissements que pouvait produire le grand jour.

Oubliant la recommandation qui venait de lui être faite, absorbée qu'elle était par son mal de tête, quand elle fut arrivée au bas de l'escalier, au lieu de tourner à droite pour entrer au parloir, Amélie, par une simple habitude et certainement sans penser à mal, alla droit devant elle vers l'ormeau que nous connaissons.

Ce fut alors, en la voyant passer de l'une des croisées du parloir, que la sœur de garde dit à Pierre et à Thérèse :

— Voilà sœur Amélie qui va au jardin ; elle pleure, la pauvre enfant. Cependant, je pense que vous pouvez, sans inconvénient, lui parler en ce moment.

— Tiens ! pardi ! rien n'empêche qu'on lui parle dans le jardin ; viens, Pierre, allons embrasser cette chère fille, *je grille de la voir*.

Pierre, ayant remercié la sœur de garde par un salut respectueux, suivit sa mère, qui se dirigeait vers l'allée.

Lorsque Thérèse et son fils arrivèrent à l'entrée des quinconces, ils virent Amélie avec un grand et beau jeune homme. C'était Charles, qui, lui aussi, sans penser à mal, venait de se lever de dessus un banc, où il méditait assis, pour courir au-devant de son adorée aussitôt qu'il l'avait aperçue.

En face l'un de l'autre depuis une demi-minute,

il ne s'était pas encore échangé une parole entre eux, lorsque Amélie s'écria :

— Ah ! mon Dieu ! Charles, voilà ma mère et mon frère qui viennent me voir ; je n'y pensais plus... allons à leur rencontre.

Bientôt, assez rapprochées pour qu'elles pussent respectivement distinguer leurs traits, étant encore assez éloignées néanmoins, les deux femmes, plus curieuses ou plus aimantes que les hommes qui les suivaient, s'avancèrent en courant au-devant l'une de l'autre. Arrivées en présence, elles s'arrêtèrent tout court, comme si cela eût été convenu d'avance ; puis, s'étant lancé de part et d'autre un regard anxieux, elles terminèrent cette pantomime expressive en se précipitant dans une étreinte commune.

Cette entrevue avait lieu à l'encoignure des quinconces. Jusqu'alors, simples spectateurs, les jeunes gens restaient séparés des femmes par l'angle de la haie.

— Ma mère !... dit enfin Amélie.

— Ma Benjamine !... répondit Thérèse.

Et s'étant séparées pour se regarder de nouveau, cette dernière continua :

— Oh ! que t'es belle ! ma fille, que t'es belle !... mais que t'es pâle ! Cette guimpe ne te va pas du tout ; tu seras mieux en mariée, tu verras...

— Ma mère...

— Ah ! chère enfant ! pourquoi le bon Dieu n'a-t-il pas permis que nous nous connussions plus tôt... je t'aurais tant aimée, tant bichonnée !... Mais, bah ! ça ne fait rien, va ! Ton père a laissé des papiers que je vendrai ; t'auras un joli trousseau, ma fille, sois tranquille ; je veux que tu sois belle comme un ange.

— Allons, bon ! la voilà encore qui recommence à débiter ses sottises, grommela Pierre entre ses dents.

Et, soit pour atténuer l'effet des paroles de Thérèse, ou soit plutôt pour l'empêcher de continuer sur ce ton, Pierre, s'approchant d'Amélie le chapeau à la main, il lui dit :

— Amélie, voulez-vous permettre à votre frère de vous embrasser, de vous promettre ses affections, son aide au besoin ?...

— Mon frère !!... ah ! merci ! répondit-elle en tendant à Pierre son front blanc et lisse comme le marbre.

Celui-ci déposa un pudique baiser sur ce front, et commença ainsi une conversation qu'il voulait rendre générale :

— Vous voyez, ma sœur, comment le sort se joue de nos projets ; il y a quinze jours, qui de nous eût pensé que...

— Ah ! regardez donc, dit Charles en l'interrompant, tout le monde est aux fenêtres pour nous

regarder; comme on doit caqueter sur notre compte! Allons donc nous asseoir sur ce banc, derrière les quinconces; de là, nous échapperons à tous les regards.

— Vous avez certainement raison, lui fut-il répondu.

Et tous les quatre allèrent s'asseoir sous l'orme.

Ici, nous ne pensons pas devoir écrire la longue conservation qui se tint sur ce banc. Qu'il nous suffise de rappeler que cette conversation fut mêlée, brûlante, sentimentale et parfois furibonde; car tous quatre y parlèrent avec l'expansion qui leur était naturelle. On le sait, il est de la nature de toute effusion d'être incohérente.

Il y avait une heure que les confidences et les châteaux en Espagne allaient leur train. Chacun se hâtait de jeter sa pensée à la volée; les cœurs s'épanchaient librement, et toute contrainte était bannie du dialogue. En ce moment, Thérèse disait :

— Eh bien! c'est convenu, n'est-ce pas, Amélie? quand vous serez mariés, j'irai demeurer avec vous. Pierre viendra souvent nous voir, et tes deux autres frères viendront aussi quelquefois. Ah! et ta sœur donc! une bonne grosse réjouie, qui t'aimera comme moi. Tu verras, nous aurons un joli petit ménage, nous...

— Et moi, et moi, j'en serai-t-i de ce joli petit ménage-là? vieille bavarde! dit Montretout en montrant sa tête au-dessus des quinconces.

— Toi! qu'est-ce que ça te regarde? vieux mouchard! répliqua Thérèse sans se déconcerter.

— Bah! bah! tiens, si ça me regarde!... Tu crois donc que je ne te prends que pour ta peau? Tâche!... Pas de ça, vieille, pas de ça. Attends, je vas aller m'expliquer avec toi.

— Ah! Dieu! que nous veut cet homme? dit en se levant Amélie effrayée.

— Fais pas attention, ma biche; tu vas voir comment je vas l'arranger.

Voyant Montretout contourner la haie et courir vers eux, Pierre se pinça fortement les lèvres; c'était le *tic* qui révélait en lui ses moments de dépit. Toutefois, ayant pris Charles et Amélie par le bras, il les emmena loin du banc qu'occupait toujours Thérèse. Tandis que celle-ci restait les yeux fixés sur *son homme*, qui s'avançait à grandes enjambées, Pierre disait aux jeunes gens :

— L'éducation de notre mère a été fort négligée, comme vous avez pu vous en apercevoir; mais, au demeurant, c'est une excellente femme, un cœur d'or; elle est incapable de contrarier en rien qui que ce soit... Ah! je serai votre garçon d'honneur, n'est-ce pas? Je ne suis pas riche;

cependant, Amélie, vous me permettrez de vous offrir mon petit cadeau de noce... une peinture...

— Ah! mon frère, que vous êtes bon!

— Bon, oui, mais sévère. Ecoutez, Amélie, je crois que pour vous l'heure de rentrer est sonnée. Rendez vos derniers devoirs à cette femme qui...

— Sainte Vierge! vous avez raison... j'oubliais... Merci! mon frère, merci!!

Et, s'emparant de l'une des mains de Charles et de Pierre, Amélie les pressa doucement dans les siennes et s'esquiva, légère comme une gazelle, en détournant la tête.

Lorsque Amélie, que les deux jeunes hommes suivirent des yeux, eut disparu dans l'ombre de l'un des vestibules de l'hospice, Pierre dit à Charles :

— A dimanche donc, monsieur. Je me plais à croire que vous êtes un galant homme et que vous rendrez ma sœur heureuse.

— Vous pouvez m'en croire, monsieur. J'aime Amélie avec toute la violence et toute l'honnêteté d'un pur et candide amour. Du reste, prenez mon adresse, monsieur, ou du moins, voulais-je dire, celle de mon oncle, le docteur Tissot : rue du Bac, 102.

— Je suis, monsieur, parfaitement convaincu. A dimanche.

— A dimanche, à deux heures.

Et le frère et le fiancé d'Amélie se séparèrent en se serrant fraternellement la main.

Lorsque Charles se fut éloigné, Pierre dirigea ses pas vers d'autres futurs époux. Voici un lambeau de la conversation que, chemin faisant, il fut forcé d'entendre :

— Je te dis que tu m'embêtes. Dam ! si monsieur le comte de Girardin t'a donné ton congé, c'est que tu n'étais et que tu n'es encore qu'un vilain manant.

— C'est pas vrai... S'il m'a chassé, c'est à cause de toi ; il te l'a dit lui-même, c'est parce qu'il ne voulait pas que la veuve de monsieur Rousseau épousât un pauvre valet comme moi ; mais à présent que l'affaire est bâclée, les bancs commandés, je n'entends pas que tu dépenses tout ton argent à donner la pâtée à ce troupeau d'enfants... Oui, c'est à cause de toi que j'ai perdu ma place... Aussitôt mariés, je veux être le maître, ou sans ça, *bernicle !*

En entendant ces dernières paroles, Pierre fit une effroyable grimace. Le sentiment de dégoût qui s'empara de lui fut si violent, que, dans son indignation, il ne put proférer une seule parole. Jetant un regard de mépris à sa mère, il lui tourna les talons et s'éloigna rapidement.

Or, tandis que Pierre regagnait tristement par

Meudon le chemin de la manufacture de Sèvres, Mme Rousseau et son prétendu, M. Montretout, se dirigeaient gaîment, bras dessus bras dessous, vers la rue Plâtrière. Il faut bien l'avouer, puisque cette vérité ressort de tous nos documents, Thérèse, la folle Thérèse, qui n'avait jamais aimé l'auteur de *Julie*, aimait à cinquante-cinq ans, de l'amour le plus vif, un grossier palefrenier, dix fois plus abject qu'elle-même.



IX

Il était nuit. A peu près vers l'heure où nos personnages se quittaient à l'hospice Saint-Philippe, Jean Buteux et Joséphine Blot reprenaient leur course à travers les champs. Forcés par l'ordre de date, suivons donc jusqu'à destination, dans leur odyssée, ces deux enfants de Jean-Jacques.

A peine Jean Buteux et Joséphine furent-ils sortis du cabaret de Montrouge, que les deux individus à faces sinistres, dont nous avons parlé, jetèrent en passant un regard oblique sur eux, et, prenant les devants, ils s'éloignèrent à grands pas vers la campagne.

— Nom de nom ! j'ai laissé mon bâton sur le

banc où j'étions, dit Jean à sa compagne, je vas le chercher ; attends-moi là *un petit brin*.

En effet, une minute ne s'était pas écoulée que déjà il accourait en sifflant.

Cette fois, ce fut armé de son rotin qu'il posait crânement sur le sol à chaque pas qu'il faisait que notre flâneur se remit en route en donnant le bras à Joséphine.

Ayant dépassé les dernières maisons de Montrouge, ils marchaient gaîment au milieu des champs, suivant les sinuosités d'un sentier conduisant à Bagneux. La nuit était tout à fait venue, mais les dernières lueurs du crépuscule jointes à la clarté des étoiles qui scintillaient dans un ciel pur, reflétaient assez de lumière pour guider des yeux de vingt ans. Aussi, cheminaient-ils sans soucis nos enfants de l'amour. Heureux de se presser mutuellement les côtes et de se dire les plus doux mots de leur vocabulaire, ils trottinaient, trottinaient, sans paraître trop pressés cette fois.

— Oh ! à présent que je sais que tu m'aimes, j'aurai du courage ; tu verras comme je travaillerai ! nom de nom ! Joséphine, je...

Tout à coup, et sans qu'ils y pensassent le moins du monde, une ronce de mûrier sauvage, jetée en dehors de la haie qu'ils longeaient, fit tomber Joséphine. Jean, qui lui donnait le bras, fut entraîné dans sa chute.

— Jarnigué! c'est toi qui m'as fait tomber; faut que je t'embrasse pour la peine. *As pas peur!*

— Nenni! nenni! lui fut-il répondu. Mais déjà les deux bras de l'amoureux entouraient la taille de la jeune fille.

Cette première étreinte fut puissante, décisive. Plus enivrés par les senteurs balsamiques que la brise du soir apportait de Fontenay-aux-Roses qu'ils ne l'étaient par le vin, tous deux se sentirent faibles... Vraiment, l'atmosphère était si chaude, si parfumée! et l'herbe était si fraîche!

— Ah ! mon Dieu ! si quelqu'un nous voyait ! s'écria Joséphine; qu'est-ce qu'il y a donc là-bas?... Je viens de voir bouger *queuque* diablerie derrière cette meule de foin.

— *Quoique c'est?... quoique c'est?...* que tu dis; j'ai rien vu, moi.

— Vas voir derrière la meule. Prends garde, mon Jean !...

A cet ordre de sa belle, ordre aussi sacré pour lui qu'un commandement militaire peut l'être pour un bon soldat, Jean s'élança son bâton en avant; en deux bonds il fut derrière la meule.

— Qui vive? cria-t-il à deux hommes qui, debout, s'effaçaient dans l'ombre du sphéroïde.

Pour toute réponse, les voleurs se ruèrent sur lui ayant chacun un long couteau à la main; mais alerte, l'œil au guet, Jean fit un simple demi-tour

à gauche, et lorsque le dernier des deux bandits vint à passer, un coup de rotin tombant comme une massue, lui fracassa la tête.

— Et d'un ! Joséphine, viens voir, cria Jean.

Quand la jeune fille arriva sur le théâtre de l'action, les voleurs gisaient étendus par terre.

— Ah! mon Dieu! tu les as tués! s'écria-t-elle.

— Tiens ! c'te bêtise ! vaut mieux tuer le diable que le diable vous tue. — Regarde, reprit-il en ramassant deux longs couteaux dont les lames polies jetaient de brillants reflets sur l'herbe.

— Dà ! ils voulaient nous tuer ; c'était pour avoir not'argent, ben sûr... Allons-nous-en vite, nous donnerons ces coupe-lards à la maréchaussée de Sceaux.

— T'as raison ; que le diable emporte leurs corps, s'il veut ! Viens.

Alors, rentrant dans le sentier, le frère et la sœur se remirent en route. Pressant le pas, ils coururent serrés l'un près de l'autre sans prononcer un mot pendant dix minutes. Enfin, hors d'haleine, et forcés de s'arrêter à l'une des bifurcations du sentier pour se reconnaître, Joséphine dit à Jean, en lui passant les deux bras autour du cou :

— Mon Jean ! mon ami ! quand je pense que sans toi je serais morte !... Jette ces vilains couteaux.

Jean ayant lancé les couteaux dans un champ, se remit en route donnant le bras à son épouse devant la nature et devant Dieu, car les hommes ne devaient que plus tard consacrer cette union.

Les nouveaux mariés n'arrivèrent à Sceaux qu'à minuit. A cette heure indue, on dansait encore au château.



X

Le mercredi qui suivit ce dimanche 25 juillet 1778, l'un des notables habitants de la commune de Sceaux recevait chez lui, venant de Paris, une société de gens du monde aussi nombreuse que choisie. Amphytrion aimable, ayant été, pendant les douze dernières années de la vie de Rousseau, le plus intime ami de ce philosophe, l'auteur des paroles de l'opéra de *Daphnis et Chloé,* M. de Corancez, jouissait, au jour dont nous parlons, de tous les rayonnements de sa gloire.

Situé à quelques centaines de mètres du parc de monseigneur de Penthièvre, le petit château de M. de Corancez s'élevait à mi-côte d'une colline entièrement couverte d'arbres fruitiers. Rappelons d'abord, avec tous les amateurs de beaux

sites, que la situation de cette colline, qui participe des localités d'Aunay, de Plessis-Piquet et de Sceaux, était alors et sera toujours la campagne la plus accidentée, la plus pittoresque des environs de Paris.

Le soleil se couchait derrière les hauteurs du Mont-Valérien. On se promenait dans le jardin en attendant l'heure du souper.

Séparés d'un groupe de sept ou huit personnes parmi lesquelles se trouvait une dame, MM. de Corancez et de Saint-Lambert arpentaient pour la vingtième fois en causant, l'espace étroit du jardin qu'on était convenu d'appeler la grande allée.

— Oui, René de Girardin a raison, disait Saint-Lambert. La plus grande consolation de ceux qui restent, c'est de parler de ceux qui sont partis. Je suis de son avis, je ne crois point au suicide de Rousseau, et, sur ma parole, j'ai même quelque peine à croire qu'il soit mort.

— Libre à vous de penser ainsi, répliqua Corancez, mais moi, je crois que si Rousseau était venu ici comme il en avait d'abord été convenu entre nous, s'il m'eût écouté au lieu de prendre l'avis de Thérèse, qui, on ne sait trop pourquoi, brûlait du désir d'aller à Ermenonville, notre pauvre ami ne serait point mort. Telle est ma conviction. A ce vieillard irascible, si je puis

m'exprimer ainsi, il fallait des soins moraux D'ailleurs, M. de Girardin n'a-t-il pas toujours été l'intime de d'Holbach, et...

— Et d'Holbach est le meilleur homme du monde, ne vous en déplaise.

— Tout effet a sa cause. Était-ce un pur caprice d'imagination que les plaintes incessantes de Rousseau contre le baron ?

— Non. Mais c'est une fatalité qu'un fait ne puisse jamais s'expliquer qu'après la mort des gens. Eh ! tenez, l'abbé Raynal est ici, demandez-lui de vous raconter ce que d'Holbach nous a dit à ce sujet.

— Inutile. Je n'ai pas besoin de deux personnes pour me faire discerner ce qu'il y a de vrai ou de faux dans un raisonnement. Si vous savez quelque chose, dites-le moi simplement.

— Il n'y a pas là de quoi se fâcher. Voici donc à peu près les paroles du baron. Figurez-vous que c'est lui qui parle :

« Rien n'était plus commun que la conversation ordinaire de Jean-Jacques ; mais elle devenait réellement sublime ou folle, dès qu'il était contrarié. J'ai à me reprocher d'avoir multiplié ces contrariétés pour multiplier ces moments d'éclat et de verve. Cependant, lorsque je voyais qu'il s'emportait, je m'étudiais à le calmer, et il retombait tout de suite dans son engourdisse-

ment. J'étais idolâtre de la musique italienne; il ne l'était pas moins; son *Devin de village* ne fut goûté ni prôné par personne autant que par moi; mais le génie musical de l'auteur était sujet aux mêmes disparates que ses autres talents. On l'accusa de plagiat; je voulus vérifier. Je ne tendis pas de piéges, je hasardai des épreuves. Il s'aperçut de mes défiances et, dès ce moment, je perdis son amitié. Peu de temps après, ma première femme étant morte, je reçus de lui une lettre si touchante, que je crus son amitié ranimée par mes chagrins; je l'accueillis, je le recherchai et je le soignai avec un zèle tout nouveau, pour ainsi dire paternel. C'était vers ce même temps qu'il venait de se vouer tristement à une bien plate union. On ne peut imaginer un contraste plus affligeant que celui qu'il présentait avec sa Thérèse et son génie. Diderot, Grimm et moi nous fîmes une conspiration amicale contre ce bizarre et ridicule assemblage. Il fut blessé de notre zèle, indigné de notre désapprobation, et, dès ce moment, il se tourna avec une véritable fureur contre notre philosophie anti-thérésienne. Plus nous cherchions à le ramener vers ses anciens principes et vers ses anciens amis, plus il s'éloignait des uns et des autres. J'ai vu Diderot en pleurer. J'en ai gémi moi-même amèrement; mais on n'imaginerait jamais la scène qui décida notre rupture. Il dînait

chez moi avec plusieurs gens de lettres (notez ceci, Corancez); au nombre de ces gens de lettres se trouvaient Diderot, Marmontel, l'abbé Raynal, d'Alembert et un curé qui, après avoir dîné, nous lut une tragédie de sa façon. Cette œuvre du bon ecclésiastique était précédée d'un discours sur les compositions théâtrales, dont voici la substance. Il distinguait la comédie et la tragédie de cette manière : dans la comédie, disait-il, il s'agit d'un mariage, et dans la tragédie d'un meurtre. Toute l'intrigue, dans l'une et dans l'autre, roule sur cette péripétie : épousera-t-on, n'épousera-t-on pas? tuera-t-on, ne tuera-t-on pas? On épousera, on tuera, voilà le premier acte ; on n'épousera pas, on ne tuera pas, voilà le second acte; un nouveau moyen d'épouser ou de tuer se présente, et voilà le troisième acte; une difficulté nouvelle survient à ce qu'on épouse ou qu'on tue, voilà le quatrième acte; enfin, de guerre lasse, on épouse et l'on tue : c'est le dernier acte. »

— Mais, mais, qu'est-ce que cette théorie théâtrale a de commun avec Jean-Jacques? répliqua vivement Corancez.

— Voici : « nous trouvâmes cette poétique du curé si originale, qu'il nous fut impossible de répondre sérieusement aux demandes de l'auteur. J'avouerai même que, moitié riant, moitié grave-

ment, je persifflai le pauvre curé; Jean-Jacques, lui, n'avait pas dit le mot, n'avait pas souri un instant, n'avait pas remué de son fauteuil. Tout à coup, il se lève comme un furieux, et, s'élançant vers le curé, il prend son manuscrit, le jette à terre et dit à l'auteur effrayé : Votre pièce ne vaut rien ; votre discours est une extravagance. Tous ces messieurs se moquent de vous ; sortez d'ici et retournez ricaner dans votre village. Le curé se lève alors non moins furieux, vomit toutes les injures possibles contre son trop sincère avertisseur, et des injures il aurait passé aux coups, au meurtre même, si nous ne les avions séparés. Rousseau sortit dans une rage que je crus momentanée, mais qui n'a pas fini, puisqu'elle n'a fait que croître depuis. Diderot, Grimm et moi, nous avons tenté de le ramener, mais ce fut vainement. Il fuyait devant nous. Ensuite sont arrivées toutes ses infortunes, misères auxquelles nous n'avions de part que celle de l'affliction. A cet égard, il regardait notre chagrin comme un jeu et ses tribulations comme notre ouvrage. Oui, ce pauvre Rousseau s'imagina que nous armions le parlement, Versailles, Genève, la Suisse, l'Angleterre et l'Europe entière contre lui. Il fallut renoncer, non à l'admirer ni à le plaindre, mais à l'aimer et à le lui dire. Que vous dirai-je de plus? l'homme le plus éloquent s'est rendu ainsi l'homme le plus

anti-littérateur, et l'homme le plus sensible s'est rendu l'homme le plus anti-social (1). »

— Telle est, Corancez, reprit Saint-Lambert, la justification de d'Holbach, la mienne et celle de tous les anciens, de tous les sincères amis de Rousseau. Nous absolvez-vous?

— Il ne m'appartient point de condamner ni d'absoudre. Comme le dit fort bien ma cuisinière, c'est fait, c'est fait; il n'appartient qu'à vos consciences de vous absoudre de tout le mal que vos inconséquences ont fait à notre illustre défunt. Quant à votre justification, elle a quelque valeur, j'en conviens. Rachetez donc ces inconséquences, autant que faire se peut, en faisant tout le bien que vous pourrez à ces pauvres enfants dont vous me parliez tout à l'heure. Mais ces enfants sont-ils effectivement ceux de Rousseau et de Thérèse? Quelle preuve en a-t-on? Et ce Pierre, est-il effectivement un aussi charmant garçon que vous le dites?

— Vous en jugerez par vous-même; il ne va pas tarder d'arriver, je pense. Il se fait tard.

— Ah! çà! S'il est vrai que votre monsieur Pierre soit des nôtres ce soir, ne le laissez pas repartir seul; ces deux hommes qu'on a trouvés

(1) Lettre adressée aux auteurs du *Journal de Paris*, insérée dans les pièces justificatives des œuvres complètes de Rousseau.

morts près de Bagneux prouvent jusqu'à l'évidence que nos belles campagnes ne sont pas exemptes de vilaines gens... Eh! Saint-Lambert, ou allez-vous donc?

Saint-Lambert ne répondit point. En ce moment, deux ouvriers qui venaient d'entrer dans la propriété par la petite porte latérale à la grille avaient attiré son attention. Portant quelques outils à la main et s'avançant droit vers le château, ces ouvriers rencontrèrent tout naturellement nos promeneurs au milieu de la grande allée.

— Quels sont donc ces gens? Corancez, les connaissez-vous? Que viennent-ils faire ici?

— Qui? ces hommes? ce sont les maréchaux que j'ai envoyé chercher à Sceaux. Le cheval de ce pauvre Vassy s'est déferré d'un pied; j'ai fait appeler le maréchal; mais en quoi ces ouvriers peuvent-ils vous intéresser?

— C'est que l'un de ces maréchaux est le second fils de Jean-Jacques Rousseau.

— Vraiment? En êtes-vous bien certain?

— Parbleu? dimanche nous sommes restés à table plus d'une heure en face l'un de l'autre.

— Allons donc voir.

Cette détermination prise, l'hôte et l'amphytrion se dirigèrent vers les écuries, où déjà les deux maréchaux les avaient précédés.

Arrivés devant l'écurie, nos gentilshommes

voient le compagnon maréchal et son aide Jean Buteux en extase devant un jeune cheval de race.

—Hop! le pied! dit enfin ce dernier. Alors, non-seulement ce fils de Rousseau dut remplir l'office du *travail*, mais joignant l'art à la théorie, c'était naturellement, sans se gêner, qu'à l'aide d'une pratique et de muscles puissants, il maintenait sur l'extrémité de sa cuisse droite les muscles dix fois plus puissants de l'une des jambes du cheval.

— Eh! mon jeune ami, comment t'es-tu comporté depuis dimanche? demanda Saint-Lambert à Jean Buteux, lorsque la besogne de celui-ci fut à peu près terminée.

— On s'est porté comme vous voyez, pas mal, et vous? Ah! ah! mais, mais, c'est vous qui êtes le monsieur qui m'a donné un louis dimanche.

— Oui, mon garçon, c'est moi-même qui te prie de prendre encore cette pistole; prends, prends, je veux te prouver que je suis content de toi. Je vois que tu travailles, et comme je n'aime point les paresseux, je te proclame le digne fils de Rousseau, l'illustre plébéien.

—Dam! pour ce qui est de travailler, c'est vrai que je suis là; mais pour le Rousseau, je sais pas.... tout de même, grand merci pour la pistole.

— Sans doute, sans doute ; puisque les philosophes eux-mêmes ne savent pas où ils vont, toi, tu peux bien ignorer d'où tu viens.

Et Saint-Lambert se retournant vers Corancez, reprit vivement.

— Allons, cher poète, au nom d'Apollon et des neuf sœurs, faites rafraîchir ces garçons à l'office. Peut-être feront-ils moins de difficultés pour trinquer avec la femme de charge, qu'en faisait autrefois le futur auteur d'*Emile*.

— Ah! ah! il faut entendre Mme de Boglie raconter ce fait, quelle verve elle y met!... on dit même que Rousseau en a parlé dans ses *Confessions*.

— Oui, il en a parlé.... bon ! notre monde arrive. Ah ! voici un étranger.... c'est sans doute ce monsieur Pierre dont vous m'avez parlé. Saint-Lambert, conduisez ces garçons à l'office. Je vais recevoir.

Cet arrangement pris, il ne fut point fait autrement ; le ferrement du cheval terminé, Saint-Lambert conduisit les maréchaux à la cuisine et leur fit servir à souper.

Il y avait dix minutes que Jean Buteux et son compagnon se dilataient devant une table abondamment servie de viandes froides et de vin du crû, lorsque Pierre Garrot, suivi de quelques-uns des invités, s'avança vers son frère qu'on lui avait dit être là.

— Jean, me reconnais-tu? dit-il en lui frappant sur l'épaule?

— Pardine! c'est vous.... c'est toi qu'est mon frère, qu'on dit.

— Ecoute. J'allais aller tout exprès à Sceaux pour m'enquérir de ce que tu étais devenu avec Joséphine. Mais pourquoi n'es-tu pas venu à la manufacture, où je t'ai trouvé un bon emploi?... Eh! comment te trouves-tu donc ici? à cette table d'office? veux-tu aussi te faire valet de grand seigneur, toi, un fils de Rousseau!.... Frère! aussi vrai qu'il est vrai que je m'appelle Pierre, oui, au lieu de plier l'échine comme tu le fais, ne vaudrait-il pas mieux travailler rudement et plus rudement encore, nous regarder du haut de ta grandeur en mangeant ton pain sur le pouce? crois-moi, ce serait là un rôle plus digne, plus crâne que celui de valet. As-tu donc déjà oublié que tu es le second fils de Jean-Jacques Rousseau?

A ces paroles prononcées d'un ton peut-être trop véhément, l'apprenti maréchal répondit :

— Pour ce qui est du Rousseau, voyez-vous... vois-tu, frère, je comprends rien à tout ça. Moi, je m'appelle Jean Buteux, Jean Buteux je veux rester. Pour ce qui est de la besogne, soit dit sans te fâcher, j'en ai trouvé à Sceaux. Voilà que je gagne vingt-cinq sous par jour; plus tard j'en

gagnerai trente.... mais aussi, je veux devenir un bon compagnon maréchal.... en attendant, le vin est bon ici, j'en bois avec plaisir : à ta santé, Pierre.

— Parbleu! répliqua Saint-Lambert, voilà, à propos de respect humain, une sorte de dignité qui ne manque point de logique. C'est le cas de le dire ou jamais : chacun a sa raison d'être en ce monde; qu'en dis-tu, Pierre?

— Au fait, c'est vrai! oui, je dis comme Jean, on aurait bien dû me laisser tranquille et ne jamais me parler de tous ces Rousseau-là. Décidément, je ne m'en mêle plus. O Jean-Jacques! génie encore incompris, tu avais cent fois raison de vouloir que tes enfants restassent inconnus... si tu pouvais donc voir quelles étonnantes figures ils font dans cette société décrépite! N'importe, je.... Mais qu'y a-t-il? d'où provient ce bruit?

— Il y a, répondit le valet survenant, auquel Pierre faisait cette question, il y a trois soldats de la maréchaussée de Sceaux à la recherche de l'un des maréchaux qui sont ici. Je n'en sais pas davantage.

— La maréchaussée!... s'écria Jean Buteux en se levant précipitamment; — cré nom!... Eh! les autres, vous direz à la maréchaussée que le lièvre s'est sauvé par la fenêtre. *As pas peur!* bonsoir.

Et ce disant, Jean Buteux sautait sur la table, de la table il s'élançait d'un bond formidable jusque sur l'entablement de la croisée et bientôt disparaissait à travers le potager. Inutile d'ajouter que le mur de clôture n'était pas d'une hauteur telle qu'il pût arrêter dans sa course un gars de cette trempe.

Les sept ou huit personnes témoins de cet incident n'étaient pas encore revenues de l'étonnement où les avait laissées la fuite précipitée de l'aide maréchal, que déjà les trois soldats de la maréchaussée entraient à la cuisine.

A peine arrivé, le brigadier jeta un coup d'œil rapide sur chacun des assistants. Certain d'avoir trouvé la poule au nid, il marcha droit vers le compagnon de Jean Buteux et lui mit la main sur le collet.

— Nenni! nenni! c'est pas moi, m'sieu le brigadier; le gars que vous cherchez s'est sauvé par là, se hâta de dire l'ouvrier maréchal, tout tremblant et montrant la fenêtre.

— Mais.... mais.... de quel crime soupçonne-t-on mon frère? dit Pierre en s'inclinant légèrement devant le brigadier.

— Sans doute, sans doute, il y a erreur; enfin de quoi soupçonne-t-on ce pauvre garçon? ajouta Corancez.

— De quel crime, messieurs? Eh bien! il est

tout simplement accusé d'un double meurtre. Du reste, vous le savez mieux que moi ; sa fuite fait plus que de confirmer un simple soupçon, elle prouve que cet honnête jeune homme a fort proprement, dimanche soir, assommé deux hommes dans la plaine de Montrouge, répondit le brigadier.



XI

Distante de deux lieues de Paris et située non loin de la Seine, dans un vallon bien boisé, la manufacture de Sèvres participe autant des communes de Saint-Cloud et de Belle-Vue que de celle de Sèvres même. Du reste, au siècle passé, Paris et Versailles ne faisant qu'un, et la manufacture de porcelaine s'élevant à vingt pas de la route qui conduit de l'une de ces villes à l'autre, on peut raisonnablement ajouter que l'établissement en question participait aussi de ces deux centres par son rapprochement.

Huit jours s'étaient écoulés depuis cette soirée de Sceaux que donna M. de Corancez, soirée qui se termina, pour nous, par l'escapade de Jean Buteux.

Fatigué de courses faites sans résultats apparents, et désenchanté par le peu de sympathie qu'il trouvait dans les trop différents caractères des membres de sa famille, Pierre Garrot était revenu à la manufacture avec l'idée bien arrêtée de regagner le temps perdu. Là, dans son petit atelier du second étage, occupé et tranquille, il retrempait son esprit et son còrps dans un travail minutieux, il est vrai, mais aussi éminemment passionnel. Comme la religion, l'art est un culte égoïste qui console l'homme de tous ses malheurs.

Vers dix heures du matin, assis devant un établi placé en face de l'une des grandes fenêtres de la manufacture, l'artiste-ouvrier travaillait plein d'ardeur à l'achèvement de l'ornementation d'un service de luxe. Près de lui, c'est-à-dire à portée de sa main, des vases de toutes sortes, des soucoupes, s'étalaient sur une table chargée de paperasses, de croquis et de dessins achevés. Préservé des rayons solaires par une double rangée de rideaux clairs et sombres, Pierre pouvait à son gré, au moyen de ces mêmes rideaux, faire miroiter à ses yeux toutes les teintes intermédiaires qui naissent depuis le grand jour jusqu'à la nuit la plus ténébreuse. La seule substitution de l'un des rideaux de couleur à l'autre, suffisait à l'artiste pour obtenir ces effets de lumière.

Pierre était donc complétement absorbé dans

son travail. Penché sur un superbe vase rocaille où courait son pinceau, il reproduisait en ce moment l'un des plus jolis dessins de Chardin : un intérieur de ménage. Aussi, appréhendant un dérangement quelconque, fit-il un brusque mouvement de mauvaise humeur, lorsqu'il entendit frapper et tout aussitôt ouvrir sa porte.

La figure de notre artiste se rasséréna. Heureusement, le fâcheux se trouvait être une gracieuse fille blonde, de dix-huit ans; simplement vêtue d'une robe blanche et coiffée d'un chapeau de paille, elle n'en était que plus jolie. Dès qu'elle fut entrée, elle courut plutôt qu'elle ne marcha vers le peintre.

— Quoi ! c'est vous, mademoiselle ! à quel heureux événement dois-je l'honneur de votre visite? lui dit Pierre, qui s'était levé précipitamment.

— Ne vous dérangez pas, je vous prie, je n'en vaux réellement point la peine, dit-elle ; — puis se reprenant : — Oh ! le beau sujet que vous peignez-là ! quel coloris ! quelle vérité dans les détails ! combien papa sera content.... monsieur Pierre, vous...

— Je serais vraiment charmé de vous être agréable, mademoiselle, mais...

— Ah ! voici. Revenant tout à l'heure de faire ma promenade du matin dans les jardins, je ren-

trais par la grande porte, lorsqu'une dame venue en voiture demandait à vous parler. Le concierge à qui vous avez donné vos ordres, répondit froidement : « M. Garrot n'y est pas. » A cette réponse, non-seulement cette dame parut fort peinée, mais elle nous dit une foule de choses si singulières, si singulières!... que... tenez, par exemple, elle prétend être votre mère, votre seule mère... comme si quelqu'un pouvait avoir deux mères... puis, elle voulait absolument qu'on lui donnât votre clé; elle prétendait avoir le droit de monter chez vous, d'y attendre votre retour. Ignorant quelle peut être cette femme, qui dit se nommer Mme Jean-Jacques Rousseau et ne vous connaissant pas de mère, monsieur Garrot, j'ai prié cette dame de s'asseoir un moment. Je suis venue vous prévenir. M. Pierre comprendra...

— Parfaitement, parfaitement, mademoiselle ; non-seulement je comprends, mais en effet, je connais cette personne. Je vais la recevoir. Je vous remercie de tout mon cœur, mademoiselle, reprit l'artiste en offrant galamment pour sortir sa main à la jeune fille.

Ce fut en rougissant que Marguerite, l'unique enfant du directeur de la manufacture, accepta cette main. Conduite ainsi, elle descendit le grand escalier jusqu'au premier étage. Là, comme l'eût fait toute personne bien apprise, elle salua son

cavalier et rentra chez elle; c'était faire preuve de tact et de volonté. En cette circonstance, dans l'esprit de la jeune fille, la délicatesse l'emportait sur la curiosité.

Aussitôt que Thérèse eut aperçu Pierre descendant l'escalier, elle s'écria :

— Ah ! te voilà ! monsieur mon *fiot ;* c'est pas malheureux ! tu veux donc aussi faire le grand seigneur, toi, dis? tu défends ta porte à ta mère comme si *t'était* quelque chose. A quoi que ça te sert de faire des manières comme ça? crois-tu que t'en seras plus riche, hein?

Pierre ne répondit point d'abord à cette sortie peu parlementaire; néanmoins, toujours respectueux avec sa mère, en cette occasion, il prit tout simplement son bras et l'emmena dans une allée du jardin. Ayant ainsi échappé aux oreilles du cerbère de l'établissement, il put enfin parler d'une voix non contenue et fixer ses regards sur la figure étonnée de Thérèse.

— Ne vous avais-je pas dit, ma mère, qu'il me fallait regagner un peu du temps perdu; que la nature de mon travail ne souffre aucun retard? Soyez donc assez bonne, dorénavant, pour ne pas me déranger de la sorte, je vous prie. Que diable! ce n'est pas vous qui me nourrissez; vous ne m'avez même jamais nourri que je sache! donc, laissez-moi travailler en paix. A votre âge, on

doit savoir que le temps est la seule richesse de celui qui ne possède rien. Or, je sais votre adresse et je n'irai pas à Paris sans aller vous voir ; je vous promets autant de visites que vous en désirerez de moi, mais ne revenez point me déranger ici... Eh bien ! où en sont les affaires, notre Amélie se marie-t-elle décidément ?

— Tiens ! tiens ! comme tu me dis ça !... certainement qu'Amélie se marie ; même que le futur, qui s'appelle M. Tissot, veut t'avoir pour son garçon d'honneur... tiens ! puisque c'est lui qui m'a priée de venir te le dire. Ah ! tu inviteras tes deux frères et ta sœur la campagnarde ; je ne sais plus où ils sont, moi... oh ! mais, il faudra cependant se revoir d'ici là ; c'est de samedi en huit la noce.

— Bon ! c'est décidé ! je serai garçon d'honneur... j'écrirai aux frères, quoiqu'en vérité je ne sache trop... enfin ! est-ce là tout ce que vous aviez à me dire, ma mère ?

— Oh ! si fait ; j'ai encore quelque chose à te dire ; je ne suis même venue ici que pour ça. Tu verras...

— En ce cas, dites vite ou je vous quitte à l'instant.

— Da ! da ! doucement, mon petit.

— Mais parbleu ! comprenez-moi donc ; si vous voulez que le garçon d'honneur soit généreux,

trouvez bon, aussi, qu'il soit économe de son temps. Le temps, c'est tout ce que je possède, je vous le répète.

— Quel salpêtre du fais, va ! écoute... c'est M. Diderot qui veut te parler.

— M. Diderot? Eh ! que ne m'écrit-il, ou que ne vient-il me parler lui-même?

— Il est malade. Pour ça, il ne demeure pas loin d'ici, vois-tu? c'est la troisième maison à gauche en arrivant à Sèvres ; c'est là, tout près, tu demanderas chez M. Belle.

— M. Belle ! bien ! je me souviendrai parfaitement de ce nom. J'irai demain rendre une visite au vieil ami de mon père. Allons, ma mère, trouvez bon que je vous quitte. A dimanche matin...

Et tout en prononçant ces derniers mots, Pierre reconduisit Thérèse hors du jardin ; puis il s'esquiva par une porte latérale.

—Pauvres femmes que nous sommes ! Oh ! les hommes ! les hommes ! répétait la veuve de Jean-Jacques, en se dirigeant vers un fiacre qui l'attendait dans l'avenue.

Ici, nous croyons devoir laisser Pierre s'en retourner à ses occupations et Thérèse aller rejoindre son cher Montretout, qui l'attendait en vidant une pinte, dans un cabaret du pont de Sèvres.

XII

Tout être humain qui s'avance dans la civilisation s'éloigne de la nature. Cet axiome posé en principe, le lecteur nous permettra d'émettre quelques réflexions relatives à Jean Buteux, personnage dont nous allons nous occuper.

Intelligent et concevant vivement, parce qu'il n'était point dépourvu d'imagination, qu'eût-il fallu pour polir les angles trop saillants de ce garçon, pour en faire un homme du monde ? Rien autre chose que le secours de l'une des circonstances heureuses qui décidèrent si puissamment de la vocation de Pierre, son frère aîné. Un travail incessant, qui ne laisse de temps ni pour l'étude, ni pour la réflexion, finit toujours par annihiler les plus nobles facultés. Que de

génies ont vécu et sont morts sans se douter de leur puissance ! Or, quand un homme bien doué, comme l'était Jean Buteux, ne possède absolument que le pain quotidien que lui donne un travail écrasant, il faut à cet homme, pour qu'il puisse se produire dans son véritable jour, il faut, disons-nous, non-seulement de belles facultés, mais encore doit-il avoir une vocation innée, irrésistible. La vocation, c'est le poids déterminatif de toute valeur individuelle. Il est presque inutile de rappeler ici, qu'en pareil cas, pour la femme pauvre, dès qu'il s'agit de développer une aptitude exigeant un travail moral préparatoire ou continu, la lutte est bien autrement sérieuse.

Le lecteur a déjà pu s'en convaincre, la vocation de Jean Buteux, c'était la carrière militaire. Cet enfant qui, presque seul, avait appris à lire et à écrire en quelques mois d'hiver, pouvait, quoique n'étant d'abord que simple soldat, acquérir, dans les loisirs de la garnison, avec la manœuvre et la théorie, quelques éléments d'instruction, et arriver plus tard aux grades supérieurs. Nous pouvons l'affirmer avec certitude, les éléments d'un art ou d'une science suffisent à toute personne dont la vocation est innée ; les éléments sont à toute science ce que les clés sont aux portes : il ne faut que les tourner pour entrer.

A l'âge de vingt ans, Villon, qui ne savait encore que lire, pouvait déjà croire, sans se faire trop d'illusion, qu'un jour viendrait où lui, Villon, *le poète voleur*, serait aussi savant qu'un grand maître de l'Université.

Donc, pour nous, Jean Buteux était plus qu'un garçon d'esprit : c'était un homme à moyens. La société ne l'ayant point gratifié des ressources de l'homme civilisé, instruit, il possédait, par compensation, toute la promptitude de décision, la pensée inventive et l'instinct d'un sauvage de génie. Nous venons de le dire et nous le répétons à dessein : tout homme qui s'avance dans la civilisation s'éloigne de la nature.

Mais reprenons le cours des événements, au point même où nous les avons laissés.

Notre héros était à peine sorti par la fenêtre, que son imagination, comme un verre grossissant, fit une à une passer dans son esprit toutes les conséquences que pouvait avoir, pour sa compagne et pour lui, le double meurtre qu'il n'avait commis qu'à son corps défendant. Ce fut dans un temps d'arrêt, pendant sa fuite, que, par une pensée non moins rapide que la première, il put entrevoir le meilleur parti qui lui restait à prendre.

— *Jarnigué! as pas peur! i n' me pinceront pas!* Tiens bon, garçon ! se disait-il à chaque saut

qu'il faisait par-dessus les haies avoisinant la propriété de M. de Corancez.

Cette course par sauts et par bonds continuait depuis un quart d'heure. Comme la nuit était tout à fait venue, au lieu de battre la campagne, ainsi qu'il supposait que le ferait la maréchaussée, l'idée vint à Jean de rentrer immédiatement en ville. C'était logique. Bientôt, rencontrant à travers champs un petit sentier conduisant de Fontenay à Sceaux, il suivit cette voie; mais l'oreille au guet, en rampant dans les hautes herbes, en se faisant une égide de l'ombre des grands arbres. Finalement, neuf heures sonnaient lorsqu'il déboucha devant les premières maisons de Sceaux. On peut se le demander, dans une situation identique, un homme extra-civilisé, par exemple, pour parler le langage du temps, M. le bailli de Sceaux eût-il fait mieux?

Solide au poste, et certain que les soldats de la maréchaussée qui lui donnaient la chasse n'étaient point de retour, notre gaillard ne se dissimulait pas cependant que rentré en ville il pouvait rencontrer la brigade tout entière.

— Cré nom! m'est avis qu'i faut à toute force que je dise à Joséphine que je m'en vas; c'te pauvre petiote, ça va joliment la chagriner, dit-il.

Et arrachant d'une vigne, pour s'en faire un

bâton, un échalas tout entier, il entra résolûment dans un petit chemin de ronde au lieu de s'aventurer dans la grand' rue.

Ce chemin, sillonné de profondes ornières, avait été pratiqué dans des terrains vagues où aboutissaient plusieurs ruelles de la partie sud du bourg ; il attenait par l'une de ses extrémités à la place de l'église, située non loin du château. C'était dans un petit enclos dont le mur occupait tout un côté de l'une de ces ruelles, que demeurait la blanchisseuse où travaillait et logeait Joséphine.

Connaissant peu les êtres locaux, et d'ailleurs n'osant frapper à la grande porte, arrivé devant ce mur, Jean Buteux, dont la surexcitation continuait de plus belle, n'hésita nullement de procéder à l'escalade. Pour lui un mur franchi de plus ou de moins n'était pas une affaire.

Dès qu'il eut sauté dans l'enclos, notre évadé s'écria :

— Feu de Dieu ! c'est la chandelle de Joséphine qu'est allumée là-bas ! *As pas peur !* reprit-il, et se dirigeant vers un petit bâtiment perdu au fond de l'enclos, il alla frapper deux coups secs contre les carreaux de parchemin huilé où se réflétait la lumière.

— Tiens ! tiens ! pourquoi que tu *tapes* comme ça ? entre donc, lui fut-il répondu de l'intérieur.

Jean posa le doigt sur le loquet, poussa la porte et entra.

— Ah ! mon Dieu ! c'est pas Joséphine ; c'est un *houme !* s'écrièrent à la fois trois jeunes filles en chemise. Et l'une d'elles ayant éteint la lampe en soufflant dessus, notre joli garçon alla rudement se frotter le nez contre le manteau de la cheminée.

— Jarnigué ! *là ousque* je suis ? c'est donc pas ici qu'*a*lle reste, Joséphine ? cria l'intru d'une voix de Stentor.

— Joséphine ? c'est son tour de couler la lessive. Elle est à la buanderie, répondit de son lit l'une des trois blanchisseuses.

— Cré nom ! c'est-i ben loin, c'te quoi que vous dites ?

— Attends que je passe mon jupon et je vas t'y mener, grand benêt. Ecoute, tu prendras la première allée à ta main gauche en sortant ; il y a de la lumière au fond. Vas, vas, tu seras tout seul avec elle jusqu'au jour ; *a*lle t'aime ben, dà ! ta Joséphine, qu'*a*lle en est malade... Mais pourquoi que tu viens si tard ? Je crois que tu n'es pas encore si nicodème que t'en as l'air... Tiens, viens avec moi.

Ayant dit, l'une des trois donzelles, brune et solide lavandière de vingt ans, s'empara de l'un des bras de Jean et l'attira dehors.

— Vois-tu? entre là ; vas jusqu'au fond. Bonsoir, l'amoureux, bonne chance! reprit-elle. Et rentrant aussitôt, elle ferma la porte et poussa le verrou.

Resté ébahi dans l'obscurité, Jean se décida enfin à avancer; faisant un tour à gauche, il entra dans l'allée en tâtonnant. Les reflets d'un grand feu éclairaient en effet le fond de cette allée, où se trouvait la buanderie. Assez éloignée pour n'en point craindre la chaleur, Joséphine, assise sur un seau renversé, ne dormait que d'un œil, adossée contre un cuvier.

— Joséphine, tu dors!... me v'là, moi, dit Jean en posant une main sur l'épaule de sa sœur.

— Quoique c'est? quoique c'est?... Tiens! c'est toi, Jean! Pourquoi qu' te v'là à c'te heure?

— Me v'là, me v'là, parce que... parce que la maréchaussée me cherche... Tu sais les deux hommes que j'ai *escoffiés* dimanche, c'est pas ma faute... mais je veux pas me faire empoigner, moi ; on ne sait pas quand on sort de *leux* mains à tous ces gens de justice. Ecoute, puisque t'es ma sœur ou ma femme... nenni, t'es ma femme, faut me suivre tout de suite, planter tout là... Si tu peux pas, eh ben tu viendras me rejoindre à Saint-Julien-du-Sault, c'est entre Sens et Joigny; le coche y passe tous les huit jours... Voyons,

voyons, lève-toi, la maréchaussée me cherche. J'ai sauté par-dessus je sais pas combien de murs pour venir te voir. Tu sais que je t'aime, que t'es ma femme... Décide-toi, prends tes nippes et ton argent, puis, filons.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! que me dis-tu là, mon pauvre Jean?

— Je dis, je dis qu'i faut se dépêcher. Veux-tu me suivre, oui ou non?

— Mais, mais, mais, comme ça, tout de suite? pour aller j'sais pas où... et la lessive?

— Et la maréchaussée!... qui te prendrait peut-être aussi, toi! n'étais-tu pas avec moi, dimanche?

Cette dernière considération parut péremptoire à Joséphine. Fille de cœur et sincèrement attachée à l'homme de son premier amour, elle réfléchit un moment, puis elle reprit d'un ton résolu :

— Vas m'attendre sous le grand arbre où j'étions hier soir... Mais, mais, as-tu ton argent, toi?

— Oui, mon argent *n'a* pas sorti de ma ceinture ; j'ai trente-quatre livres.

— *Alorsse*, à la grâce de Dieu! allons! embrasse-moi...

Jean Buteux et Joséphine Blot s'embrassèrent; ils s'embrassèrent avec l'effusion sympathique d'un frère et d'une sœur qui se revoient après une

longue absence, avec l'ardeur amoureuse de jeunes époux dans la première période de leur lune de miel. Pendant quinze ans, l'un et l'autre se disaient souvent, en parlant de cette étreinte, solennelle pour eux, et restée gravée dans leurs souvenirs :

— Dis, te souviens-tu, comme nous nous sommes embrassés à Sceaux? Ah! comme j'nous aimions! comme j'nous aimions dans ce temps-là!

Enfin, l'amoureux qui savait de quoi il retournait pour *eux deux*, rompit le premier le silence délicieux qui suivit cette adorable embrassade.

— Non de nom, comme je t'aime! ma Joséphine, oui que je t'aime! vas! je serons ben heureux tous les deux! A tout à l'heure, sous l'arbre, là, je causerons; en attendant, *je vas* me cacher sous les groseillers.

— Mais, où vas-tu? C'est pas par là qu'est a porte; viens par ici.

— Dans une heure, sous l'arbre! *as pas peur!* répondit Jean.

Et, s'élançant d'un bond sur le mur, il tomba bientôt sur ses pieds dans la ruelle extérieure.

— C'est un fameux gars, tout de même, mon Jean! oui, que c'est un fameux gars! répétait la jeune fille, pensive et fière tout à la fois. Allons, reprit-elle, je vas faire mon paquet, puis j'irai

réveiller Georgette, pour qu'*alle* vienne couler la lessive. Jean m'attend, oui, qu'il m'attend sous l'arbre, répétait-elle en se dirigeant vers le dortoir que nous connaissons.

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, l'assassin et sa complice arrivaient à Corbeil, le corps harassé de fatigue et l'âme pleine d'anxiété; mais le soir venu, ils s'embarquaient libres et joyeux sur le coche d'Auxerre.

C'était bien la peine! Ce même jour, dès le matin, le lieutenant de police de Paris donnait l'ordre de cesser toutes poursuites contre Jean Buteux. Les cadavres des deux voleurs ayant été parfaitement reconnus par des agents de la police de sûreté, il était évident que l'apprenti maréchal venait, au péril de sa vie, de débarrasser la société de deux brigands extrêmement dangereux.

XIII

Solide et de ce style simple et sévère que nous aimons à retrouver dans les constructions civiles exécutées pendant la première moitié du dix-septième siècle, la maison de M. Belle, sise à Sèvres, était un modèle parfait de cette architecture. Vaste comme un château, cette villa remplissait, sur une largeur de trois cents mètres, avec ses dépendances, son jardin et son parc, tout l'espace compris entre la route de Paris à Versailles d'un côté, et, de l'autre, le versant nord du coteau de Bellevue.

Attenant au principal corps de logis par une galerie couverte, mais néanmoins séparé de ce bâtiment par la largeur de la cour, s'élevait un pavillon habitable auquel faisaient face les écuries

et le colombier. C'était dans ce pavillon, élevé d'un seul étage, et dont les fenêtres de derrière avaient vue sur le jardin, qu'habitait, lorsqu'il se permettait les douceurs de la villégiature, Denis Diderot, le chef des encyclopédistes.

Il était dix heures du matin.

Assis dans un fauteuil à la Voltaire, entouré de nombreux in-folios et de paperasses dont il faisait litière, le philosophe méditait la tête dans ses mains, les coudes appuyés sur la table de son bureau. Déjà dix fois, depuis le matin, l'écrivain avait trempé sa plume dans l'encrier sans avoir encore réussi à trouver le tour d'une phrase. En ce moment, trop préoccupé de sentiments personnels, son esprit ne pouvait, malgré les efforts de sa volonté, suivre dans leurs capricieuses évolutions les spéculations de sa pensée. Contenu devant autrui mais irritable devant lui-même, cet homme supérieur à tant de titres n'avait aucune force pour lutter contre ses faiblesses. Chaque soir il se reprochait ses moindres peccadilles de la meilleure foi du monde, et cela pour recommencer chaque matin. Esprit plein de travers et d'originalité, Diderot n'en possédait pas moins, abstraction faite de son immense savoir, de son grand talent d'écrivain, une âme remplie d'abnégation, un cœur noble, sensible et généreux.

Qu'on nous permette ici quelques mots de bio-

graphie sur cette personnalité, l'une des plus puissantes du dix-huitième siècle.

Fils d'un coutelier de Langres, Denis Diderot naquit dans cette ville en 1713. Mis au collége par des parents qui n'étaient que de laborieux artisans, il y fit des études aussi rapides qu'elles furent solides et brillantes. A quinze ans, ayant achevé ses humanités, mais ne se sentant aucune vocation pour les professions dites libérales, il ceignit le tablier de l'ouvrier, se mit bravement à l'établi de son père et fit des couteaux. C'était peine inutile, car l'assujettissement et l'ennui ne tardèrent point à lui faire grimacer d'effroyables bâillements. Témoin de cet ennui si profond, le père Diderot conduisit son cher fils à Paris et le fit entrer au collége d'Harcourt. De plus en plus studieux, Denis suivit dans cet établissement un cours sérieux d'études des sciences positives. L'année suivante, mis de rechef en demeure de choisir un état, voici la réponse qu'il faisait à son père :

« L'état de médecin ne me plaît pas parce que » je ne veux tuer personne; celui de procureur est » trop difficile à remplir délicatement. Quant à la » profession d'avocat, elle me plairait davantage » si on n'était pas forcé de s'ccuper toute sa vie » des affaires d'autrui. Donc, pour couper au plus » court, je ne veux rien être du tout. J'aime l'é-

» tude; je suis fort heureux, fort content; je ne
» demande pas autre chose. »

Et, sur cette belle réponse, le papa Diderot supprima net la pension qu'il faisait à Paris à monsieur son fils.

Ici commence pour Denis Diderot une lutte plus sérieuse, plus terrible peut-être qu'il n'avait osé la supposer. A dix-huit ans, âge où les passions et les appétits sont nombreux pour un jeune homme habitué au confortable et dont la volonté est de rester honnête, c'est jouer trop gros jeu que de s'affranchir du joug paternel. Dénué de toute ressource, notre philosophe ne tarda point d'avoir faim, de passer, durant l'hiver, de tristes nuits à la belle étoile. Cependant, cette instruction, nous pourrions dire ce capital, jeté dans la tête de son fils par le coutelier de Langres, ne pouvait rester improductif dans un temps où le savoir ne courait point les rues. Tour à tour écrivain public et solliciteur, précepteur et folliculaire, on le vit combattre la misère avec des armes courtoises et de fort belle humeur. Du reste, pour lui comme pour tous les philosophes, le malheur, comme l'université, avait aussi ses enseignements.

Bientôt, pourtant, relevé à ses propres yeux par un travail opiniâtre, Diderot ne tarda point, par le même fait, de recouvrer les bonnes grâces de son père, mais surtout de sa chère *maman*, qui

ne l'avait jamais totalement abandonné. Cependant, ce fut dans un état encore bien précaire, puisqu'il ne pouvait disposer que de deux jours l'un des six sous nécessaires pour prendre sa demi-tasse et voir jouer aux échecs au café de la Régence, que, devenu amoureux fou, il fit un mariage d'inclination. Notons que Mlle Malville, qu'il épousa, était presque aussi pauvre que lui; pourtant sa traduction de l'*Histoire de la Grèce*, qu'il publia en 1745, lui rapporta cent écus. Encouragé par cet essai, Diderot procéda au catalogue de ses *Œuvres complètes* par l'audacieuse idée de l'*Encyclopédie*.

Homme de plaisir et travailleur infatigable, Diderot se livra sans relâche pendant trente ans à ces deux oocupations : travail et galanterie. Or, voulant abréger cette esquisse biographique autant que possible, nous ne pensons pas plus devoir reproduire le catalogue des œuvres de notre auteur qu'insérer ici la liste de ses maîtresses. Donc, qu'il nous suffise d'affirmer qu'indépendamment de l'*Encyclopédie*, les œuvres de Diderot furent cyclopéennes. De tous ses contemporains, seuls trois hommes de génie purent balancer, égaler la gloire de Diderot par leurs travaux; ces hommes se nommaient d'Alembert, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau.

Diderot avait connu Jean-Jacques avant le

voyage que ce dernier fit à Venise, ils se revirent. Du même âge, issus de petits bourgeois frisant le prolétariat ou de prolétaires frisant les bourgeois, tous deux étaient à quarante ans aussi pauvres qu'ils étaient passionnés, aussi capables et instruits l'un que l'autre. Pourtant ils ne devinrent inséparables qu'au jour où Grimm, autre personnalité bien tranchée, vint cimenter et compléter cette trinité de trois hommes étranges, ayant chacun leur marotte, travaillant bien et buvant mieux.

Ce coup d'œil rétrospectif nous semble suffisant; revenons aux événements.

Diderot attendait Pierre Garrot depuis plus d'une heure, et l'ennui que produisait cette attente horripilait ses nerfs. Voyant l'inutilité de ses tentatives de travail, le philosophe se disposait à aller faire un tour de jardin lorsqu'il entendit sonner. La servante alla ouvrir, Pierre Garrot fut introduit immédiatement.

C'était pour la première fois que ces deux personnages de notre histoire se trouvaient absolument seuls en présence. Tous deux se faisaient en conscience une haute opinion l'un de l'autre; cependant, chacun d'eux se faisait aussi, *in petto*, une plus haute idée de lui-même. Toutefois, bien certains d'être compris, ils se mirent parfaitement à leur aise, sans trop se faire de compliments.

C'est le propre des esprits supérieurs de rechercher la superiorité; on n'est jamais mieux jugé que par ses pairs.

Voici quelles furent, à cette entrevue, les paroles qu'échangèrent l'artiste et le philosophe :

— Vous voilà donc enfin! exclama le vieillard. Jeune homme, mieux vaut tard que jamais. Diable! si l'on ne vous avait relancé jusque dans votre capharnaüm, vous laissiez mourir le vieil ami de votre père sans lui rendre une seule petite visite. Vraiment, vous vous en seriez repenti; car même sans vous avoir revu, j'étais bien décidé à vous léguer en mourant ma bibliothèque tout entière. Avouez qu'en ce cas vous auriez eu un remords?

— Nullement. On n'a de remords qu'alors que l'on a commis une mauvaise action. L'action de vous oublier n'eût constitué qu'un simple oubli, il me semble.

— Sans doute; mais l'action d'oublier une personne qui nous aime prouve toujours à notre raison la sécheresse de notre cœur. Il est des âmes tendres que le remords assaillirait à moins.

— Eh! la philosophie admet-elle que les âmes vraiment tendres, par conséquent sensibles, aient plus de droits à l'amitié que les âmes froides et logiques? Pour mon compte, et cela afin de parler comme tout le monde, je vous dirai que, ne pouvant partager mon cœur, fait tout d'une pièce, je ne

me sens nul besoin de nouvelles amitiés. Pourtant, si le hasard me faisait rencontrer quelque part, dans le monde, un ami digne de moi, cet ami, je le garderais nonobstant ses défauts.

— Nonobstant ses défauts!... il vaudrait beaucoup mieux, je pense, que cet ami n'eût point de défauts.

— Pardon. Un être sans défaut me ferait rougir des miens. L'amitié ne peut exister entre deux âmes bien nées qu'à cette condition seulement, qu'elle sera cimentée par un sentiment ardent et réciproque d'égalité.

— Bravo! oh! digne fils d'un philosophe! vous êtes plus sage que lui... vraiment!

— Moi! comment? Pourquoi suis-je plus sage que mon illustre père, que Jean-Jacques Rousseau?

—Je vous dirai cela après déjeuner; venez, je veux vous présenter à M. Belle. Eh! voyez, il se promène tout justement dans le jardin; allons le rejoindre.

Charmé d'échapper sans plus de préliminaires à cette conversation, qui le fatiguait sans lui rien apprendre, Pierre prit silencieusement le bras de Diderot et se laissa conduire. Cette familiarité et ce laisser-aller ne déplurent point au philosophe.

— Au moins celui-ci met ses principes d'égalité en pratique, se dit-il.

Et tous deux traversèrent la cour pour se rendre au jardin.

Ils n'étaient plus qu'à quelques pas de M. Belle, qui lui-même venait à leur rencontre, lorsqu'ils s'entendirent appeler de la sorte :

— Ohé! ohé! les autres! attendez-moi donc; me v'là, moi, monsieur mon frère. Je suis Louis Vindret; est-ce que tu ne me reconnais pas?

Puis aussitôt Louis, accourant tout essoufflé, vint en souriant et son bonnet à la main, se jeter au milieu d'eux.

— Cré coquin! qu'y fait chaud! dit-il en s'essuyant le front. — J'aurais tout d'même pris un coucou à la place Louis XV, si c'était pas que samedi faut se *caler* pour le mariage de notre sœur. Tiens, lis, v'là ce que le futur t'écrit. C'est la mère qui m'envoie, et même qu'elle veut venir demain matin *pour te causer*, si tu ne veux pas la voir ce soir.

Ayant dit, et les trois bourgeois s'étant groupés, le prolétaire leur fit une profonde révérence.

— J'ai vu ce garçon-là quelque part... Ah bon! j'y suis, pensa tout haut le philosophe.

— Bien, bien, Louis, je lirai ce billet-là tout à l'heure; tu dois être fatigué, va m'attendre ici à côté, à l'auberge de la Croix-Blanche. Fais-toi servir un bon déjeuner; je ne tarderai pas à aller te rejoindre, répliqua Pierre.

— Dam! je veux ben aller déjeuner; mais tu paieras, toi... tu sais que...

— Oui, va, va! Ah! qui est-ce qui t'a dit que tu me trouverais ici?

—C'est le portier de la fabrique; il disait même que je ne pourrais pas *te causer;* je peux ben *te causer*, n'est-ce pas, puisque t'es mon frère?

—Certes... Je voudrais être roi rien que pour pouvoir causer avec tout le monde. Va, va m'attendre; j'irai tout à l'heure t'accompagner jusqu'au pont.

Louis Vindret s'éloignait en sifflant lorsque nos promeneurs arrivèrent à l'entrée du jardin. Mme Belle et sa fille, qui s'y promenaient aussi, vinrent à leur rencontre.

Après les salutations, les compliments d'usage et la présentation de l'artiste par Diderot, ce dernier dit à M. Belle :

— Eh bien! eh bien! ces greffes de l'an passé, ces belles greffes dont vous me parliez tant, ont-elles réussi?

— Parfaitement, monsieur Diderot, parfaitement réussi. Cette année-ci serait admirable pour les arbres fruitiers sans les maudites chenilles.

— Que voulez-vous, mon cher horticulteur?... si la nature a créé les chenilles, c'est probablement afin qu'elles vécussent, afin que, devenant papillons, elles créassent par elles-mêmes, fleurs

vivantes et ailées, une charmante distraction aux riches propriétaires, ainsi qu'à leurs petits enfants... en attendant qu'ils soient grands...

— Bah! bah! alors, selon vous, Dieu pensait accomplir des chefs-d'œuvre en créant les chenilles?

— Sans doute; des chefs-d'œuvre tout aussi parfaits dans leur genre que vous et moi dans le nôtre, répondit le philosophe en riant.

— Pardon, monsieur, pardon, ajouta Pierre, moitié sérieux, moitié souriant. J'ajoute de plus que l'échenillage est un acte barbare, au point de vue des chenilles, bien entendu. Nous nous en débarrassons tout simplement parce que nous sommes les plus forts; mais nous n'avons ni le droit de les tuer ni même celui de les déranger. Comme nous occupons notre place dans la nature, ces insectes occupent celle qui leur a été assignée par le Créateur dans l'ordre de la création. J'ai lu quelque part que quatre cents millions d'Asiatiques, suivant la religion de Bouddha, respectent la vie des chenilles et de tous les insectes en vertu de ce précepte de tous les évangiles : « *Tu ne tueras point.* » Or, il est donc bien entendu que, si les chenilles avaient des tribunaux, elles ne vous pardonneraient point comme nous vous pardonnons.

— Prenez-garde, monsieur, vous écrasez du

pied un magnifique scarabée, observa malicieusement la belle madame Belle.

— Balivernes que tout cela! Allons déjeuner, répliqua l'amphytrion.

Commencée avec beaucoup d'entrain et de gaîté, la conversation se maintint sur le même ton pendant tout le temps du repas. Simple et sans prétentions quoique un peu paradoxal, Pierre plut infiniment à ses hôtes. D'abord, il plut au mari parce qu'il buvait, pour nous servir de l'expression de son époque, *sec et souvent;* il plaisait à madame parce qu'il était jeune et spirituel; à la jeune fille, qui n'avait que quinze ans, on ne sait trop pour quelle raison il lui plut... Bref, charmé de voir son protégé prendre de prime-abord, chez M. Belle, le titre d'ami de la maison, Diderot profita de la diversion que fit au salon l'arrivée inattendue de deux visiteurs pour emmener Pierre au jardin.

— Je veux vous parler d'une affaire sérieuse d'où peut dépendre votre avenir, lui dit-il, dès que tous deux se furent assis sur un banc à l'ombre des grands arbres.

— Parlez, maître, parlez; mais apprenez-moi sans plus tarder, comment il se fait que je sois plus philosophe que mon illustre père, que J.-J. Rousseau.

— Je ne vous ai point dit que vous êtes plus

philosophe que Jean-Jacques; plus philosophe que votre père, ai-je dit.

— Comment! comment! Jean-Jacques Rousseau n'était-il donc pas mon père?

— Vous allez le savoir; laissez-moi m'expliquer. Ecoutez avec attention. D'ailleurs, je vais être laconique.

J'aurai soixante-cinq ans révolus au mois d'octobre. Je possède sans trop l'avoir cherchée une modique fortune gagnée par moi; car, pour mon patrimoine, je puis affirmer sans crainte d'être démenti, que je l'ai bel et bien jeté par les fenêtres. Le culte de la famille suffisait à mon cœur. Quant au point de vue matériel, ainsi que vous, je n'ai jamais voulu rien devoir qu'à moi-même.

J'avais donc votre âge il y a 34 ans. Alors, comme aujourd'hui, je travaillais assez pour avoir besoin de distraction. Heureux par les résultats que j'obtenais chaque jour, ma gaîeté plus que mes productions littéraires me produisit dans le monde. Au nombre des hommes déjà célèbres ou qui le devinrent par la suite, et dont je fis la connaissance vers 1745, Jean-Jacques Rousseau tient la première place dans mes souvenirs.

Pauvres tous deux et du même âge à quelques mois près, nous possédions des trésors d'affection, d'enthousiasme l'un pour l'autre; aussi devînmes-nous inséparables. Les preuves d'amitié que nous

nous donnâmes réciproquement furent nombreuses, et, j'ose l'affirmer, le survivant ne fut pas le moins sympathique. Différents de tempérament et de caractères, nous nous touchions par vingt autres points de contact. Oui, car indépendamment de notre amour pour l'étude, tous nos goûts, tous nos travers, nos plaisirs et nos passions étaient les mêmes. On ne saurait imaginer la joie que nous ressentions à nous revoir, lorsque parfois il arrivait à l'un de nous d'être plus de trois jours absent de Paris.

J'ai prononcé à dessein ce mot d'absence; c'est à propos d'un voyage que Rousseau fit à Corbeil avec M. Dupin de Francueuil que je vous fais cette sorte de confession.

Ce voyage ne devait durer que trois jours; il dura plus du double. Un matin, je reçus de mon ami une lettre pleine de jolies choses où il m'annonçait ce retard forcé. Entr'autres gentillesses, il était dit dans cette lettre : — « Vas porter un demi-louis à ma Thérèse ; je crains de ne pas lui avoir laissé assez d'argent. » Cette commission, je la fis avec plaisir, un plaisir infini, vraiment ! car, n'ayant plus moi-même que cette pistole, je tenais à honneur d'en faire un héroïque sacrifice à l'amitié.

Donc, sans laisser à ce bon sentiment le temps de se refroidir, je courus tout d'une haleine rue

de Grenelle-Saint-Honoré; déjà, je franchissais quatre à quatre les marches d'un escalier bien connu, lorsque arrivé au second étage, Mme Levasseur m'arrêta :

— Qu'est-ce qu'il y a? où courez-vous comme cela? me dit-elle.

— Il y a, répliquai-je, que Rousseau ne sera de retour que dans trois jours; je suis chargé de porter un demi-louis et cette nouvelle à Thérèse.

— Elle est encore au lit, je crois ; tenez, prenez la clé. Je vais jusqu'au marché des Prouvaires; je reviens à l'instant.

Je prends la clé, je monte, j'ouvre, j'entre. Thérèse en effet ne faisait que de se lever. Vêtue d'un simple jupon blanc et le buste entièrement nu, elle se prélassait devant un trumeau, s'épongeait, se lavait avec amour les épaules et la poitrine. Il y a plus de trente ans de cela; pourtant il m'en souvient, quelle poitrine!! Il y a mille à parier contre un que la belle épouse de Putiphar n'eut jamais le quart des attraits que Thérèse possédait alors ; dans le cas contraire, j'ose l'affirmer, le chaste Joseph, oui, Joseph lui-même eût laissé tout autre chose que son manteau dans les bras de la syrène !!... Que vous dirai-je de plus? à quoi bon maintenant vous parler de la commission dont j'avais été chargé?

— Certes, c'est tout à fait inutile... mais dites-

moi, je vous prie, si vous le savez, quels ont été à cet égard, je veux dire à l'égard de ce souvenir de jeunesse, les sentiments de Thérèse?

— A cet égard, les sentiments de Thérèse ont toujours été inspirés par vous... votre mère, je pense, n'est pas plus dénaturée qu'une louve.

— La confession est jolie! digne en tout point du temps où nous vivons; elle m'a beaucoup amusé.... O philosophe! s'il m'appartenait de vous pardonner ce gros péché, je vous le pardonnerais de bon cœur, vraiment!... Ainsi, selon vous, avec mes noms de Rousseau, de Garrot et d'enfant du bon Dieu, je me nommerais encore?...

— Tiens! que t'es bête! t'as ben assez d'esprit pour savoir comment que tu t'appelles. Viens-nous-en; v'là deux heures que je t'attends à l'auberge, dit en l'interrompant Louis Vindret, qui depuis plus d'une minute écoutait le père et le fils, sans que l'un et l'autre se fussent doutés qu'il était là..

—Tu as raison, frère, retournons-nous-en chacun à notre besogne. Et s'étant levé, Pierre ajouta:

— Monsieur Diderot, pardonnez-moi de n'avoir pas accueilli avec plus d'effusion la confidence que vous venez de me faire... Que voulez-vous, je m'étais fait la douce illusion de me croire le fils de l'auteur d'*Émile ;* il m'en coûte de la perdre, mais...

— Mais?... interrompit le philosophe.

— Mais Pierre Garrot, l'enfant trouvé, n'en salue pas moins avec respect le créateur de l'*Encyclopédie*.

— Vous avez raison, mon garçon, saluez le créateur de l'*Encyclopédie;* faites mieux, honorez-le, car je souhaite que vous puissiez porter votre conscience aussi facilement que je porte la mienne : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*

Le philosophe et l'artiste s'étant salués de nouveau, les deux frères s'éloignèrent, laissant le vieillard encore assis sur le banc essuyer avec son mouchoir la sueur froide qui découlait abondamment de son front chauve.

XIV

Retardé de huit jours pour quelques défauts de formalités, le mariage d'Amélie Niel et de Paul Tissot n'eut définitivement lieu que le 2 septembre. La bénédiction nuptiale leur fut donnée à l'église des Missions-Étrangères, succursale de l'église paroissiale de Saint-Thomas-d'Aquin. Partis de la sacristie vers deux heures de l'après-midi, les trois fiacres où étaient montés les mariés, leurs parents et leurs témoins, se dirigèrent vers la rue de Sèvres. Là, prenant la direction de Vaugirard, ils se rendirent à la Sablonnière, petit hameau dépendant de cette commune. Arrivée devant l'auberge de l'*Image Notre-Dame*, la société, qui était attendue, fit irruption dans un jardin qu'ombrageaient quatre tilleuls rabougris.

Là, s'étant rafraîchi, on préluda comme d'ordinaire, par quelques menuets et entrechats, à l'éternel repas de noces.

Quel était en ce jour, à la Sablonnière, le boute-en-train de cette société hétérogène ? C'était notre vieille connaissance, le docteur Tissot, de Paris, qu'il ne faut pas confondre avec son confrère, son contemporain et homonyme de Lausanne, auteur d'un livre trop connu. Instruit, bon, doux et serviable, le médecin en chef de l'hospice Saint-Philippe-du-Gros-Caillou était peut-être l'homme le plus gai du siècle. Chez lui, le sérieux ne se manifestait qu'alors seulement qu'il pratiquait une opération chirurgicale où la science et l'humanité étaient intéressées.

— Ce n'est pas moi qui ai fait le monde, mais celui qui l'a fait devrait au moins s'en occuper, disait-il. Et, procédant par le doute, cet homme de bien ne faisait de mal avec son bistouri qu'afin de procurer un notable soulagement à ses malades.

En mariant son neveu, en le faisant époux selon son cœur, le docteur Tissot rendait toute sa famille heureuse ; car ce cher neveu résumait à lui seul une succession d'êtres chéris, trop tôt, pour lui, disparus de ce monde.

Or, à l'exception des mariés et de Thérèse, de Pierre et de Louis Vindret, à cette noce, le

docteur faisait plutôt danser de ses connaissances que de celles du lecteur. Tout entier à son rôle de père noble, ayant pour ce soir jeté la médecine aux orties, notre savant se donnait de la danse à cœur joie, riait comme un fou, s'amusait comme un enfant.

Quinze ou seize personnes s'égayaient donc ou cherchaient à s'égayer dans ce petit jardin de l'auberge de l'*Image Notre-Dame*. A Paris, dans ces sortes de solennités de famille où, à des titres divers, se glissent toujours des étrangers, l'attente du repas paraît en général fort longue. Ce fait s'explique par l'absence d'une effusion complète, d'une liberté absolue. En un mot, on n'est pas chez soi.

— Messieurs et dames, à table ! vint enfin crier le maître d'hôtel.

De cet instant seulement, pour beaucoup de gens, commence la solennité du mariage. Ainsi en fut-il pour la majorité des invités de la noce d'Amélie.

Cependant, comme cela arrive toujours lorsqu'on se met à table à des heures exceptionnelles, ce ne fut guère qu'à la nuit tombante, au dessert, après que les garçons eurent allumé deux quinquets fumeux et posé quatre bougies sur la table, que l'expansion et la gaîté des convives déployèrent leurs ailes. Alors les plus soucieux déridè-

rent leurs fronts, alors on remarqua que la mariée elle-même, que notre jeune nonette, avait le teint animé, de fins sourires, des yeux brillants, et qu'elle trouvait aussi son petit mot pour rire. Ah ! c'est que jamais encore cette douce fille de Dieu ne s'était trouvée à pareille fête ! mais de cette fête, elle en était la reine ; c'était elle la mariée !... On le voit, la félicité humaine peut dépendre de presque rien... Deux quinquets et quatre chandelles rendent parfois vingt personnes heureuses.

Bientôt, prenant de plus lestes allures, la conversation devint générale de voisines à voisins. C'était un feu roulant, un tohu-bohu de paroles, qui, abstraction faite du respect déféré aux aînés, dénotaient le laisser-aller le plus parfait. Là, une jeune demoiselle critiquait les mains ou la mise de celle-ci, un monsieur admirait la trogne de celui-là, un autre buvant coup sur coup, commençait vingt chansons sans se souvenir d'aucune. Bref, tout le monde voulant être écouté, tout le monde parlait à la fois. Vraiment, si jamais les hommes venaient à perdre leurs dernières notions d'égalité et de fraternité, ils retrouveraient, sans nul doute, autour d'une table bien servie, ces admirables sentiments.

Contrairement à Louis Vindret, le ciseleur, qui n'arrêtait son flux de paroles qu'afin de vider son

verre ou de mordre dans une pêche, son frère, Pierre Garrot, lui, ne desserrait pas les dents. Pourtant, si parfois il lui arrivait de sourire, c'était avec une pointe de dédain ou de sarcasme des mieux caractérisés.

On venait de se partager en faveurs la jarretière de la mariée; un enfant était allé chercher ce ruban sous la table. Quoique attendu, cet incident n'en redoubla pas moins l'hilarité et les quolibets des plaisants. Désirant mettre un peu d'ordre dans ce pêle-mêle de mots incohérents, le docteur Tissot trouva bon de s'adjuger la présidence de cette espèce de goguette. Frappant donc trois coups du plat de son verre sur la table, il appela, par ce procédé, l'attention et le silence des convives.

— Messieurs et mesdames, dit-il, la demoiselle d'honneur, cousine du marié, veut bien avoir la complaisance de nous faire entendre sa jolie voix; elle attend un peu de silence de votre courtoisie.

Le silence s'étant établi comme par enchantement, la voix de la demoiselle d'honneur se fit entendre. Cette voix, sans étendue, était, par compensation, pure, suave, vibrante. Du reste, le morceau qu'elle chanta se recommandait lui-même par une excellente facture; à la date où nous en sommes, il passait à bon droit pour un

chef-d'œuvre. C'était l'ouverture de l'opéra du *Devin de village* de Jean-Jacques Rousseau. Alors tout le monde en France savait par cœur, paroles et musique, cette ariette, commençant ainsi :

> J'ai perdu mon serviteur,
> J'ai perdu tout mon bonheur.

— Bravo ! bravo ! bis ! bis ! répétait-on unanimement en claquant des mains.

— Que c'est beau ! que c'est beau ! et dire que c'est mon pauvre défunt qu'a fait ça ! s'écria Thérèse.

Ayant bissé le dernier couplet de son ariette, la chanteuse salua de la tête avec un petit air de satisfaction.

Ici, le verre du président remplissant l'office de sonnette et résonnant de nouveau par trois fois, cloua dans leurs demeures respectives bon nombre de langues qui recommençaient à s'agiter.

— La parole est au marié, reprit le président. Il voudra bien nous chanter quelques couplets de sa composition. La musique des paroles que nous allons entendre est encore de Jean-Jacques Rousseau ; elle est extraite de l'opéra des *Muses galantes*, autre chef-d'œuvre du grand maître. Ecoutez !

Espèce d'épithalame, les couplets du marié

furent d'autant plus applaudis qu'ils avaient été faits pour la circonstance. On répétait en chœur ces deux vers du refrain :

> Jamais l'Amour, dans son délire,
> N'offrit des fleurs à l'Amitié.

Pendant ce chœur, les convives qui faisaient face à la porte virent entrer Montretout.

Trop échauffés pour faire la moindre attention à la présence de l'intru, les buveurs unirent leurs voix à celles de leurs voisins.

— C'est le tour du garçon d'honneur ! c'est le tour du garçon d'honneur ! c'est lui qui doit chanter. Il est le fils aîné de Jean-Jacques Rousseau, criait-on de toutes parts.

Pierre se leva et le silence se rétablit.

— Messieurs et mesdames, dit-il, je fais des vœux sincères pour le bonheur des jolis époux que nous fêtons ici. Frère de la mariée, tant que je vivrai la mariée pourra compter sur moi comme sur un frère bien-aimé. C'est dire assez, je crois, que je suis heureux de me trouver au milieu de vous, et que je suis vraiment reconnaissant de l'honneur que vous voulez bien me faire en me donnant la parole après le marié, mon excellent beau-frère ; vous m'avez donné la parole pour chanter, mais avec votre permission, je vais en user pour parler seulement. Daignez, s'il vous plaît, m'accorder votre attention.

— Ah ! mon pauvre Pierre ! quel malheur que ton père ne t'ait pas connu et élevé lui-même ! quel avocat tu aurais fait ! exclama Thérèse interrompant l'orateur.

— Dam ! faut croire que le pain était bien cher dans ce temps-là ; sans ça, son père ne l'aurait pas abandonné, lui répondit sa voisine.

— Oui, c'est drôle tout de même qu'un homme qu'était un savant vous flanque comme ça ses enfants à l'hôpital, répliqua l'une des vieilles amies de Thérèse.

Ici le verre du président fit entendre trois coups précipités.

— Non, mille fois non, madame, repartit Pierre vivement, — non, J.-J. Rousseau n'a pas plus manqué au simple bon sens qu'il n'a failli à la simple logique en mettant ses enfants à l'hôpital. Comme ses œuvres immortelles, cet acte de sa vie privée prouve l'immensité de son génie. Je vous le demande, comment peut-on croire que cet homme qui, comme Vincent de Paul, ne sortait de chez lui que pour faire le bien, que cet homme studieux, tout entier aux abstractions, pût acquérir une fortune ? Comment croire que les idées d'un homme de génie aient été tellement petites, tellement basses, qu'elles aient pu lui permettre de mettre sou sur sou de côté ? Et cela tout simplement afin de laisser un héritage à ses

enfants, qui peuvent fort bien travailler. Ces idées, oui, J.-J. Rousseau ne les avait pas; au contraire, il pensait que, comme lui, ses enfants ne devaient rien demander qu'à eux-mêmes. Comme chacun de nous, Rousseau n'appartenait qu'à sa nature, nature tout exceptionnelle dans notre humanité. En disant à la société : « Je te lègue mes œuvres; prends mes écrits et mes enfants; fais-les grandir à force d'utilité, » le philosophe avait mille fois raison; car enfin, dans l'état de société, l'homme se doit à ses semblables. Mais, supposons un moment que telle n'ait pas été la pénsée de Rousseau, je vous le demande, quel est celui des cinq enfants de cet homme illustre; quel est celui des trois qui sont ici, par exemple, qui oserait se charger de porter un nom écrasant, de souder un fleuron de plus à cette couronne immense, que seule la tête du père pouvait ceindre?... Aucun, je suppose, puisque je recule, moi!... Oui, en les déshéritant de son nom, Rousseau voulut que ses enfants fussent du peuple, c'est-à-dire utiles dans la mesure de leurs forces; il voulut qu'ils courussent dans la carrière avec leurs seuls instincts. Homme de bien, Rousseau avait la conviction qu'il n'avait pu procréer des monstres; puis il pensait, et c'est aussi mon opinïon, que dans notre société la fortune et la noblesse doivent s'acquérir individuellement et non se

transmettre. Donc, par tous ces considérants, il me semble que Jean-Jacques, en laissant ses enfants à la charge de la société, ne voulut point que ces mêmes enfants mendiassent chez les grands en vertu d'un nom collectif, traînassent ce nom dans le ruisseau; or, comme on respecte ordinairement les volontés d'un mort ordinaire, respectons mieux encore les volontés d'un mort illustre. Écoutez-moi, je termine : Des cinq soi-disant enfants de Rousseau, Jean Buteux et Joséphine Blot sont en Bourgogne; ils sont mariés; oui, le frère et la sœur sont unis ensemble, comme on dit. Pierre Garrot, Amélie Niel et Louis Vindret continueront, j'ose le croire, de porter ces noms, qui sont les leurs; Jean-Jacques ne leur en a point donné; donc, nous ne pouvons revendiquer Rousseau pour notre père. Notre père, c'est le peuple; notre mère, c'est la France! Vive la France!!

—Bien! bien! bravo!!

Et le président, qui venait de jeter cette exclamation, tendit, à travers la table, sa main à l'orateur.

— Mais, mais, mais, qu'est-ce que t'as dit, toi, fiot? T'as renié ton père, que je crois? s'écria Thérèse, qui, s'étant levée, regardait Pierre fixement.

— Ma mère! neuf mois avant la naissance de

votre premier enfant, J.-J. Rousseau fit un voyage à Corbeil; souvenez-vous-en!...

— Oh!... c'est vrai, ma foi! Mon Dieu! que t'es méchant!... Diderot me le paiera!...

Et, tout en prononçant ces paroles, la veuve du philosophe se laissait retomber sur sa chaise.

— Femme! femme! allons, lève-toi; viens-t'en; laisse là toute cette canaille, dit Montretout, qui, s'étant approché de la table, s'efforçait de relever Thérèse.

— Canaille toi-même! Oh! *fiche ton camp*, ou je te...

Louis Vindret n'acheva point sa phrase; mais il sépara violemment Montretout de sa mère.

— Allons, allons! du calme, jeune homme, du calme... Mais quel est donc cet homme? demanda le docteur.

— Lui! c'est un *failli-chien*... Je m'en vas le démolir, avec votre permission...

— Toi, tu m'embêtes! Eh bien! puisque c'est comme ça, bonsoir la compagnie, je m'en vas avec mon homme, repartit Thérèse en prenant le bras de Montretout. Et tous deux s'esquivèrent sans que personne les retînt.

— Mes pauvres enfants! quelle scène! quel déplorable dénoûment de noce vous avez eu là! Rien de plus fatal ne pouvait nous arriver, vraiment. Mais je reste avec vous... Faites avancer

les fiacres pendant que j'irai régler. Il est encore de bonne heure; nous irons prendre le café à la Comédie.

A cette proposition de leur mentor, les jeunes époux se regardèrent.

— A la Comédie! oui, — reprit Pierre. — A propos de comédie, je vous demande pardon pour celle qui vient de se jouer ici. Vrai! je vous expliquerai cela plus tard. Mais demain, pourrai-je vous rendre ma visite? me pardonnerez-vous?

— Comment donc, monsieur Garrot; j'espère bien...

— C'est entendu... partons.

Deux minutes après que ces lambeaux de conversation eurent été jetés au vent, le signal du départ était donné.

Tandis que la société montait en fiacre au bruit de la pluie qui tombait par torrents, Louis Vindret, qui formait l'arrière-garde, chantait à tue-tête, sous l'auvent de l'auberge, une chanson alors en vogue et dont voici le refrain :

Allons-nous-en, gens de la noce,
Allons-nous-en chacun chez nous.

XV

Seize années s'étaient écoulées depuis le jour du mariage d'Amélie.

Durant ces seize années, deux des principaux personnages de notre histoire étaient morts en 1784; c'étaient Diderot et le docteur Tissot. Hommes de bien, vivant dans des milieux sympathiques, quoique parcourant des carrières différentes, tous deux avaient beaucoup plus travaillé pour leur prochain que pour eux : que la terre leur soit légère!

Le 20 vendémiaire an III de la République (11 octobre 1794), la Convention nationale glorifiait le prolétariat par l'apothéose de l'un de ses plus nobles enfants. La translation des cendres de Jean-Jacques Rousseau au Panthéon, décrétée dans une

assemblée solennelle par la majorité des représentants du peuple, allait avoir lieu avec toute la pompe imaginable et par un temps magnifique.

Nous donnons en son lieu et place, d'après le *Moniteur* de l'époque, la description abrégée de cette cérémonie, à laquelle les héros de cette histoire ne pouvaient manquer de prendre un vif intérêt, et qui, pour plusieurs d'entre eux, devait avoir une issue bien fatale.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

Donc, en ce jour de vendémiaire, dès six heures du matin, le canon des Invalides faisait entendre ses tonnantes volées; c'étaient les préludes de la célébration d'une fête patriotique.

Plus tard, vers onze heures, au moment où le cortége de la translation s'organisait à l'administration des pompes funèbres, un incendie considérable éclatait dans un établissement industriel de la rue Mouffetard, établissement situé non loin du Panthéon. Deux minutes après que la nouvelle de ce sinistre se fut répandue dans les rues voisines, le tocsin et les tambours de la garde nationale du douzième arrondissement mêlaient leurs glas assourdissants aux clameurs des citoyens de ce quartier populeux.

Tandis que les pompiers des quartiers éloignés s'avançaient au pas de course en brûlant le pavé sous les roues de leurs pompes; que trois chaînes

formées de mille bras d'hommes s'étendaient à mesure qu'elles s'organisaient jusqu'aux fontaines des alentours; que l'autorité faisait affluer l'eau sur le théâtre de l'incendie par tous les moyens en son pouvoir; tandis, disons-nous, que chacun, dans la mesure de ses forces, prêtait son concours pour combattre le fléau, non loin du brasier dont nous parlons, cinq personnes, déjà passablement échauffées par maintes bouteilles de bon vin, parlaient de tout autre chose que du sinistre en question. Ces cinq personnes étaient Thérèse Levasseur, Pierre Garrot, Louis Vindret, Paul Tissot et sa femme, Amélie Niel. Tous en commun avaient loué le premier étage d'un restaurateur de la rue Saint-Jacques, et tous en commun aussi voulaient, après déjeuner, voir passer le cortége le plus commodément possible. Ainsi, rassemblés dans cette salle, trois sur cinq des enfants de Rousseau allaient voir passer les cendres et la gloire de leur père, sans que, aux termes de la loi, un seul d'entre eux pût revendiquer le moindre rayon de cette gloire.

Une telle pensée ne pouvait faire moins que de préoccuper l'esprit de nos personnages. Mais avant de reproduire la conversation à laquelle cette préoccupation dut naturellement donner lieu, nous croyons qu'il est de notre devoir d'ap-

prendre au lecteur quels furent les différents genres de vie que menèrent nos héros, quels événements surgirent pour chacun d'eux depuis le jour de la noce d'Amélie.

Et, d'abord, puisque le nom de la Benjamine de la famille vient tout naturellement se placer sous notre plume, commençons par la Benjamine.



XVI

Admirable de dévoûment dans la vie domestique comme dans la vie religieuse, Mme Tissot fondit son existence dans celle de son mari. Par cette abnégation nous n'entendons pas dire qu'Amélie fût une de ces femmes qui s'imaginent qu'un homme est un Dieu, qu'il lui faut obéir quand même. Non, étant intelligente, elle comprit tout de suite que son mari était bon, doux, actif, qu'elle l'aimait sincèrement, qu'elle en était tendrement aimée. Si Paul Tissot n'eût point rempli ces conditions, il est plus que probable que nous n'aurions pas à enregistrer ici les vertus de sa femme. Amélie possédait trop le sentiment de sa dignité pour ne point exiger de son époux une parfaite égalité conjugale.

Après la mort du docteur, homme excellent qui l'avait adorée comme si elle eût été sa fille, et qu'elle avait soigné durant sa maladie avec une piété toute filiale, Amélie reporta sur son mari et sur son enfant tous les trésors d'affection qui remplissaient son âme. Quant à sa conduite envers Thérèse, elle fut ce qu'elle devait être, prévenante, polie, rien de plus. Les écoles où avaient séparément vécu la mère et la fille étaient trop disparates pour qu'il en fût autrement.

Ainsi qu'il avait été convenu, Paul Tissot avait hérité de la clientèle de son oncle. Studieux, actif, plein d'abnégation comme le sont tous les médecins sérieux, il vit douze années de sa vie s'écouler sans qu'il s'en doutât. C'est le propre des hommes dont la passion de la science s'empare du cerveau, de ne point compter avec le temps.

Cependant, en 1792, la patrie déclarée en danger le réveilla de sa torpeur. Comprenant qu'au milieu de conflits aussi graves, il devait une preuve de civisme à ses héroïques concitoyens, il prit du service dans le corps médical militaire et partit pour l'armée du Nord.

A Valmy, une balle prussienne qui le blessa légèrement à l'épaule lui donna son congé. Il revint à Paris.

Engagé soldat en 1780, année où pour lui la

besogne se faisait par trop attendre, Louis Vindret, beau grenadier, était parvenu, son premier congé expiré, au grade de sergent dans *Royal-Champagne*. Le 20 vendémiaire an III, jour où nous le retrouvons à l'âge de trente-quatre ans, dans cette salle de restaurateur, il portait pour insignes les galons de brigadier des gendarmes de la Seine.

Maintenant, continuant ces esquisses biographiques par celle de Thérèse, nous terminerons par Pierre Garrot.

Retirée vers 1782 avec Montretout dans un bourg du département de l'Oise, nommé le Plessis-Belleville, Thérèse continua dans cette localité les habitudes d'ivrognerie qu'elle avait contractées pendant les voyages de Rousseau (1).

---

(1) Il n'est peut-être pas inutile de citer ici un document authentique relatif aux moyens d'existence de cette femme. C'est M. René de Girardin, le dernier ami et l'hôte chez lequel mourut Jean Jacques, qui, entre autres pièces, nous a laissé celle-ci :

« La veuve Rousseau, à la mort de son mari, restait avec » une rente viagère de 300 livres, sur Michel Rey, libraire à » Amsterdam.

» Je suis parvenu à lui faire avoir en outre :

» 1° Au moyen d'une édition générale, 1200 livres de rente, » sans retenue, constituée au capital de 24,000 livres, sur la » société typographique de Genève ;

» 2° Environ 3 à 4,000 livres comptant, provenant de di» vers objets ;

» 3° 700 livres de rente qu'elle a voulu elle-même consti» tuer sur moi au capital de 14,000 livres, et qu'elle m'a en-

A des revenus trop considérables pour que Rousseau lui-même ait jamais osé les rêver, il faut ajouter une pension viagère de 1200 livres que lui vota l'Assemblée constituante (1).

» suite forcé, par ses instances et le transport qu'elle en a fait
» à MM. Bailly et Duval, à leur rembourser définitivement,
» par acte passé devant Gibert, notaire à Plessis-Belleville,
» le 6 avril 1792. »

(1) *Séance du* 21 *décembre* 1790.

« L'Assemblée nationale, voulant rendre un hommage solennel à la mémoire de J.-J. Rousseau, et lui donner, dans la personne de sa veuve, un témoignage de la reconnaissance que lui doit la nation française, a décrété et décrète ce qui suit :

» ARTICLE PREMIER.—Il sera élevé à l'auteur d'*Émile* et du *Contrat social* une statue portant cette inscription :

« A JEAN-JACQUES ROUSSEAU ! »

» Et sur le piédestal sera gravée la devise :

« *Vitam impendere vero.* »

» ARTICLE II. — Marie-Thérèse Levasseur, veuve de Jean-Jacques Rousseau, sera nourrie aux dépens de l'État ; à cet effet, il lui sera payé annuellement, des fonds du trésor public, une somme de douze cents livres. »

A ces documents historiques, nous devons ajouter que de hautes influences empêchèrent le mariage de Thérèse et de Montretout. Voici, du reste, à cet égard, un document assez curieux :

« COPIE DE CERTIFICAT. — Je soussigné, prêtre, curé du Plessis-Belleville, diocèse de Meaux, certifie à tous ceux qu'il appartiendra que Mme veuve Rousseau, ma paroissienne, n'est pas remariée comme on le débite faussement, et qu'elle a juré de ne perdre jamais le nom comme la qualité d'un homme aussi célèbre.

» En foi de quoi, j'ai signé le présent certificat, pour lui servir ce que de raison. Au Plessis-Belleville, ce 31 octobre 1790. Signé MADIN, curé du Plessis-Belleville. »

Ajoutons qu'au jour et à l'heure dont nous parlons, une loge spéciale splendidement parée attendait cette femme au Panthéon. Les représentants du peuple voulurent qu'elle fût témoin des honneurs exceptionnels qu'une grande nation allait rendre à J.-J. Rousseau, son immortel époux.

Marié à Mlle Daquin en 1779, à cette jeune fille, l'unique enfant du directeur de la manufacture de Sèvres, belle blonde dont le lecteur doit se souvenir, Pierre Garrot eut le malheur de voir mourir dans ses bras cette douce et regrettable amie après trois ans de mariage. Né délicat et sensible, ce coup lui fit plus de mal qu'on n'aurait pu le supposer d'un homme de sa force. Déjà chagriné par cette illusion déçue de n'être pas le fils de Rousseau, de ne pouvoir l'avouer hautement, Pierre devint morose et taciturne à la mort de sa femme ; puis, presque sans transition, il devint insupportable pour lui-même comme pour les autres. Hélas! vingt-quatre heures avant que ce malheur le frappât, l'artiste se croyait encore un grand philosophe.

Pierre crut pouvoir se consoler en allant voir sa mère ; mais l'ayant trouvée, en compagnie de Montretout, dans un état complet d'ivresse, il quitta Plessis-Belleville plus désenchanté que jamais.

Accablé sous le poids d'une douleur morale poi-

gnante, d'un profond ennui de la vie, Pierre, que nulle affection sérieuse ne retenait plus à Paris, décida qu'il voyagerait pour se distraire. Prenant donc un album, des crayons et quelques livres, il partit pédestrement et le sac au dos, mais la bourse bien garnie, pour aller visiter la Suisse, l'Italie et le Tyrol.

Il était à Lausanne en 1782, quand parurent les deux premiers volumes des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau; il se complut à cette lecture, et son enthousiasme fut tel que, de propos délibéré, il alla séjourner à Genève; il voulait visiter dans tous ses détails la ville qui vit naître et grandir l'homme à la mémoire duquel lui, Pierre Garrot, venait de vouer un véritable culte d'admiration.

Le fils aîné de Rousseau comptait trente-cinq années en 1782. A cet âge, et dans les dispositions d'esprit où il se trouvait alors, la lecture de la première partie des *Confessions* dut produire sur l'imagination déjà malade de l'artiste une impression des plus vives.

C'est qu'en effet, aucun livre au monde n'est écrit avec une telle magie de style, ne relate des faits avec une simplicité plus sublime et plus vraie. Aussi, Pierre Garrot était-il profondément pénétré de son auteur, lorsque l'idée lui vint d'aller faire un pélerinage aux lieux qui virent naître

Rousseau ; ensuite, à ceux qu'avait habités ce philosophe dans son enfance.

Procédant à ce voyage de cœur par la visite obligée au berceau de ses affections, ce ne fut pas sans peine qu'à cette époque il put, après force marches et contre-marches, découvrir la rue d'abord, ensuite la maison où naquit le philosophe. A Chevelu, voie qui, partant des anciennes fortifications, descendait vers le Rhône, Pierre eut tout le loisir de rêver à l'instabilité des choses humaines, dans la vieille alcôve où Jean-Jacques vint au monde.

C'était une chronique bien accréditée à Genève, vers la fin du siècle passé, que la visite de Pierre Garrot à l'appartement qu'avait habité les parents de Rousseau. Alors, depuis 1712, affirmait-on, l'état des lieux de cette maison n'avait encore subi aucune modification importante. Boiseries, tentures et panneaux, tout, à l'exception des meubles, était antérieur à la date que nous venons de citer. Homme de caractère, mais esprit impressionnable, ou peut aisément croire qu'en présence de tels souvenirs, pour notre enfant trouvé, l'illusion fut complète, l'émotion profonde. Si, à notre tour, nous n'affirmons point, d'après cette même chronique, que Pierre Garrot versa des larmes d'attendrissement dans la chambre à coucher de ce logement, c'est que,

d'après les actes de sa vie, nous ne pensons pas qu'il ait eu le malheur d'avoir été doué d'un tel degré de sensibilité.

Après cette première station, Pierre continua son pélerinage par Annecy, Chambéry et les Charmettes; de ce dernier point, qui n'est qu'à deux kilomètres de cette dernière ville, notre voyageur revint sur ses pas afin de se rendre à l'extrémité du Léman. Traversant donc l'*Ager savogienvis*, le Faucigny et le Chablais pour s'embarquer à Evian, il effectua le tour du lac, visita Chilon, Clarens, Vévey, puis, poursuivant son odyssée par Motiers, il se dirigea vers l'île Saint-Pierre et le Val-de-Travers.

Or, ce voyage fit du bien au voyageur : en thèse générale, rien ne calme mieux une grande douleur morale qu'une fatigue physique excessive.

Ces esquisses rétrospectives étant terminées, nous reprenons le cours de notre narration.

Le déjeuner continuait; on en était au dessert. chacun disait la sienne.

— Voilà onze heures qui sonnent; ils ne viendront donc pas ces satanés pandours?... cependant je croyais bien que je vous aurais tous là, *à l'entour* de moi, pour voir le bel enterrement de mon homme. Je suis vieille, je peux *la passer* d'un moment à l'autre sans les revoir... ça m'embête tout de même.

— Bah ! qu'est-ce que ça peut vous faire?... Vos enfants, vous devez être habituée à ne pas les voir tous les jours, mère !... Dam ! c'est pas pour eux que le four chauffe aujourd'hui; c'est pas pour nous que la république une et indivisible a brûlé de la poudre ce matin, répliqua Louis Viendret.

— Certainement ; il vaut infiniment mieux que Jean Buteux et Joséphine Blot ne soient pas des nôtres ; s'ils ont du cœur, ils resteront où ils sont.

— Pourquoi ça qu'ils ne viendront pas, mon gendre ? riposta vivement Thérèse.

— Mais probablement parce qu'ils pensent que c'est ennuyeux de voir rendre de grands honneurs à la mémoire de leur père, sans qu'il leur soit permis de prendre publiquement un titre qui n'appartient qu'à eux seuls et que nul ne leur conteste, bien mieux. Vos enfants sont-ils les enfants de Jean-Jacques Rousseau, oui ou non ? Après tout, ce n'est pas pour moi que je parle... je ne suis pas votre fils, moi.

— Toi ! tu ne vaux pas mieux que les autres. Est-ce ma faute si mon défunt a voulu mettre tous nos enfants à l'hôpital ? Tiens !...

— Mon Dieu ! que c'est fatigant ! toujours l'hôpital ! l'hôpital ! ne sauriez-vous parler d'autres choses ? pourquoi revenir sans cesse sur cette

malheureuse question? repartit Amélie sans cacher sa mauvaise humeur.

— Ma sœur, reprit Pierre, tant que nous vivrons et que nous nous rassemblerons, il en sera de même. Que veux-tu? notre pauvre père pouvait-il deviner que nous nous connaîtrions, que nous nous rassemblerions, que tous nous parlerions de lui? S'il avait pu prévoir cela, nous ne prononcerions point ce mot d'hôpital; car dans ce cas, il ne nous eût point abandonnés. Ce qu'il voulait, c'était que nous fussions les enfants de la Providence, fausse divinité à laquelle notre père avait le tort de croire. Il voulait aussi que nous ignorassions, non-seulement que nous sommes ses enfants, mais encore espérait-il que jamais aucun de nous n'entendrait prononcer son nom. Il avait ses raisons pour cela, je vous le répète, et ces raisons étaient péremptoires.

— Veux-tu te taire? vas-tu apprendre à ta mère à faire des enfants, à c'te heure? s'écria Thérèse...

—Vous sortez de la question, ma mère. Tenez, écoutez Jean-Jacques lui-même. Voici ce qu'il écrivit à ce sujet à l'une de ses amies, lorsqu'il était à Monquin. J'ai copié textuellement cette lettre de l'original. Ecoutez, je ne vous lirai que le passage qui nous concerne :

« Mais moi qui parle de famille, d'enfants!..

» Madame, plaignez ceux qu'un sort de fer prive
» d'un pareil bonheur; plaignez-les s'ils ne sont
» que malheureux; plaignez-les beaucoup plus
» s'ils sont coupables. Pour moi, jamais on ne
» me verra, prévaricateur de la vérité, plier dans
» mes égarements mes maximes à ma conduite;
» jamais on ne me verra falsifier les saintes lois de
» la nature et du devoir pour atténuer mes fautes.
» J'aime mieux les expier que les excuser. Quand
» ma raison me dit que j'ai fait dans ma situation
» ce que j'ai dû faire, je l'en crois moins que mon
» cœur, qui gémit et qui la dément. Condamnez-
» moi donc, madame, mais écoutez-moi: vous
» trouverez un homme ami de la vérité jusque
» dans ses fautes, et qui ne craint point d'en
» rappeler lui-même le souvenir lorsqu'il en peut
» résulter quelque bien; néanmoins, je rends
» grâce au ciel de n'avoir abreuvé que moi des
» amertumes de ma vie, et d'en avoir garanti
» mes enfants; j'aime mieux qu'ils vivent dans
» un état obscur, sans me connaître, que de les
» voir, dans mes malheurs, bassement nourris
» par la traîtresse générosité de mes ennemis,
» ardents à les instruire à haïr et peut-être à tra-
» hir leur père; et j'aime mieux cent fois ce père
» infortuné qui négligea... »

Ici, un roulement de tambours arrêta net la parole dans le gosier du lecteur. Puis, presque

aussitôt, un homme à la voix rauque, mais puissante, cria de la rue, en face des fenêtres de la salle où nos héros s'oubliaient dans les vignes du Seigneur :

— Au feu! au feu! Ohé! ohé! là-haut, les aristocrates, en bas! en bas! à la chaîne! à la chaîne! Faudra-t-il aller vous chercher?

A ces paroles, jetées de la rue par un agent de la sûreté publique, Louis Vindret, ayant mis son grand chapeau de gendarme, répondit aussitôt à l'agent, par l'une des croisées restées ouvertes :

— C'est bon! c'est bon! on y va, vieux! c'est pas la peine de t'égosiller comme ça!

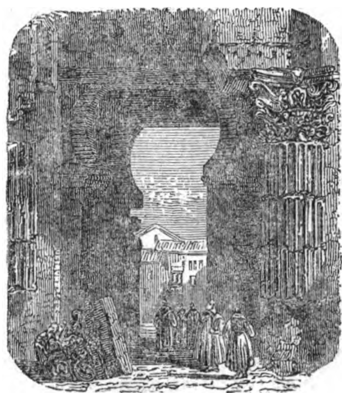
Puis, se retournant vers la table où tous nos personnages restaient assis, il reprit en ceignant le ceinturon de son sabre :

—Vous autres, restez là, sans vous faire de bile; j'aurai l'œil ouvert sur cette cassine. Tout à l'heure je reviendrai vous conter de quoi il retourne... Les maisons brûlent, mais les propriétaires, il n'y a pas de danger qu'ils travaillent à éteindre le feu, ils ont trop peur de se salir les mains... En avant, marche! vive la république!

Une minute après la sortie du gendarme, Thérèse, qui s'était levée de table pour aller à la fenêtre contempler la tournure que son *fiot* avait dans la rue, revint se rasseoir, la figure illuminée par l'enthousiasme maternel.

— Et dire que c'est moi qu'a fait ce beau garçon-là ! qu'est-ce qui croirait ça? s'écria-t-elle.

Les tambours qu'on entendait battant la générale dans le lointain se rapprochaient de plus en plus.



XVII

On faisait la part du feu, lorsque Louis Vindret arriva sur le théâtre de l'incendie. Comme les chaînes s'organisaient aux quatre points cardinaux de cet immense foyer, notre gendarme, fonctionnaire tout aussi intelligent qu'un autre, alla se poster droit à l'un de ces points, c'est-à-dire à l'une des extrémités de la rue Descartes, et là, il maintint, arrêta au travail de la marche des seaux tout passant de bonne ou de mauvaise volonté.

Ainsi que cela arrive toujours en pareil cas, dès que le feu se trouva circonscrit, chaque personne formant anneau de chaîne voulut immédiatement retourner à ses affaires. A cette époque, le pain était très cher, le temps était d'autant

plus précieux ; cependant, la besogne n'était point terminée, puisqu'il s'agissait d'éteindre jusqu'à la dernière étincelle de feu ; c'est surtout dans ces moments de relâche que l'autorité doit être sévère.

Dans tous les temps, la moralité et l'abnégation des classes pauvres ont été grandes, sublimes; mais pour maintenir l'homme qui ne possède rien dans l'oubli de lui-même et le faire travailler au bien de tous, il ne faut pas qu'il ait de mauvais exemples devant les yeux. Lorsqu'elle exige, à titre de corvée gratuite, le temps et la peine d'un individu qui ne possède rien, l'autorité doit apporter la plus grande attention à ne commettre la moindre injustice qui puisse blesser la dignité, soulever l'indignation de l'homme dont elle réclame le secours. Cette sage politique pourtant est rarement celle des agents du pouvoir : elle ne l'était même point sous le gouvernement de la république à toutes ses époques. Voici ce qui se passait à la chaîne que commandait Louis Vindret, lors de cet incendie de la rue Mouffetard.

Tandis que trois ou quatre cents malheureux suaient sang et eau pour conserver une propriété qui n'appartenait à aucun d'eux, on voyait çà et là, aux alentours du feu, des groupes de muscadins qui causaient haut, lorgnaient les femmes,

se moquaient de tout le monde et ne remplissaient que le rôle de simples spectateurs. Nous pensons que de leurs costumes incroyables naissait tout naturellement la seule raison des déférences que l'autorité subalterne avait pour ces messieurs.

Donc, à cette chaîne que commandait le gendarme Vindret, une marchande à l'éventaire dont les haillons trempés par l'eau collaient sur ses jambes amaigries, finit par s'écrier :

— Tiens ! c'est-i pas bientôt assez comme ça? v'là qu'une pauvre femme qu'a pas mangé ce matin, faut *qu'alle s'échigne* pendant que ces fainéants de mirliflors sont là-bas qui nous regardent en bâillant comme des huîtres ; ça commence à m'embêter, moi. Y a de quoi.

— C'est vrai, bien vrai, ce que vous dites là, commère ; y a encore des aristocrates en France... C'est pas fini, quoi !... répondit un vieil ouvrier tourneur.

— Ah ! c'est comme ça? il n'y a que les sans-le-sou qui travaillent !... Ah ben ! cric, crac ; je me *la cours*.

Et ce disant, un garçon de quatorze ans, vêtu d'un costume de paysan, quittait la chaîne et s'esquivait en courant vers Saint-Etienne-du-Mont.

Le devoir du gendarme était de courir après le *moucheron*, mais le *moucheron* avait des ailes, et, certes, si l'un des muscadins dont nous ve-

nons de parler ne l'avait point arrêté au passage, Louis Vindret en eût certainement été pour sa course.

— Jarni ! laissez-moi courir, j'ai faim. Il y a longtemps que je travaille, et pour rien, encore! c'est-i vous qui voulez me payer pour porter l'eau, hein? disait le petit paysan à l'incroyable qui venait de lui mettre la main sur le collet.

— Pourquoi fuis-tu, toi, quand les autres restent à la besogne? te crois-tu, par hasard, un plus grand citoyen que ceux qui terminent leur tâche? lui fut-il répondu.

—Dà ! dà ! c'est vous, que vous croyez être des *mossieux*, *feignants* que vous êtes... les maisons sont à vous, cré nom ! et vous les laissez brûler plutôt que de porter de l'eau, dà ! plutôt que de salir vos biaux habits vous vous laisseriez ben brûler vous *itou*, hein? Eh ben ! *moé*, j'ai pas de maison... j'veux pas travailler pour rien, et j'veux m'en aller, tant pis!

Cette sortie, assez peu parlementaire, il est vrai, reçut pour réponse une demi-douzaine de coups de pieds et de taloches trop bien appliqués, peut-être.

— Jarnigué ! le mioche a raison. Lâchez-le, dru ! ohé ! vous autres muscadins ; le pauvre monde a-t-il été fait tout exprès pour vous amuser à cogner dessus? Tas d'aristocrates, allez

donc à la chaîne, si vous avez peur que vos maisons brûlent.

— Mioche, reprit le gendarme, t'as raison, mais retourne à la chaîne, et quand ça sera fini, comme t'es un bon *zig*, tu viendras boire et manger avec moi ; va, file.

— Bien grand merci, mossieu le gendarme, mais z'i faut que je *saye* à dîner avant midi à l'endroit qu'est écrit là-dessus. Dam ! j'y serais ben déjà sans qu'on m'a rafflé pour la chaîne.

Louis Vindret ayant jeté un regard distrait sur le papier que lui présentait l'enfant, répliqua :

— Nom d'une bombe ! t'es donc un aristocrate aussi, toi, que tu dînes chez Jessaint... t'as donc de l'argent ? ou ben, avec qui que tu dînes chez Jessaint ?

— Avec ma grand'mère et mes oncles que je connais point. C'est le père qui m'envoie à sa place, parce que c'est à présent qu'on ferre les chevaux de labour, et qu'i peut pas venir.

— Ah ! tiens ! tiens ! tiens ! comment s'appelle-t-i, ton père ?

— Y s'appelle Jean Buteux, qu'il dit que son père c'est le Rousseau pour vous sarvir, mossieu le gendarme.

— En v'là ben d'une autre à présent ; c'est-i vrai tout ce que tu dis là ?

— Dam ! bien vrai !. .

Alors, sans plus faire de sentiments que d'attention aux muscadins qui les écoutaient, le grand gendarme prit le petit paysan par la main, et tous deux s'acheminèrent vers la cuisine du Vatel de la rue Saint-Jacques.

— Le feu est éteint, mais la soif ne l'est pas. Ohé ! citoyen garçon, apporte sur la table tout ce qu'il y a de plus *chenu* dans la cassine, nous voulons régaler ce gaillard-là ; et leste, ventre affamé n'entend raison qu'avec la *boustifaille*, s'écria Louis Vindret en rentrant accompagné du cher neveu dans la salle où sa famille l'attendait.

— Quoi que c'est ? quoi que c'est ? pourquoi conduis-tu ce p'tiot ici ? tu sais bien que nous sommes déjà de trop pour pouvoir nous placer tous aux fenêtres, se hâta d'observer Thérèse.

— Mère, ce p'tiot-là, comme vous dites, a le droit de tenir deux places ici, puisqu'il remplace Jean et Joséphine.

— Jean et Joséphine sont mes enfants, et ce p'tiot je ne le connais pas.

— Regardez-le ben ; il leur ressemble joliment à Jean et à Joséphine ; est-il éveillé, hein ?

— Enfin, enfin, qui est-il ? demanda Pierre d'assez mauvaise humeur.

— Eh ! sacrebleu ! c'est l'héritier de Jean et de Joséphine, donc.

— Pas possible ! d'où vient-il ?

— Je viens de Saint-Julien-du-Sault ; y a trente lieues d'ici, répondit hardiment le jeune voyageur en s'asseyant à table.

— Ah ! mon neveu ? s'écria la tante Amélie en courant vers l'adolescent ; dis, comment t'appelles-tu ?

— Pardienne ! je m'appelle Baptiste Buteux *itou*, répondit-il.

Nous ne croyons pas devoir répéter ici toutes les questions qui furent adressées à l'enfant sur les habitudes, le travail et les moyens d'existence de ses père et mère. A l'exception de Pierre Garrot, qui devint de plus en plus taciturne, tous les membres de cette famille étrange s'étant mis à jaser comme des gens qui viennent de trop bien dîner, le petit Baptiste ne sut bientôt plus auquel répondre.

—Oh ! mais, mais regarde donc, Paul, comme il est gentil le garçon de ma sœur... de cette Joséphine que je n'ai jamais vue... Mais regarde-donc, reprenait Amélie.

Paul, accoudé sur l'appui de la fenêtre, n'avait pas encore répondu, que Pierre s'écriait :

— Oui, l'enfant de votre sœur... et de votre frère !... le fruit d'un inceste ! O Rousseau ! s'il est vrai, comme tu l'affirmes, que l'homme ait une âme immortelle, puisse le Créateur pardonner à ton âme les conséquences de ta conduite ; ces

conséquences l'emportent en mal sur tout le bien qu'ont pù produire tes œuvres. Quels désenchantements après tant d'illusions !...

— Qu'est-ce que tu rabâches-là, toi ? demanda Thérèse, qui ne comprenait que vaguement.

— Je dis que nous ne sommes point les enfants de J.-J. Rousseau; nous ne savons ni d'où nous sortons, ni ce que...

Une immense clameur partie de la rue et annonçant l'arrivée du cortége coupa court à la péroraison du vertueux artiste. En effet, le vent du nord apportait du quai, sur l'aile des échos, des bruits de fanfares, de tambours voilés et de détonations d'artillerie..

Nos cinq personnes coururent aux fenêtres.

— Je veux voir aussi, moi, dit le cher neveu en se levant de table.

— Tiens, c'est vrai. Eh ben ! *mioche*, monte à califourchon sur mes épaules, répondit l'oncle gendarme.

— Oui dà ! que je veux ben !

Le cortége s'avançait. Dix représentants du peuple suivis d'une suite nombreuse de citoyens à cheval, ouvraient la marche.

Immédiatement après cette espèce d'avant-garde, venait un groupe de musiciens exécutant des airs du *Devin du village* et autres compositions musicales du mort illustre auquel la nation

française faisait les honneurs de ces insignes funérailles.

Le troisième groupe était composé de botanistes portant des faisceaux de plantes, ou tenant les cordons d'une bannière déployée sur laquelle on lisait cette inscription :

L'étude de la nature le consolait de l'injustice des hommes.

Ensuite venaient les députés des sections de Paris. Sur les tables des Droits de l'homme qui formaient le symbole de ce groupe, on lisait :

Il réclama le premier les droits imprescriptibles.

Après venait une immense procession de mères vêtues à l'antique; les unes tenaient par la main des enfants en âge de suivre le cortége; les autres en portaient de plus jeunes dans leurs bras. On lisait cette devise sur la bannière de la maternité :

Il rendit les mères à leurs devoirs, les enfants au bonheur.

Suivait la statue de Rousseau. — Inscription :

Au nom du peuple français, la Convention nationale à Jean-Jacques Rousseau. An III de la République.

Le sixième groupe était composé d'habitants des communes de Franciade (Saint-Denis), de Groslay et de Montmorency. — Inscription :

Ce fut au milieu de nous qu'il composa Emile, la Nouvelle Héloïse *et* le Contrat social.

Septième groupe.— Habitants de la commune d'Ermenonville. Quatre d'entre eux, en grand costume de deuil, portaient l'urne cinéraire renfermant les cendres du philosophe. — On lisait les mots suivants sur le socle de l'urne :

Ici repose l'ami de la nature et de la vérité.

Huitième groupe. — Députation de Génevois et personnel de la chancellerie génevoise. — Inscription de la bannière :

Genève aristocrate l'avait proscrit, Genève régénérée a vengé sa mémoire.

Neuvième groupe. — La Convention nationale en corps ; elle était suivie d'une affluence considérable d'hommes, de femmes et d'enfants du peuple, chantant des airs patriotiques ; ce dernier groupe était suivi du phare des législateurs : le *Contrat social.*

N'ayant point cru devoir morceler le programme rédigé par la Convention nationale, nous avons simplement copié le *Moniteur* en l'abrégeant ; et cela sans nous arrêter aux exclamations multipliées de la famille retrouvée de l'illustre défunt. Cependant la moitié du cortége n'avait pas encore défilé devant les fenêtres de Jessaint, où, haletants et pressés, se tenaient nos six personnages, que déjà la peu sensible Thérèse dut

néanmoins se retirer brisée par l'émotion. Dès que ses regards se furent abaissés sur la statue qui, trop fidèlement pour elle, reproduisait les traits de *son homme*, les fibres du cerveau et du cœur de cette vigoureuse femme faillirent se rompre.

— Oh! mon pauvre homme! Est-il Dieu possible!!!... dit-elle en s'affaissant sur elle-même.

— Ah!... quoique c'est que vous avez? c'est-il qu'il vous prend mal, mère? lui demanda Louis, qui se trouvait à la fenêtre à côté d'elle.

Au lieu de répondre, Thérèse, qui déjà rabottait de son sein et de sa figure l'appui de la croisée, se laissa lourdement choir sur le carreau de la salle.

En ce moment, Pierre, Paul et Amélie, tous trois penchés sur l'appui de la seconde fenêtre, poussèrent simultanément trois cris perçants qui dominèrent le bruit du tambour... Louis, le gendarme, voulant porter secours à sa mère qui tombait près de lui, et ne pensant plus à son neveu toujours à califourchon sur ses épaules, venait, en se retournant trop précipitamment, de lancer le malheureux enfant dans la rue!!!...

. . . .

Une demi-heure s'était écoulée.

Tandis qu'une foule de voisins discutaient devant la porte de Jessaint sur les causes de la chute et de la mort du petit paysan, au premier,

Pierre Garrot disait à sa famille consternée, en pressant l'une des mains déjà glacée du cher petit neveu.

— Oui ! c'est fini ! il est mort ! bien mort !... D'ailleurs, le médecin l'a dit en s'en allant... Pauvre petit !... ses parents ne s'en consoleront jamais... Oh ! le grand-père de cet innocent avait deviné tout cela... aussi ne voulait-il point que nous le connussions. Ah ! quel malheur ! quelle fatalité !!!... Mes frères, ma sœur, faisons à cet enfant de magnifiques funérailles, et qu'il ne soit plus question des enfants de Jean-Jacques. Vous comprendrez aisément que ce grand homme était trop l'ami de la légalité pour avoir jamais eu l'idée de reconnaître des enfants illégitimes... C'est à notre orgueil qu'il faut attribuer la mort de ce pauvre petit... Mais, mais, qu'avons-nous fait par nous-mêmes ?... En vertu de quel droit nous proclamons-nous, malgré lui, les enfants d'un homme de génie ?... Où est la preuve que nous sommes effectivement les enfants de Jean-Jacques Rousseau ?...

— C'est ce que je me suis toujours demandé, répondit Paul, le mari d'Amélie.

Pierre reprit :

— Que Dieu vous pardonne, ma mère ! Vous le voyez, nous nions tous la paternité du grand homme qui fut votre époux... nous la nions par

amour de la vérité… Où est la preuve que nous sommes les enfants de Jean-Jacques ?

— Grand imbécile ! répondit Thérèse avec véhémence. — Ici, reprit-elle, il n'y a que toi qui ne sois pas l'enfant de Jean-Jacques, bâtard que tu es !… Alors, c'est quand je suis vieille, quand j'atteins à mes soixante-dix ans, que vous venez me dire : Nous ne sommes plus vos enfants !… Canailles que vous êtes ! Ainsi, me voilà encore une fois seule au monde !…

— Et moi donc, moi, je suis ton homme, à présent qu'il n'y a plus de prêtres. Viens-t'en, il se fait tard, dit alors Montretout, qui sortit courbé par l'âge de derrière un paravent.

Pendant la demi-heure qui suivit la mort de son cher petit neveu, le pauvre Louis Vindret, lui, courait sans but par les rues ! Chacun s'enfuyait à son approche, on le prenait pour un fou.

XVIII

C'était un dimanche de la mi-octobre. Les feuilles jaunies commençaient à tomber, mais le temps était beau ; une fraîche brise tempérait l'atmosphère encore imprégnée des chaleurs de l'été.

Il était cinq heures du soir.

Pierre Garrot venait de traverser la rivière d'Yonne, qui sépare Villeneuve-le-Roi de Saint-Julien-du-Sault. A peine notre voyageur avait-il sauté hors du bac, qu'il s'engagea dans un sentier joignant la rive à la route. Là, marchant sous un berceau de charmilles qu'éclairait encore le soleil à son déclin, Pierre poussa un soupir et se dit :

— Enfin ! il n'y a plus à reculer ! Je suis certain

maintenant de pouvoir accomplir ma pénible mission. Oui, oui, non préparés, la lecture d'une simple lettre aurait tué ces braves gens. Je les préparerai à ce coup; c'est moi qui leur ai écrit, c'est moi qui suis la cause de la mort de leur enfant, c'est à moi d'en subir la peine.

Se reprenant : — Oh! quel beau temps il fait! Quel paysage enchanteur se déroule à mes yeux! Quels suaves parfums s'exhalent des végétaux! Combien autrefois j'eusse été heureux de contempler ce beau coucher du soleil, d'admirer cette nature agreste! Ah! fallait-il que cette damnée Thérèse vint me relancer jusque dans cette manufacture où je vivais si libre, si joyeux! Oui, le vieux proverbe a raison : On est toujours puni par le péché lui-même. O vanité des vanités! moi qui n'ai jamais eu la force de travailler durant six heures consécutives, moi, qui n'ai ccpié que quelques croquis, moi oser me croire le fils aîné de Jean-Jacques! Allons! j'expierai au moins ma sottise en vivant, je porterai ma croix! Je ferai le plus de bien que je le pourrai, et ce bien sera un soulagement pour mes semblables en même temps qu'une consolation pour moi. En avant! Courage!

Cela dit, le voyageur pédestre hâta le pas afin d'entrer à Saint-Julien-du-Sault avant la nuit.

Le crépuscule éclairait encore la nature de

lueurs indécises, lorsque Pierre arriva au terme de sa course. Comme c'est la coutume le dimanche soir, c'était la coutume aussi à toutes les décades, dans les petites localités, de prendre le frais sur le seuil de sa porte en temps chaud. Nous croyons qu'il est inutile d'ajouter qu'à cet égard Saint-Julien du Sault ne faisait pas d'exception.

— Pardon, messieurs et madame, M. Jean Buteux, maréchal, demeure-t-il loin d'ici? demanda Pierre aux personnes qui composaient le premier groupe qu'il rencontra.

—Oh! nenni, mossieu, i ne demeurent pas loin; mais i sont ben chagrins, les Buteux; leux petiot, qu'était allé à Paris, on ne sait pas ce qu'il est devenu.

— Pourriez-vous m'enseigner où ils demeurent, s'il vous plaît?

—Da! da! c'est vrai! Antoine, conduis mossieu chez les Buteux. Tu reviendras tout de suite pour te coucher, parce que demain il faudra que tu te lèves de grand matin.

— Je vous remercie beaucoup, madame, répondit le voyageur. Puis il suivit un jeune garçon de quinze ans, qui sautait devant lui.

La nuit était tout à fait venue lorsque Pierre et son guide arrivèrent devant un petit hangar destiné au ferrement des chevaux. Au fond de cet espace, alors solitaire, on entrevoyait encore,

perdue dans un massif d'arbres fruitiers, la chaumière du maréchal, nouvellement blanchie à la chaux. Assise sur l'une des deux marches de sa porte et la tête appuyée dans ses mains, Joséphine versait ses dernières larmes ; il y avait huit jours qu'elle n'avait cessé de pleurer.

Navré de douleur à la vue de cette femme si fraîche, si pétulante autrefois, et, ce soir, si fanée, si brisée, qu'elle lui semblait décrépite, Pierre fut obligé de faire un puissant effort sur lui-même pour lui adresser la parole.

— Bonsoir, ma sœur Joséphine, bonsoir ; me reconnaissez-vous ?

Cette question, Pierre la réitéra ; ce ne fut qu'à la troisième fois que, relevant la tête, Joséphine répondit :

— Nenni, nenni, je ne sis pas vot' sœur ; je n'ons point de frère ; moi et mon homme, nous sommes des enfants trouvés. Je ne vous connais point ; laissez-moi tranquille, répondit-elle en sanglottant.

— Joséphine, vous avez raison ; ce Rousseau nous a porté malheur à tous. Mais, dites-moi, Jean, votre mari, n'est-il pas ici ? Je suis venu tout exprès de Paris pour le voir.

— Ah ! vous venez de Paris ! Y a ben longtemps que j'y étions à Paris ; non, c'est à Sceaux que j'étions... Vous avez vu not' garçon à Paris,

n'est-ce pas? Il y est allé pour l'enterrement du Rousseau, et je ne l'ons pus revu. Que fait-il, mon garçon? Oh! dites, mossieu, pourquoi que vous ne l'avez pas ramené?

— Pauvre mère! il ne faut pas perdre tout espoir... Cependant Paris est bien grand... Un enfant tout seul... Puis, vous savez, Paris est encore en révolution... Mais où est donc Jean?

— Puisque vous dites que vous êtes mon frère, vous avez vu mon garçon... qu'on nous a écrit et que j'ons encore la lettre.

— Sans doute, j'ai vu votre fils... mon neveu, si nous étions les enfants de Rousseau... Mais nous ne le sommes pas; non, Joséphine, nous ne le sommes pas... Je voudrais bien parler à Jean; où est-il?

— Jean, il est, il est au *Chevàl-Blanc*, le cher homme! C'est, voyez-vous, qu'il a tant de chagrin de pas voir son gars, qu'il veut se *saouler*, toujours se *saouler*.

— Misère!! Prenez patience, ma pauvre Joséphine; je vous aiderai... Tout le monde a bien ses peines; le bon Dieu lui-même a les siennes, puisque son fils Jésus est mort sur la croix pour racheter nos péchés... Prenez patience; embrassez-moi, Joséphine; je vous consolerai, je vous aiderai comme un frère.

La pauvre femme, qui jusqu'alors s'était tenue

accroupie sur le seuil, se leva d'un seul bond et s'écria :

— J'ai pas besoin de patience, j'en ai assez comme ça; c'est mon garçon que je veux... Oh ! mais il reviendra demain; n'est-ce pas, mossieu, qu'y reviendra demain? oui, qu'y reviendra..... Ah ben ! je veux me *saouler* aussi, moi; je veux boire une pinte pour m'oublier comme mon homme. da!... Venez, mossieu, venez; j'allons trouver Jean au *Cheval-Blanc*.

Et, prenant le bras du voyageur qu'elle entraîna vivement, Joséphine se dirigea silencieuse vers le cabaret

Arrivés à ce point de notre récit, et chemin faisant, nous croyons devoir rappeler quelques particularités de la vie des personnages dont nous nous occupons en ce moment; les événements seuls nous ont empêché de revenir sur les faits et gestes de nos vieux amoureux.

Habitués aux travaux fatigants, robustes et actifs à la fois, Jean Buteux et Joséphine Blot connaissaient parfaitement depuis leur enfance tout le prix des biens de ce monde, lorsqu'en 1779 ils se marièrent à Saint-Julien-du-Sault.

Dépassant la limite de l'économie et penchant vers l'avarice, comme la plupart des paysans, les époux Buteux ne tardèrent point, ainsi qu'on le dit communément, à faire leurs affaires. Après

cinq années de mariage, l'aide-maréchal et la blanchisseuse, dont le temps de travail n'était pas moindre de seize heures par jour, finirent par acheter la chaumière qu'ils habitaient et le clos qui l'enserrait; puis, vers 1791, après l'abolition des maîtrises, Jean put enfin ferrer les chevaux à son compte. Donc, jusque-là, tout allait pour le mieux dans le petit ménage des enfants de l'amour, car ils n'eurent jamais d'autres charges de famille que celle du fils unique que nous leur connaissons. Le petit Baptiste, que nous avons vu mourir si malheureusement, était venu au monde juste neuf mois après l'aventure des voleurs, aventure qui, le lecteur doit s'en souvenir, décida Jean et Joséphine à fuir précipitamment de Sceaux. Or, nos campagnards bâtissaient force châteaux en Espagne, formaient des projets tels qu'en pouvaient former des avares, lorsqu'une lettre de Pierre Garrot vint fatalement les inviter à assister au banquet des funérailles de Rousseau.

Connaissant tout le prix du temps parce qu'ils connaissaient tout le prix de l'argent, les époux Buteux mirent ses souliers des dimanches à leur fils bien-aimé, glissèrent six francs en gros sous dans une bourse de cuir qu'ils lui donnèrent, et, l'ayant embrassé, ils lui dirent :

— Va, garçon! t'es grand, vas voir Paris. Tu diras aux gens que parle la lettre que je les ai-

mons ben; dà, que je les aimons; c'est eux qui sont la cause que j'sommes mariés.

Tel était le culte du souvenir des deux avares.

L'héritier des Butëux partit en chantant. Le lecteur sait le reste.

Maintenant, reprenons notre récit où nous l'avons laissé.

Après cinq minutes de marche, le frère et la sœur arrivèrent, bras dessus bras dessous, devant la porte d'une grande maison d'où sortait un concert de voix discordantes. C'était l'hôtel du *Cheval-Blanc*, hôtel vers lequel tout aveugle se fût dirigé des quatre points cardinaux de la ville, rien qu'en écoutant le bruit que faisait une enseigne de ferblanc qui grinçait au vent sur son axe de fer.

— Ah! c'est vous, père Lagaule? à quelle table c'est-i qu'il est mon homme? demanda Joséphine au premier ivrogne qu'elle rencontra en entrant dans le cabaret.

— Va, va, ton homme, il pinte et repinte au fond avec les bonnets rouges... Moi, j'ai plus le sou; je vas me coucher.

Tic, tac, j'aime le train, etc.

Joséphine, qui n'en demandait pas davantage, entraîna Pierre jusqu'à l'extrémité d'une salle enfumée. Ayant traversé dix groupes de buveurs étonnés de les voir, tous deux s'arrêtèrent enfin

devant la table où siégeaient Jean Buteux et d'autres zélés disciples de Grégoire.

Joséphine porta la parole hardîment :

— Eh ! Jean, tiens, v'là le mossieu, tu sais, qu'était not' frère autrefois. Il vient de Paris tout exprès pour te dire que not' garçon viendra demain. Pas vrai, mossieu, qu'i viendra demain, not' garçon ?

— Not' gars !... bon !... Pourquoi qu'il est pas venu aujourd'hui, ce crapaud-là ? repartit Jean Buteux en se levant tout d'une pièce. — Ah ! reprit-il aussitôt, c'est vous qu'êtes mossieu Pierre ; oui, je me souviens ben de vous... Y a longtemps qu'on s'est vu. Tenez, buvez un coup pour la peine que vous nous amenez not' garçon. Pourquoi donc qu'il est pas venu plus tôt, ce satané garnement... qui nous fait tant de la peine... Où c'est-t-i donc qu'il est à présent ? Hein, dites, pourquoi qu'il est pas là ?

Pierre avala un grand verre de vin, car il avait soif, puis il répondit résolument :

— Je ne suis pas venu de Paris tout exprès pour vous dire que votre enfant sera demain ici, puisque cela n'est pas et ne sera point. Au contraire, je suis venu pour vous annoncer que votre cher petit est malade... bien malade !...

— Malade ! malade ! où ça ?... demandèrent à la fois la femme et son mari.

— A Paris donc. Oh! vous pouvez bien penser qu'on fera tout son possible pour le sauver, votre cher petit Baptiste... Les meilleurs médecins sont à Paris... cependant...

— Jarnigué! j'y vas, moi, à Paris, et tout de suite encore... Je veux...

— Malade! miséricorde du bon Dieu! nenni dà! tu n'iras point, toi; je veux le soigner, moi, ce cher enfant... Oh! oh! pourvu que je soyons assez à temps à Villeneuve pour prendre la cariole... qu'y ait de la place encore... Queu malheur! queu malheur! Je savais ben qu'y devait nous arriver queuque chose avec ce satané Rousseau.

Après une pause de dix secondes, Joséphine continua :

— Mossieu, faut être demain matin, à cinq heures, à Villeneuve; nous partirons tous les deux quand le coq de la mère Leleu chantera.

— Mon Dieu! mes braves amis, il est inutile pour vous de faire le voyage; s'il est possible de sauver votre enfant, soyez tranquilles, on le sauvera... mais...

— Mais, ta, ta, ta, interrompit l'un des buveurs; vous ne devinez donc pas qu'il est mort, votre gars, et que ce mossieu ne veut pas le dire... Moi, je le devine ben; je parie qu'il est mort écrasé par une voiture... Y en a tant à Paris de

ces voitures... C'est que j'y ons *été*, moi, à Paris... N'est-ce pas, mossieu, qu'on voit ça...

— Mort!... tais-toi, Jacques... ou sinon je te casse ce pot sur la tête, répliqua Jean Buteux exaspéré.

— Canaille! oui, Jean a raison, s'écria l'adjoint au maire de la localité qui se leva d'une table voisine. — Oui, toi, Jacques, t'es une canaille; t'as déjà dit partout que le petit Buteux était mort; tu l'as dit parce que tu veux tuer les parents par le chagrin. Voilà!... tout le monde sait que tu veux acheter *leu* bien pour presque rien et qu'ils ne veulent pas te le vendre.... mais tu sais, on te connaît; et moi, je ne suis pas adjoint au maire pour rien.

— C'est vrai qu'il l'a dit. *Fiche ton camp;* mais paie ta pinte due! reprit un autre buveur.

— Vous êtes tous des imbéciles et des méchantes langues, répliqua Jacques en se levant. — Oui, le petit Buteux est mort, bien mort, sans ça il serait ici ou bien ses parents auraient écrit de Paris.... et ce mossieur qu'est comme son oncle, que v'là, moi, qui ne suis pas aussi bête que j'en ai l'air, je lis sur sa figure que le petit Buteux est mort, bien mort, archi-mort... dà!...

— Monsieur Jacques, puisqu'ainsi on vous nomme — répliqua Pierre — je vous prie de vous taire, ou je me verrai forcé, bien malgré moi, de

vous appliquer le soufflet d'usage. Je suis étranger ici, cela est vrai, mais je ne reconnais à personne le droit de s'immiscer dans une conversation qui ne le regarde pas.

— Bien dit ! monsieur; je sais que vous ne faites que d'arriver à Saint-Julien-du-Sault.... on n'est pas adjoint au maire pour rien.... Vous êtes un bon citoyen, faites-moi l'honneur de venir loger chez moi cette nuit. Entre patriotes, il ne faut pas se gêner; car tu es patriote, que je pense?...

— Autant que toi, citoyen adjoint. J'accepte ton obligeante invitation; cela tombe même très bien, car je n'ai pas encore retenu de logis à l'auberge.

— Alors, c'est convenu, tu vas venir souper avec moi.... eh ! eh ! eh ! mais, qu'est-ce qu'ils ont donc les Buteux?... Que diantre ! faut pas se faire de la bile comme ça.... qu'est-ce que c'est donc que vous avez, hein?

A ces paroles de l'adjoint, Jean et Joséphine demeurèrent muets; ils ne firent ni le moindre signe, ni le moindre mouvement. Assis côte à côte sur le même banc, accoudés sur la table et la tête dans leurs mains, on ne parvint à les faire sortir de leur torpeur qu'à force de les secouer. Relevant la tête machinalement, Jean fut le premier qui promena ses regards autour de lui.

— Tiens ! que j'*sis* bête ! dit-il, je croyais que mon gars était là ; *as pas peur!* i va venir....

— Dà, qu'il est là ; i mange sa soupe, répondit Joséphine.

Pierre et l'adjoint se regardèrent ; mais bientôt, ce premier baissa la tête.

—Le petit gars est bien mort, n'est-ce pas; lui demanda doucement l'officier municipal.

— Oui, mais cette nouvelle les tuerait.... Soyons prudents....

— Oh ! il n'y a pas de danger ; les Buteux sont des durs à cuire. C'est pas pour dire, mais je crois qu'ils aiment encore mieux leur argent que leur garçon.... ils n'en mourront pas. Venez, je vais envoyer ici l'ancienne patronne de Joséphine qui les ramènera chez eux. Les Buteux obéissent toujours à la mère Leleu ; ils lui ont des obligations. Venez....

Pierre allait en effet donner le bras à l'adjoint, lorsque, jetant un dernier regard sur nos malheureux époux, il vit Joséphine se lever le sourire sur les lèvres et dire à son mari en se penchant pour lui parler tout haut à l'oreille.

— Regarde donc, Jean, comme la fille à l'adjoint *reluque* not' gars ; mais regarde donc, il la reluque *itou*, lui, dà ! vois-tu? vois-tu?

— Pour ça c'est vrai, — répondit Jean. — Le gars ferrera les chevaux aussi ben que moi et que

le premier venu.... C'est un solide qu'a pas peur à l'ouvrage; les pratiques perdront pas au change quand je m'en irai....

— Vois-tu comme i monte ben à cheval sur la jument du père Leleu.... Sainte-Vierge! il n'a encore rien mangé depuis ce matin. Viens, Jean, viens souper, not' gars nous attend.

— Je vas voir si not' Baptiste n'est pas du côté de la rivière, i pourrait se noyer, répliqua le maréchal. Et se levant d'un bond, il se dirigea vers la porte aussi rapidement que si le feu eût été à la maison. Quant à Joséphine, elle quitta bien la table en même temps que son mari, mais ce fut pour aller dire à l'un des buveurs qui l'écoutait assis à l'une des tables voisines:

— Vous savez, père Richard, n'est-ce pas, vous savez? not' gars va se marier avec la fille à l'adjoint; c'est un bon parti.... je vous invitons à la noce. Bonsoir.

Et la pauvre femme se dirigea aussi vers la porte.

— Les Buteux sont fous, faut voir, crièrent alors dix personnes à la fois. Et toutes de courir après Joséphine. C'était peine perdue, car l'aubergiste et ses servantes arrêtèrent au passage cette masse de buveurs pour le règlement des comptes. Deux minutes se passèrent, deux minutes précieuses, que Pierre et l'adjoint ne surent

point utiliser. Terrifiés par cette aliénation instantanée, tous deux ne pensèrent à sortir qu'en même temps que les autres.

— Madame, dit enfin Pierre en s'approchant de l'aubergiste, madame, les époux Buteux, vos voisins, paraissent être devenus fous. Voici deux doubles louis pour les aider jusqu'à nouvel ordre ; faites, je vous prie, faites surveiller ces braves gens ; je crains que la mort de leur fils ne les pousse à quelque acte de désespoir.

Puis, se tournant vers l'adjoint :

— Citoyen adjoint, je t'écrirai de Paris pour te demander des nouvelles de mes protégés, et aussi afin de nous concerter pour leur venir en aide. Fais ton possible à cet égard; c'est ton devoir. Les Buteux sont tes administrés. Adieu, je te remercie de ton invitation, de ta franche hospitalité, comme si je l'avais acceptée, comme si j'avais dormi sous ton toit, mangé à ta table.... maintenant, je souffre trop pour qu'il me soit possible de manger ou de dormir.... j'ai besoin d'activité.... veille sur eux.... adieu !...

L'adjoint n'avait pas encore ouvert la bouche pour répondre à l'artiste, que déjà ce dernier s'éloignait au pas de course. Un clair de lune magnifique argentait le paysage, lorsqu'il arriva vers neuf heures devant la chaumière du passeur de l'Yonne; après vingt minutes d'attente et de tra-

versée, ayant débarqué sur la rive droite, Pierre s'élança sur la route de Paris.

— Quelle fatalité! s'écria-t-il.

Et ce fut dans un état de surexcitation fiévreuse qu'il courut plutôt qu'il ne marcha durant toute la nuit.



XIX

Le jour de Noël de l'année 1795, entre huit et neuf heures du soir, dans un petit salon retiré et calfeutré du vieux château d'Eaubonne, trois personnes étaient après souper confortablement installées près d'un bon feu, tandis qu'en dehors le vent du nord fouettait le grésil contre les vitres. Saint-Lambert, Mme d'Houdetot et Pierre Garrot causaient amicalement comme de vieilles connaissances.

Mais peut-être le lecteur sera-t-il surpris de retrouver ici ces deux premiers personnages, ces vénérables débris de la haute société du dix-huitième siècle. Cela se pourrait, car, en effet, à la date où nous en sommes, M. le marquis de Saint-Lambert et Mme la comtesse d'Houdetot,

nés, l'un en 1717 et l'autre en 1721, pouvaient sembler déjà devoir bientôt passer à l'état de fossiles. Cependant, historien exact, nous pensons qu'il est de toute nécessité d'affirmer ici qu'après la tourmente révolutionnaire qui les avait respectés, *Philémon et Beaucis* vivaient encore, qu'ils s'aimaient comme par le passé, et qu'il leur restait en 1795, avec de belles rentes, dix belles années pour s'aimer encore. Ce ne fut qu'en 1805 que ces tourtereaux de vieille espèce moururent dans le même nid.

Renversés dans un de ces fauteuils à la mode, dits fauteuils à la Voltaire, ayant les pieds enveloppés d'ouates et de flanelles, les deux vieillards réfléchissaient aux incidents racontés dans ce livre, lorsque Pierre, qui venait de terminer une longue narration, crut devoir ajouter les paroles suivantes en forme de conclusion :

—Toutes réflexions faites, pourquoi tant s'apitoyer sur la fin prématurée de ce pauvre Jean Buteux? il ne laisse plus d'enfants; quant à l'asphyxie par l'eau, c'est une mort relativement fort douce; Dieu veuille que vous et moi ne souffrions pas davantage dans notre lit, si nous y mourons ! Oui, comme le dirait M. de Lapalisse, cesser de vivre, c'est discontinuer de souffrir. Mais la veuve du noyé, la pauvre Joséphine, qui pourrait prévoir les angoisses, les maux de toutes

sortes qui lui restent à supporter ? Hélas ! quoi qu'en puissent dire nos docteurs, leurs systèmes et leurs théories, la folie n'a jamais été qu'une abstraction de la santé, c'est-à-dire une souffrance physique en même temps qu'une douleur morale... Mystification du créateur, que l'existence de l'être humain!...

— Vous manquez de foi, Pierre, vous manquez essentiellement de foi ; je vous l'ai déjà dit, la foi console, console beaucoup... Ainsi, ces enfants de Rousseau étaient époux, père et mère, frère et sœur, tout cela en même temps ! C'est un crime, dit-on... ah !... et cette pauvre folle, qui donc l'assiste maintenant ?

— Moi et Mme la comtesse d'Houdetot, si elle veut bien m'aider dans cette bonne œuvre.

— Sans doute, faites-m'y penser... Et les autres enfants de Rousseau, que sont-ils devenus ? Cet imprudent gendarme, par exemple, que fait-il ? Ah ! et Thérèse, que fait-elle ?

— Thérèse est toujours à Plessis-Belleville elle porte admirablement ses soixante-et-douze ans, et vivra probablement son siècle tout entier. Il est des natures sur lesquelles le chagrin n'a pas plus de prise que les dents d'une souris n'en auraient sur une lime bien trempée. Sous le rapport de la longévité, Thérèse vous ressemble ; pour le reste, qu'il n'en soit plus question. Quant

à Louis Vindret le gendarme, resté inconsolable depuis le jour des funérailles de Rousseau, il est allé se faire tuer; il est mort bravement à la tête de sa brigade en attaquant une ferme du département d'Eure-et-Loir, défendue par cinquante chauffeurs qui s'en étaient précédemment emparés. Oui, Louis Vindret est mort en écoutant les cris de victoire de ses compagnons : je voudrais bien être à sa place...

— Pauvre garçon ! alors, c'est encore la Benjamine, je veux dire Mme Tissot, qui paraît être la plus heureuse de toutes les créatures de Rousseau... Je ne parle point de vous, Pierre, vous semblez trop profondément affecté de tout cela, reprit le vieillard à son tour.

— C'est vrai, vous l'avez dit, je suis profondément affecté; c'est à ce point que malgré toute l'estime et l'amitié que je ressens pour vous, monsieur le marquis, je ne puis m'empêcher de maudire le jour où vous vîntes, il y a dix-sept ans...

— Pierre, ne parlons plus de tout cela, je vous en prie. Qui pouvait prévoir de tels résultats des meilleures intentions?... Vous prétendez connaître les motifs qui décidèrent mon vieil ami Jean-Jacques à délaisser ses enfants... Ces motifs, moi je les ignore encore, et peut-être mourrai-je sans être plus instruit à cet égard, si vous ne pouvez trouver bon de me les faire connaître.

— Mon Dieu ! ces motifs sont des plus simples... Si *l'homme de la nature* abandonna ses enfants, c'est qu'il voulait que ses enfants fussent du peuple ; ces motifs, moi, je les comprends comme je comprends un principe ; puis, faut-il à cet égard dire toute ma pensée? eh bien ! la voici... Jean-Jacques ne croyait point que ses enfants fussent de lui... j'en ai des preuves...

— Assez ! assez ! s'écria Mme d'Houdetot, assez ! c'est toujours sur les malheureuses femmes que les hommes font retomber leurs infamies... c'est une indignité !...

— C'est une indignité, j'en conviens ; mais selon vous, madame, ai-je tort ou raison?

— Que m'importe?...

— En ce cas, madame, soyons conséquents, aidez-moi à ce que dorénavant le monde n'entende plus parler des enfants de J.-J. Rousseau ; c'était le vœu le plus cher de l'illustre écrivain qui fut votre ami, de cet homme que durant trois mois j'ai cru avoir été mon père... le voulez-vous, je le veux bien, étouffons jusqu'à son origine le souvenir de ces malheureux enfants...

Ayant pris un bougeoir, Pierre salua profondément et se retira.

XX

Trois jours après celui qui se termina par la soirée dont nous venons de parler, le dernier bataillon des volontaires de la Seine s'organisait à Paris sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Enrôlé dans ce corps improvisé, comme tant de patriotes en 1792, Pierre partit pour la frontière de l'Est. L'âme pleine d'enthousiasme républicain, on eût dit qu'il n'avait que vingt ans.

Etant passé l'année suivante avec le grade de sergent à l'armée de Rhin-et-Moselle, sous les ordres de Moreau, ce fut en combattant, dans plus de vingt combats, comme un désespéré dont le parti est pris de se faire tuer, que le vieil artiste gagna l'épaulette de lieutenant. On peut lire la relation de ces combats dans *les Victoires et Conquêtes des Français*.

Enfin, blessé à mort, le 6 septembre 1799, a la bataille de Zurich, il fut transporté à l'ambulance et salué en passant par Masséna, le général en chef de l'armée helvétique. Pierre avait dépassé la cinquantaine.

Voici la teneur du seul autographe connu du fils aîné de J.-J. Rousseau. Ce document a été, avec tant d'autres, trouvé dans les papiers de Saint-Lambert. Nous devons l'avouer, cette lettre de Pierre Garrot est la seule que nous connaissions des cinq enfants du philosophe de Genève.

Quartier général de Zurich, le 27 septembre 1799.
Huit heures du matin.

« Mon cher Saint-Lambert,

» Depuis mon départ d'Eaubonne, je me suis jeté à corps perdu dans une infinité de combats avec l'espoir d'en finir avec la vie. Eh bien! maintenant que je sais que je dois mourir dans deux heures, cette pensée m'accable; j'aurais voulu voir finir ce siècle et commencer l'autre. Or, cette disposition de mon esprit me prouve une fois de plus que l'homme n'est qu'un sot animal, plus bête mille fois que toutes les bêtes ensemble; car il n'est point d'animal sur la surface du petit monde que nous habitons, qui soit aussi stupidement insatiable que lui.

» Certes, de plus heureuses lois peuvent surgir

pour l'homme de l'admirable révolution française; à l'aide de ces lois, il pourra grandir en dignité, mais non devenir plus heureux. L'égoïsme et la sottise, deux travers inhérents à la nature humaine, s'opposeront constamment à la formation de l'harmonie sociale, qui seule pourrait avec le temps faire entrevoir à l'homme un rayon du bonheur général. Ainsi, selon moi, le plus fortuné des humains est encore l'homme à qui l'imagination et la fortune permettent de se créer, si bon lui semble, une plus large part de misères... la liberté !... Ah ! pardonnez-moi ce gribouillage ; je souffre horriblement.... mes affectueux souvenirs à madame la comtesse, mes biens à la république ; par la présente, je vous nomme mon exécuteur testamentaire.

« Ah! j'oubliais.... dites à... non, j'ai hâte d'en finir. Ainsi, c'est convenu, n'est-ce pas?... qu'il ne soit plus question des enfants de Rousseau !... Les volontés d'un mourant sont sacrées... si vous voulez qu'on respecte les vôtres, respectez celles d'autrui.... A bientôt, donc, mon vieil ami; si l'âme est immortelle, nous le verrons bien !!...

» Adieu, très cher!

» Votre dévoué, de cœur!!

» PIERRE GARROT,

» *Fils naturel de Thérèse Levasseur et de Denis Diderot.* »

» *P.S.* J'avais cacheté et mis votre adresse sur cette lettre que je rouvre.

« Le chirurgien qui vient de passer m'assure que je vivrai jusqu'à demain.... peut-être plus ; je ne le crois pas; je souffre trop pour cela. Oh! si tous ceux à qui j'ai fait du bien pouvaient chacun prendre un peu de mon mal!... mais non, chacun souffre pour soi. Le pauvre qui meurt d'inanition ne peut se charger du pylore d'une altesse !... C'est encore l'égalité!... Jean-Jacques n'a-t-il pas dit que.... mais je ne puis achever.... enfin, je meurs! Adieu!! »

FIN

